

DES MURS

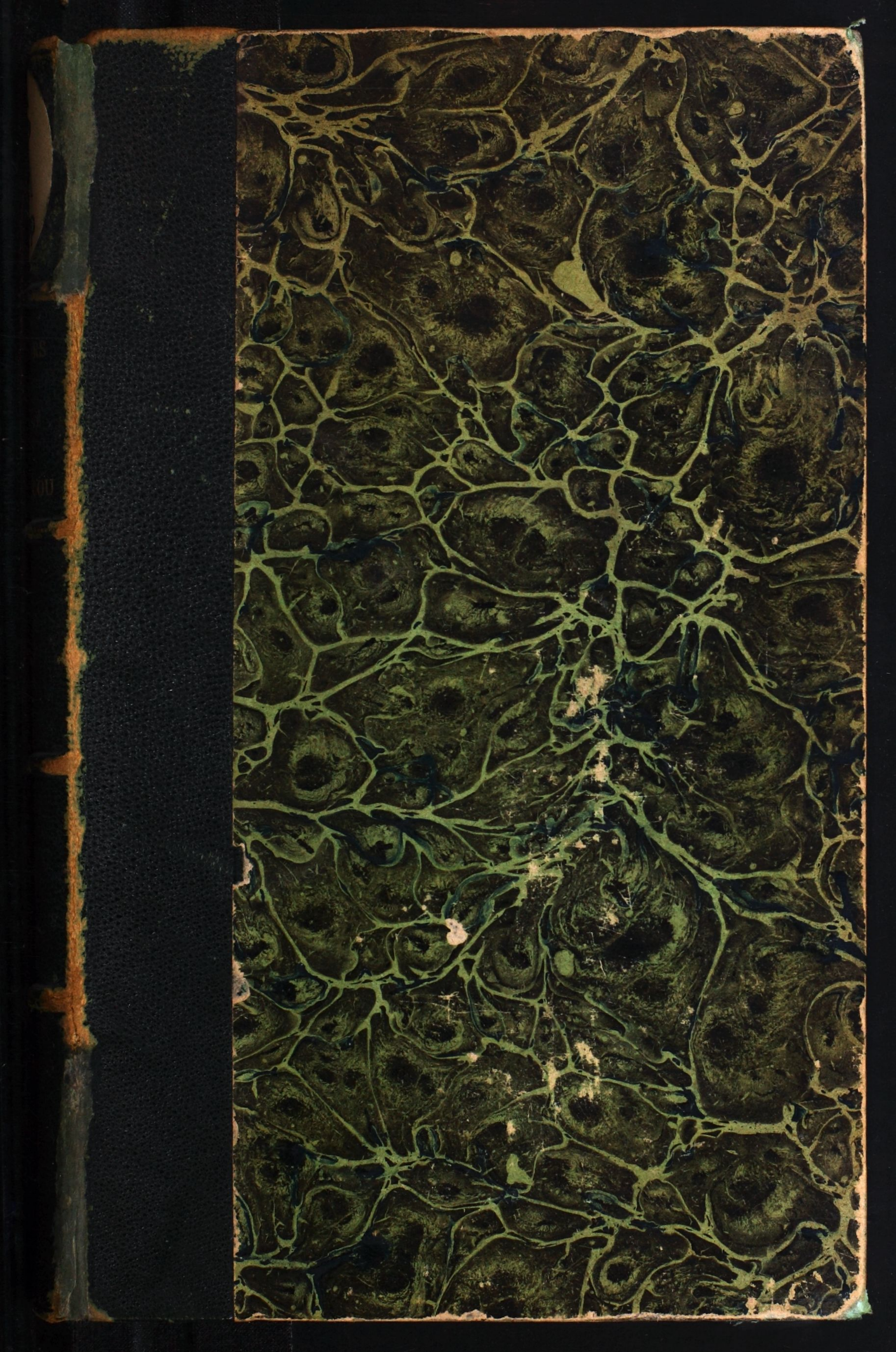
LA VÉRITÉ
SUR
LE COUCOU

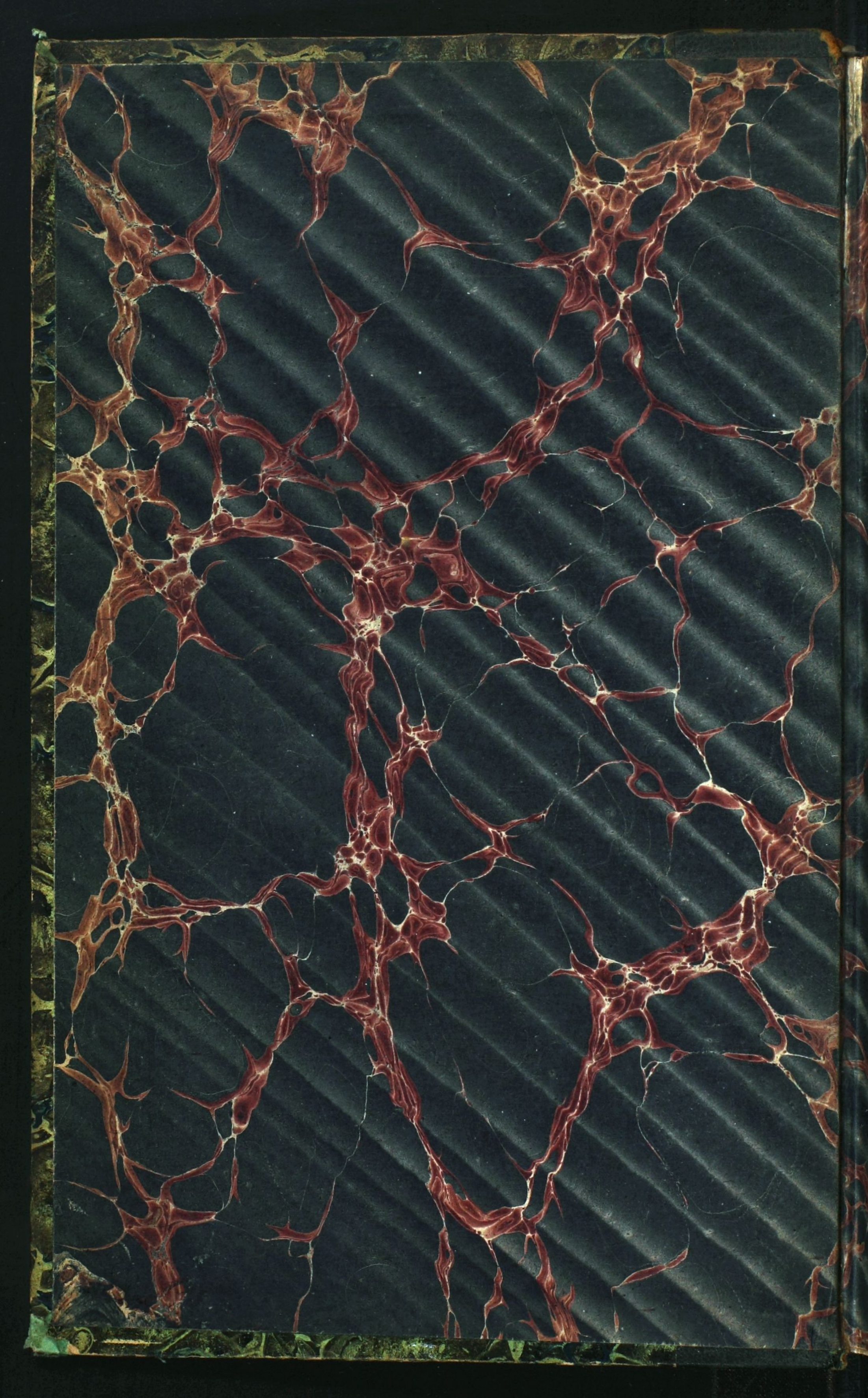


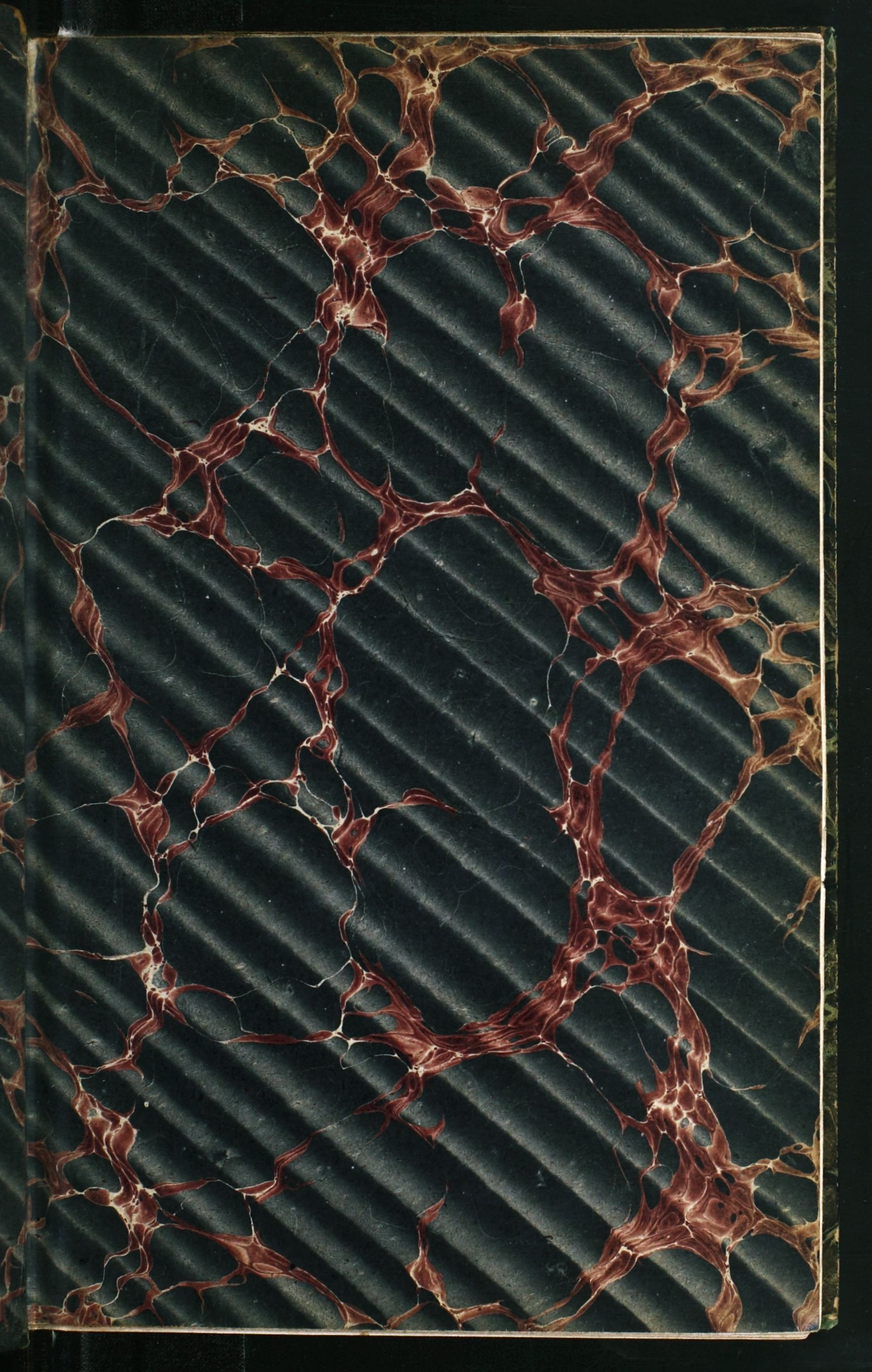












ORNITHOLOGIE DU XIX[e] SIÈCLE

HISTOIRE NATURELLE

DE LA

FAMILLE DES COUCOUS

PAR

O. DES MURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE LISBONNE
DE LA SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE DE LONDRES
DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS, ETC.

PARIS
C. KLINCKSIECK, LIBRAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
11, RUE DE LILLE, 11

1879

LA VÉRITÉ

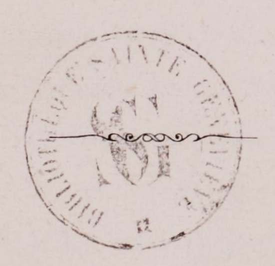
SUR

LE COUCOU

PAR

O. DES MURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE LISBONNE
DE LA SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE DE LONDRES
DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS, ETC.



PARIS
C. KLINCKSIECK, LIBRAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
11, RUE DE LILLE, 11

—

1879

AVANT-PROPOS

Le Coucou, grâce à l'élégante et spirituelle plume de M. le Marquis de Cherville, ayant aussi spontanément, et, disons-le plutôt, aussi sournoisement, à l'aide de ses légendes, conquis, pour ne pas dire usurpé, selon son habitude, droit de cité dans la publicité de la presse, nous croyons le moment venu, sans trop porter atteinte au principe du respect de la *vie privée,* de faire enfin connaître l'histoire de cet hypocrite, qui a la singulière fortune de se voir maudit par les uns et béni par les autres.

Voyons donc un peu son histoire, et, sans qu'il soit besoin pour cela de parler *ex Cathedrâ*, examinons méthodiquement ses titres de famille, car au moins le prétendu bâtard en a-t-il une dans la Classe des Oiseaux, ce *Refugium Peccatorum*.

LE COUCOU

Sic vos, non vobis, Nidificatis, Aves !

HISTOIRE NATURELLE

DE LA

FAMILLE DES COUCOUS.

FAMILLE DES COUCOUS.

De tous les Oiseaux Zygodactyles, les Coucous, en tant que Famille, sont les plus difficiles à définir, par le fait même de l'extrême variété de leurs caractères extérieurs. Le seul qui soit fixe et constant, dans chacun des groupes génériques composant la Famille, c'est celui de la conformation des doigts, au nombre de quatre, divisés, deux en avant, deux en arrière, dont l'interne postérieur versatile ou réversible, et les deux antérieurs presque toujours soudés à la base. Quand au bec qui, seul, a servi pour en constituer les divers groupes, il varie de la forme la plus faible à la plus épaisse et de la plus courte à la plus longue ; il y a pourtant, le plus ordinairement, absence complète d'ébréchure ou de dentelure à l'extrémité apicale de la mandibule supérieure, qui se termine en pointe rarement crochue ; mais l'ouverture de la commissure en est toujours fort large.

Ce qui fait mieux ressortir la versibilité facultative du

doigt externe postérieur, c'est l'observation faite par Guéneau de Montbeillard, semblant démontrer que ce doigt, chez les Coucous, n'acquerrait sa fixité à l'arrière du tarse que par le temps et avec l'usage.

Un jeune Coucou Commun d'Europe, du mois de juin, que cet ornithologiste a eu occasion d'observer, ne faisait aucun usage de son pied pour marcher, mais il se servait de son bec pour se traîner sur son ventre, à peu près comme le Perroquet s'en sert pour grimper, et, lorsqu'il grimpait dans sa cage, le plus gros de ses doigts postérieurs se dirigeait en avant, mais il servait moins que les deux autres antérieurs; dans son mouvement progressif, il agitait ses ailes pour s'en aider.

Cette observation acquerrait de l'importance si elle confirmait le fait dans la généralité des Zygodactyles. Dans tous les cas, il vient à l'appui de notre proposition sur le peu de valeur de la fissiparité des doigts chez les Oiseaux, quoique quelques Coucous se montrent véritablement grimpeurs.

Pour ce qui est des mœurs et des habitudes des Coucous, elles varient en raison même de leurs différences organiques. Les uns vivent d'insectes, de chenilles; quelques-uns même de guêpes et d'abeilles; d'autres, de menus reptiles ou sauriens, de mollusques, voire même de petits Oiseaux; plusieurs de brins et de végétaux; un grand nombre, enfin, participe également aux deux régimes animal et végétal.

Il ne faut pas croire que les habitudes si exceptionnelles et si contre nature de notre Coucou d'Europe soient communes à toutes les divisions, que nous allons indiquer, de toute la famille. Plusieurs des Oiseaux de ces divisions sont remarquables par une inaptitude, ou plutôt une répugnance, à l'œuvre de l'incubation, telle que la nature leur suggère l'instinct de déposer le plus souvent leurs propres

œufs au milieu de ceux et dans le nid d'un autre Oiseau d'un groupe tout différent du leur, et d'abandonner ainsi à celui-ci, et les soins de l'incubation et, en grande partie, ceux de l'éducation des petits qui en naissent. Mais plusieurs alternent le travail de l'incubation avec un parasitisme moins prononcé. Et le plus grand nombre des espèces de la famille pondent, au contraire, couvent et nichent à la manière des autres Oiseaux, et avec toutes les précautions de la maternité qui en sont inséparables.

Les Coucous se divisent en neuf sections ou sous-familles, que nous répartirons en deux chapitres :

CHAPITRE Ier.

Coucous Vrais Parasites :

Indicateurs;
Coucous;
Scythrops.

CHAPITRE II.

Coucous Faux Parasites :

Coulicous;
Taccos ou Saurothères;
Couas;
Malcohas;
Courols;
Coucals
et Anis ou Crotophages.

Il est un caractère dont nous n'avons pas parlé, c'est celui tiré de l'inspection de l'appareil sternal des Coucous.

Chez eux, le sternum est court, convexe en haut, très évasé en arrière; crête bien développée, convexe et un peu recourbée en bas, concave en avant, surmontée d'une

saillie osseuse, une marge petite, l'angle aigu, la ligne qui sépare les pectoraux se portant obliquement vers la crête, séparant la face intérieure de l'os et la face latérale de la crête en deux parties, la plus grande pour le grand pectoral; bord antérieur, deux grandes rainures, surmonté d'un tubercule dirigé en avant, fossette sternale grande, se terminant après la dernière côte, latéraux concaves, quatre côtes; postérieur très concave en haut, convexe en arrière, incliné en bas; deux échancrures petites, allongées, tendant à se fermer; apophyses latérales bien développées, tronquées; os coracoïdes longs, arrondis, élargis en arrière avec une apophyse aiguë, un crochet au commencement du bord interne; clavicule longue à branches très rapprochées, comprimée de haut en bas, élargie infiniment avec un tubercule aplati qui appuie sur le bord antérieur. Omoplates longues, élargies, très aiguës, un peu recourbées.

Les Malcohas diffèrent des Coucous par les échancrures qui existent au bord postérieur du sternum.

Il en est de même des Couas.

On ne connaît pas encore le sternum des Indicateurs.

La famille des Coucous peut aussi se diviser, d'après le nombre des échancrures du sternum, en deux sections, selon que le sternum est bifide ou quadrifide dans son bord postérieur. A la première, appartiennent les Coucous proprement dits; à la seconde, les Couas et les Malcohas.

CHAPITRE PREMIER.

Les Coucous Vrais Parasites.

Nous entrerons en matière, pour l'histoire du Coucou, par celle d'une petite sous-famille qui, elle aussi, a donné lieu à de nombreux commentaires sur ses habitudes, et dont nous nous sommes servi, dans notre système de classification, pour en faire le lien de transition de la famille des Pics à celle des Coucous, ce qui nous la fait maintenir à cette place : la sous-famille des Indicateurs.

Ire SOUS-FAMILLE.

LES COUCOUS INDICATEURS [1].

Les Indicateurs, que l'on a longtemps confondus avec les Pics, parce qu'ils sont quelque peu Grimpeurs, ne sont cependant que de vrais Coucous, de ceux qui déposent leur œuf dans le nid d'autres Oiseaux : fait remarquable, et que n'avaient découvert ou même soupçonné ni le Père Lobo, ni Sparmann, ni Bruce ni le docteur Petit, dont nous rapporterons les diverses observations; que J. Verreaux a, le premier, révélé à la science et que nous avons, il y a déjà longtemps [2], publié d'après ses notes.

Ces Coucous ont le bec court, conique, arqué, à bords comprimés vers la pointe, qui est entière et sans échan-

[1] *Indicatorinæ.*
[2] « Encyclopédie d'Histoire naturelle, OISEAUX. »

crure; les narines latérales, ovalaires; les ailes longues et pointues; la queue médiocre et étagée ou échancrée; les tarses plus courts que le doigt le plus long; quatre doigts, deux devant, deux derrière; les ongles robustes et recourbés, taillés absolument comme ceux des Pics; enfin, la langue aplatie, courte, triangulaire et non extensible.

Leur plumage est terne et sans éclat métallisé. Leur facies, au premier aspect, les rapproche de quelques Moineaux.

On en admet huit espèces, dont six de l'Afrique, une de l'Asie méridionale et l'autre de Bornéo, sur lesquelles Buffon et Linné n'ont connu et décrit que la première qui va nous occuper. C'est celle que Levaillant a nommée le Petit Indicateur et qui n'est autre que celle de Sparmann, dont elle porte aujourd'hui le nom.

L'Indicateur de Sparmann[1].

Il a le dessus de la tête d'un gris olivacé qui, à mesure qu'il descend sur le derrière du cou, prend un ton plus décidément vert olive jaunâtre, lequel devient la couleur dominante du dessus de l'Oiseau, des couvertures alaires, du dos et du croupion ; les grandes pennes des ailes, sur fond noir, sont lisérées extérieurement de vert-jaunâtre, on remarque, au dessous des yeux, un trait noirâtre qui, de chaque côté, forme moustache; la gorge, le devant du cou et la poitrine, ainsi que tout le dessous du corps, sont d'un vert olive grisonnant; le ventre est blanc sale; les trois dernières plumes latérales de chaque côté de la queue sont blanches, et portent chacune une tache brune à leur bout; les suivantes, en y comprenant les deux du

[1] *Indicator Sparmanni.*

milieu, sont d'un brun olivâtre sur leurs barbes extérieures, et blanches dans une partie de leurs barbes intérieures. Le bec, les yeux et les pieds sont d'un brun jaunâtre. Il est de la taille à peu près de notre Moineau, ayant de quinze à dix-sept centimètres de longueur.

Les Indicateurs ont été ainsi nommés par Levaillant, pour les distinguer génériquement de la sous-famille des vrais Coucous, avec lesquels Sparmann les avait rangés. Ce nom est emprunté aux habitudes que les colons du Cap ont supposées aux Espèces de ce Groupe, qu'ils ont encore appelées *Guides au miel*, parce qu'en recherchant le miel, ou plutôt les insectes qui le font, avec une extrême avidité, les Indicateurs s'abattent sur les ruches des abeilles sauvages qu'ils découvrent, en jetant des cris qui attirent les Hottentots et les chasseurs.

Le Jésuite Jérôme Lobo est le premier qui, dans son voyage en Abyssinie, ait décrit cet Oiseau et lui ait attribué cet instinct tout particulier pour découvrir le miel. Il dit que, quand celui-ci a fait une découverte, il s'en va sur le grand chemin où, sitôt qu'il paraît un voyageur, il bat des ailes, il chante, et par toutes sortes de mouvements, l'invite à le suivre; puis volant d'arbre en arbre, il le conduit jusqu'à la ruche, auprès de laquelle il fait entendre les sons les plus mélodieux.

Après ce voyageur, Sparmann, dans la relation d'un voyage au Cap de Bonne-Espérance, donne plus de détails à ce sujet. C'est, dit ce docteur, dans l'intérieur de l'Afrique, à quelque distance du Cap de Bonne-Espérance, que se trouve cet Oiseau. Le matin et le soir sont les deux temps de la journée où il fait entendre son cri qui, selon quelques voyageurs, signifierait *miel* dans certaines tribus Cafres ou Hottentotes, cri fort aigu, et qui semble appeler les voyageurs et autres personnes qui cherchent le miel

dans le désert; ceux-ci lui répondent d'un ton plus grave en s'approchant toujours; dès qu'il les aperçoit, il va planer sur l'arbre creux où il connaît une ruche; et si les chasseurs tardent à s'y rendre, il redouble ses cris, vient au-devant d'eux, retourne à son arbre, sur lequel il s'arrête et voltige, et qu'il leur indique d'une manière très marquée : il n'oublie rien pour les exciter à profiter du petit trésor qu'il a découvert, et dont il ne peut apparemment jouir qu'avec l'aide de l'homme, soit parce que l'entrée de la ruche est trop étroite, soit par d'autres circonstances que le narrateur ne nous apprend pas. Tandis qu'on travaille à se saisir du miel, il se tient dans quelque buisson éloigné, observant avec intérêt ce qui se passe, et attendant sa part de butin, qu'on ne manque jamais de lui laisser, mais point assez considérable, comme on le pense bien, pour le rassasier, et par conséquent risquer d'éteindre ou d'affaiblir son ardeur pour cette espèce de chasse.

Ce n'est point ici un conte de voyageur, fait remarquer Buffon en reproduisant ce passage, c'est l'observation d'un homme éclairé, qui a assisté à la destruction de plusieurs républiques d'abeilles trahies par ce petit espion, et qui rend compte de ce qu'il a vu à la Société Royale de Londres.

Tel est le point où l'on en était de l'histoire de l'Indicateur à cette époque.

On conçoit que le merveilleux s'empare, aux dépens de leur jugement, de l'imagination des voyageurs témoins de pareils instincts chez un Oiseau, et qu'ils se laissent facilement entraîner à attribuer à ces instincts un tout autre mobile que le véritable. Aussi Mauduyt, se plaçant à un point de vue plus philosophique, croit-il pouvoir l'expliquer ainsi :

« Le Dr Sparmann semble croire que le Coucou Indica-

teur a l'intention d'avertir l'homme par son cri, qu'il le cherche pour profiter de sa puissance, et s'emparer avec lui d'un trésor qui ne peut tomber autrement en son pouvoir. Cette combinaison d'idées n'est guère admissible dans aucun animal, et surtout dans un Oiseau qui vit loin de la société de l'homme, dans les déserts de l'Afrique. Il est bien plus naturel de penser que le Coucou Indicateur suit un instinct qui n'a de relation qu'à lui; qu'accoutumé à dévorer peut-être les abeilles à la sortie et à la rentrée du nid, il se plaît à rôder autour de la ruche, que c'est d'effroi qu'il crie à la vue de l'homme, que plus il approche, plus l'Oiseau redouble ses sons parce qu'il craint davantage; qu'il finit par se percher sur l'arbre, comme par un instinct naturel, pour défendre le nid; qu'il se trahit dans cet acte où il n'est animé que par la crainte pour un objet qui lui est cher, et sans autre sentiment à l'égard de l'homme que celui du danger dont sa vue menace l'objet qu'il chérit. Ainsi plusieurs Oiseaux, à la vue de l'homme, voltigent en criant autour de leur propre nid et, se posant dessus ou auprès, comme pour être plus à portée de le défendre, se trahissant sur l'endroit où il est placé. »

Bruce, cherchant avec plus d'ironie que de raison, selon son habitude, à concilier les relations du P. Lobo et du Dr Sparmann, émet son opinion en ces termes, dans son voyage en Nubie et en Abyssinie (1768-73) : « Pour moi, je l'avoue, je ne puis concevoir comment, dans un pays où il y a tant de milliers de ruches à miel, on ait besoin d'un Oiseau pour trouver du miel; je conçois moins encore pourquoi la nature a donné à cet Oiseau un instinct particulier, dont il n'a pas le pouvoir de profiter, car l'homme semble en cette occasion, être fait pour le service du *Moroc* (nom, selon Bruce, de l'Indicateur, en Abyssinie), ce qui est contraire à l'ordre ordinaire des

choses. Certes, l'homme n'a pas besoin de lui, puisque tous les arbres, tous les endroits un peu élevés lui offrent des ruches d'abeilles. Aussi je crois, avec tout le respect que l'on doit avoir pour les deux philosophes qui rapportent cette histoire, que ce n'est qu'une fiction invraisemblable, et je puis assurer que je n'ai entendu dire à personne, en Abyssinie, que le *Moroc,* ni aucun autre Oiseau, fît ce que racontent ces deux voyageurs. »

Ce démenti ainsi donné par un troisième voyageur, piqué peut-être, de n'avoir rien vu ni entendu de pareil aux dires de ses prédécesseurs, dont un son contemporain et son compatriote, perd d'autant plus de sa valeur, que Bruce termine en blâmant lestement Sparmann et les savants ses imitateurs ou copistes, d'avoir pu avancer mal-à-propos que le *Moroc* était un Coucou : ce qui est cependant l'exacte vérité.

Levaillant, de son côté, développe également fort au long, à l'encontre du Dr Sparmann, la même idée que Mauduyt, en l'appuyant sur des raisons qui ne manquent pas d'une certaine justesse.

« Il est bien vrai, dit-il, que les colons d'Afrique, et les Hottentots particulièrement, ayant reconnu une fois que l'Indicateur se nourrissait de miel, se sont imaginés de suivre cet Oiseau pour découvrir les ruches sauvages, auxquelles il se rend nécessairement chaque jour plusieurs fois pour subvenir à ses propres besoins, et que son instinct lui indique bien mieux que les recherches de l'homme. Il est encore vrai de dire que l'Indicateur étant de son naturel fort criard, il donne par-là beaucoup de facilité pour le découvrir et mieux encore pour le suivre sans le perdre de vue, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au but de sa course, qui n'est rien autre que celui de prendre son repas accoutumé, et non certes, celui de déceler à l'homme un trésor, dans

l'espoir que celui-ci le partagera avec lui. S'il fallait que chaque Indicateur conduisît, ou entraînât pour ainsi dire malgré lui, un homme vers une ruche, pour que celui-ci l'aidât à son tour à s'emparer du miel qu'il aurait découvert, on doit aisément concevoir que les Indicateurs risqueraient fort de mourir de faim. Comment vivent donc tous les individus de cette Espèce, qui pullulent dans ces vastes contrées de l'Afrique, où l'on ne voit pas un homme, et qui ne s'en nourrissent pas moins du miel qu'ils ont trouvé? Encore, dans les cantons habités, pour un homme qui s'avise de suivre un Indicateur afin de découvrir une ruche, n'est-il pas des centaines, des milliers de ces Oiseaux, qui non seulement savent bien se passer de ce concours d'autrui; mais qui, disons-le, ne voient sûrement pas sans effroi un être à eux étranger dévaster et vider en un moment le garde-manger où chaque jour un d'eux trouvait sa nourriture favorite : effroi qu'expriment au reste très distinctement ces Oiseaux par les cris redoublés et les inquiétudes marquées dont ils sont agités pendant la dévastation de leur ruche nourricière, et que Sparmann a pris pour des signes de joie et l'expression du contentement.

« Il est évident, ce me semble, d'après tout ce que nous avons dit, que ce n'est pas l'Indicateur qui, comme on l'a raconté, appelle les hommes dont il est bien certain qu'il n'a pas besoin, pour s'approprier le miel qu'il aurait découvert lui-même; mais que c'est l'homme au contraire qui, ayant reconnu l'habitude qu'a cet Oiseau de se rendre aux ruches, le suit tout naturellement pour les trouver plus facilement; comme lorsqu'après avoir remarqué, en Afrique, l'habitude qu'ont les Francolins de se rendre, à certaines heures fixes, à l'abreuvoir, je m'avisai aussi de les suivre pour découvrir l'eau à laquelle ils se rendaient tous. L'affluence des Vautours n'indique-t-elle pas de même aux

Africains une proie terrassée par un animal féroce? et ces peuples ne savent-ils pas également profiter de cet avertissement. Enfin ces pratiques des peuples sauvages sont si naturelles que, si l'on suivait de même, chez nous, un Héron, il est certain qu'on arriverait à une rivière, un bassin, un étang empoissonné; comme en suivant une bande d'Étourneaux, on parviendrait à une prairie où l'on trouverait des bestiaux paissants; que si on suivait des Corbeaux, on trouverait une charogne; comme, en un mot, celui qui suit les pas d'un âne risque fort de ne trouver que des chardons à recueillir. Au reste, Sparmann a redit en Europe ce qu'on lui a raconté au Cap sur cet Oiseau, car l'histoire qu'il rapporte est, en effet, dans toute la colonie, la fable dont on berce les hommes crédules au sujet de l'Indicateur. »

Revenant à son sujet, Levaillant nous initie à quelques détails des mœurs de l'Indicateur sur lesquels ses prédécesseurs étaient restés muets.

Les plumes des Indicateurs sont pleines, courtes, dures et serrées au corps. La peau de l'Oiseau est épaisse, comme celle des Pics, et les fibres en sont tellement serrées, que l'on a de la peine à le piquer avec une épingle avant qu'elle ne soit sèche : admirable précaution de la nature qui, ayant destiné l'Indicateur à disputer sa subsistance aux abeilles, l'a revêtu d'une cuirasse impénétrable qui le préserve de l'aiguillon acéré des plus industrieux des insectes.

Les Indicateurs vivent dans les pays boisés. Ils *nichent*, avance Levaillant, *dans des trous d'arbres, et pondent leurs œufs sur le bois vermoulu*. Ils sont d'un naturel peu farouche, quoique très remuant; on les entend sans cesse crier, ce qui les fait aisément découvrir par le chasseur; et, comme ils ont le vol lourd, et qu'ils se portent à de petites distances, il est très facile de les suivre

lorsqu'on veut arriver aux ruches où ils ont l'habitude d'aller prendre leur nourriture, car ils vivent principalement de miel et de la cire qui le contient; mais ils ne mangent point les abeilles, quoiqu'ils en détruisent beaucoup en se défendant des piqûres de celles-ci qui, s'attachant de préférence aux yeux de l'Oiseau, lui font quelque fois payer chèrement sa témérité. Les Hottentots ont assuré à Levaillant que plusieurs fois ils avaient trouvé, au bas des ruches sauvages, des cadavres d'Indicateurs qui avaient été tués par les abeilles; ce qui peut assurément bien arriver, puisque en Europe on a souvent trouvé dans nos ruches des souris, des mulots mis à mort par les abeilles, et ensevelis sous une voûte de cire; celles-ci ne pouvant traîner les cadavres hors des ruches les couvrent ainsi, pour ne pas en être incommodées.

Comme on le voit, la lumière commence à se faire à l'endroit des mœurs de l'Indicateur; mais elle n'est pas encore complète, et elle n'est pas davantage exacte.

Sparmann déjà, tout en en faisant un Coucou, lui donne la faculté de tisser un nid en forme de cornue renversée, en quoi il a prêté à l'Indicateur un nid de Tisserin. De son côté, partant de la supposition de ce fait (qu'il n'eût pas l'occasion de vérifier) que les Indicateurs nichaient dans des trous d'arbres, Levaillant ne voulut jamais comprendre ces Oiseaux, dont il sentit pourtant lui-même, le premier, la nécessité de faire un Groupe à part, au nombre des Coucous, avec lesquels il ne leur reconnaissait aucun rapport, soit par leur forme, soit par leurs mœurs, tandis qu'il les considérait comme bien plus voisins des Barbus, avec lesquels il leur trouvait, bien à tort, des traits de ressemblance frappants par toute leur structure extérieure.

Quoique la plupart des naturalistes, avant comme

depuis Levaillant, n'aient pas attendu la rectification de ce fait, pour mettre les Indicateurs au rang des Coucous, cette rectification ne peut que sanctionner davantage la classification qu'on en a faite parmi ces derniers.

Nous n'affirmerons pas, par exemple comme Levaillant, que l'Indicateur fasse toujours un nid, mais nous ne nierons pas davantage, qu'il n'en fasse jamais, quoique les témoignages soient en faveur de cette dernière opinion, d'après laquelle, suivant les observations premières de Jules et d'Édouard Verreaux, et celles des voyageurs les plus modernes, il est hors de doute qu'il ponderait son œuf et l'introduirait fréquemment, à la manière de notre Coucou d'Europe, dans des nids d'Oiseaux étrangers à son espèce.

Voici, au sujet de l'Indicateur, une notice des plus intéressantes, dont nous nous sommes déjà servi ailleurs, en la publiant pour la première fois en 1852 [1], que nous avons extraite du journal rédigé par l'un de ces laborieux voyageurs, en 1830, pendant leur long séjour au Cap de Bonne-Espérance.

« L'instinct de ces Oiseaux, dit J. Verreaux, partageant l'illusion de Sparmann, surpasse toute imagination, car ils ont la faculté de reconnaître l'homme ou les animaux qui peuvent lui être utiles pour découvrir les ruches d'abeilles, dont les nymphes leur servent de nourriture. Aussi sont-ils on ne peut plus estimés, non seulement des colons de l'intérieur, mais plus encore des sauvages qui semblent avoir pour eux une très grande vénération : c'est au point que ceux-ci ressentent beaucoup de peine lorsqu'on tue un de ces Oiseaux. C'est donc avec assez de difficulté que, moi d'abord, et depuis mes frères Alexis et Édouard, sommes arrivés à nous en procurer. Pour en

[1] « Encyclopédie d'Histoire naturelle, OISEAUX. »

revenir à leur instinct, il suffira de dire que, lorsqu'un de ces Oiseaux vous aperçoit, il semble venir à vous et vous attirer par son cri souvent répété, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il voit que l'on s'occupe de lui. Alors, voltigeant de buisson en buisson et battant des ailes, il paraît vous prouver sa satisfaction. C'est à ce moment qu'il vous conduit parfois à de grandes distances : je dirai même que j'en ai suivi ainsi l'espace de plus de sept à huit milles ; mais si, pendant la route, ou à cause de sa longueur, vous avez l'air distrait, il s'approche de plus près et redouble son cri, et si vous déviez de la route, il ne cesse de vous harceler en vous poursuivant. Pourtant, dans le cas contraire, si vous avez eu la patience de le suivre, quand il arrive près de la ruche il recommence ses cris de plus fort et bat des ailes avec beaucoup plus de vivacité. Si sa ruche est sur un arbre, il y vole et continue son manège jusqu'à ce que vous paraissiez vous en occuper ; tandis quand elle est en dessous du sol ou dans les crevasses de rochers, il s'y rend également en voltigeant autour. Ce n'est que lorsque cette ruche est détruite ou altérée que l'Oiseau s'en approche pour en extraire les nymphes qui paraissent être sa nourriture favorite. Dans cette attitude, rien ne peut l'émouvoir, pas même les abeilles qui bourdonnent autour de lui et qui certainement ne manquent pas de le piquer. Du reste, sa peau est si dure qu'elle paraît à l'épreuve de leur aiguillon, ce qui a lieu pour toutes les espèces d'Indicateurs. Je dois ajouter que, dans le nombre d'individus que j'ai préparés, je n'ai pas trouvé exclusivement que ces insectes, mais encore des insectes mous et principalement des larves et des chenilles. »

En présence de ces affirmations plus ou moins contraires, nous croyons qu'il faut simplement s'en tenir à l'opinion de Bruce et de Manduyt, quant à l'interprétation à faire

du véritable instinct des Indicateurs, lequel n'est autre que celui de tous les Oiseaux en quête de leur nourriture, et que le merveilleux dont on a entouré cet instinct, et qui accompagne trop souvent les meilleures observations en histoire naturelle, est à mettre de côté. Aussi bien, le reverrons-nous se reproduire sous une autre forme au sujet des mêmes Oiseaux.

Il n'en faut pas moins retenir de cette notice, que ce n'est pas du miel des ruches que se montre friand l'Indicateur, mais des larves d'abeilles qu'elles renferment, ce qui est plus rationnel de la part d'un Oiseau exclusivement insectivore. C'est ainsi que chaque observation, au milieu de détails souvent futiles, apporte son contingent de connaissances, qui vont s'augmenter d'autres découvertes.

Les Indicateurs, avons-nous dit, du moins les espèces africaines, se rapprochent beaucoup des Coucous, sous le rapport du mode par eux employé pour la ponte et l'incubation de leurs œufs. C'est encore Verreaux qui va nous instruire à cet égard.

« Il m'est arrivé, rapporte-t-il, de trouver les œufs de ces Oiseaux, et plus particulièrement les jeunes sortis de l'œuf, dans les nids de diverses espèces, ainsi (de même que nous le verrons faire aux vrais Coucous), la femelle pond son œuf à terre, puis le prenant dans son bec, s'élance vers le nid qu'elle a choisi pour l'y déposer, en dérobe un de ce même nid, qu'elle brise ou qu'elle mange, puis vient rechercher le sien, qu'elle y substitue à l'aide de son bec, et en fait autant pour les trois œufs qu'elle pond généralement à deux jours d'intervalle. Je pourrais citer comme un fait positif, qu'ayant suivi la même femelle pendant toute la période de sa ponte, je l'ai vue déposer de la même manière les trois œufs qu'elle avait pondus; je dirai même que les trois se trouvaient placés dans le nid de

trois espèces distinctes d'Oiseaux, et à la distance de sept à huit cents pas l'un de l'autre. Ce fut dans les premiers jours d'octobre que j'observai le premier, qui fut déposé dans un nid de Cubla [1], Espèce de Pie-Grièche; le second dans celui d'un Merle à cul-d'or [2], et le troisième dans celui d'un Importun [3], autre Espèce se rapprochant des Pies-Grièches. Le lendemain de la dernière ponte, la femelle accompagnée de son mâle qui se tenait toujours à côté d'elle disparut avec lui, et ce ne fut que dans les premiers jours de novembre que je les vis reparaître tous deux. Il ne restait à cette époque dans le nid du Cubla que le jeune Indicateur qui, en grossissant, avait fini par jeter en dehors les deux petits Cubla; et cependant le père et la mère de ceux-ci continuaient à le nourrir, comme ils l'avaient fait pour leurs propres enfants. C'est le 2 novembre, que la femelle de l'Indicateur, en approchant du nid, appela son jeune qui commençait à voler, et qui ne tarda pas à venir la rejoindre au grand désappointement des deux pauvres Oiseaux. Je remarquai alors que les rôles changèrent, et que le mâle prit soin du jeune, tandis que la femelle se rendit au deuxième nid et en ramena le second jeune, puis enfin, d'un autre, le troisième. Ces jeunes paraissent rester avec leurs parents jusqu'à l'époque assignée par la nature à chacun des êtres pour leur reproduction ; car dès l'année suivante, ces Oiseaux s'accouplent. »

J. Verreaux a eu occasion, à plusieurs reprises, pendant plus de douze ans de séjour, de renouveler ces mêmes observations, non seulement pour l'Indicateur de Sparmann, mais encore pour deux autres espèces.

Ce que Levaillant a pris pour le lieu de nidification de

[1] *Lamarius Cubla.*
[2] *Ixas Chrysorrham.*
[3] *Andropadus Importunus.*

l'Indicateur, en parlant des trous d'arbres vermoulus qu'ils choisissaient à cet effet, n'est que le lieu d'élection de leur retraite pour la nuit, ainsi que le constate J. Verreaux. Mais cette habitude le met à même de découvrir de véritables nids d'espèces qui s'y établissent, telles que les Pics et les Barbus; et il en profite pour se débarrasser de son œuf en l'y déposant, au rapport de ce dernier voyageur.

Ce qui est plus curieux, c'est que cet instinct des Indicateurs, dont l'industrie de l'homme tire un si grand parti, vient pareillement en aide à un mammifère connu sous le nom de Ratel.

Les mœurs ci-dessus décrites, ajoute J. Verreaux, s'appliquent également, quant à la recherche des ruches, au Ratel Types qui se nourrit lui-même, non seulement des nymphes, mais encore du miel, et qui par conséquent est souvent ou pour mieux dire toujours à leur découverte, aussi cet animal suit-il l'Oiseau, qui le dirige avec la même sagacité que l'homme. Mais on remarque que dans cette occasion, l'Oiseau vole plus bas et s'éloigne moins, afin que l'animal puisse le suivre à la vue, car alors son cri n'est pas autant répété, et ce n'est que lorsqu'il approche qu'il se produit plus aigu.

Nous terminerons ces renseignements par les plus nouveaux, ceux rapportés par le R. Dr Livingstone, fort peu naturaliste, mais fort exact et très scrupuleux dans ses observations, de ses premières explorations dans l'intérieur de l'Afrique Australe, de 1840 à 1856. Voici ce qu'il en dit dans les notes de son journal du 2 décembre 1855 :

« Nous sommes arrêtés auprès d'une petite montagne, appelée Maoundo, et nous recevons l'invitation fréquente du Coucou Indicateur. J'ai entendu dire par certains indigènes, que cet Oiseau vous conduit quelquefois auprès

d'une bête sauvage au lieu de vous mener à côté des abeilles. Voulant prendre à cet égard des informations plus précises, je demande à chacun de mes hommes, si jamais il a été trompé dans son attente, lorsqu'il a suivi ce cher petit Indicateur. Sur les cent quatorze individus qui composent mon escorte, un seul a été conduit auprès d'un éléphant, ainsi que je l'ai été moi-même auprès d'un rhinocéros; tous les autres sont arrivés à la ruche qui leur était promise; et je suis persuadé que la majorité des personnes qui se laisseront guider par cet Oiseau, ne manqueront pas de trouver du miel, et y seront amenées directement. »

Aussi plus tard, à la date du 15 février 1856, le docteur fait-il, en passant, cette mention :

« Le Coucou Indicateur remplit son office avec beaucoup de zèle, et fait trouver à mes compagnons une énorme quantité de miel. »

Quoiqu'il en soit de cette vérification si probante du Dr Livingstone, le degré de croyance que l'Indicateur entraîne le chasseur près d'un léopard ou d'un serpent, croyance fort répandue dans l'Ouest de l'Afrique, méritait d'être encore examiné; et c'est ce que M. Layard fait connaître en 1869[1], par une lettre que lui écrivait à ce sujet Mistriss Barber, de Graham's Town, dans laquelle elle défend la cause de l'Indicateur en ces termes :

« En ce qui regarde l'habitude de l'Indicateur, la législature de nos cantons orientaux n'est pas de la même opinion que nos cantons de l'Ouest, pour donner sur cet Oiseau un verdict de culpabilité. L'explication, que je vous ai donnée, n'est ni une opinion personnelle, ni une opinion inventée pour moi, comme vous semblez le croire. Ce que

[1] *Ibis*.

je vous ai écrit dans une lettre précédente est l'opinion d'un grand nombre de vieux chasseurs d'abeilles de cette partie du pays, qui ne prêtent aucune foi à cette antique croyance populaire : que cet oiseau conduit exprès le chasseur auprès d'un léopard.

« Mes neuf frères, tous élevés dans ce pays, étaient de grands chasseurs (et aussi amateurs de sport), et pendant toutes les années de leur connaissance acquise par une longue pratique comme chasseurs d'abeilles, et surtout lorsqu'ils demeuraient à Charfield, où les nids d'abeilles étaient fort nombreux, et où ils suivaient chaque jour ces Oiseaux, aucun d'eux n'a jamais été conduit *à dessein* par l'Indicateur vers un animal malfaisant. Ils ont bien des fois, en suivant ces Oiseaux dans les bois fourrés, fait lever plusieurs espèces d'animaux ; mais s'ils n'abandonnaient pas l'Oiseau pour continuer leur chasse, il poursuivait son vol vers le nid d'abeilles, sans s'occuper des animaux levés.

« Un de mes frères, en suivant une fois un Indicateur dans une épaisse forêt, près la Korwie, passa au milieu d'un troupeau de pourceaux sauvages. Ils furent, comme de raison, beaucoup plus effrayés que lui, et s'enfuirent dans toutes les directions. Mais mon frère connaissant la croyance populaire, et voulant s'en assurer, ne fit nulle attention aux pourceaux sauvages, mais continua sa route et suivit l'Oiseau qui, sans s'occuper non plus des pourceaux, suivit tranquillement son chemin jusqu'au nid, que cet Indicateur (qui était une femelle) voulait montrer.

« J'ai d'autres motifs pour ne pas croire cette histoire. Pourquoi l'Indicateur perdrait-il son temps à conduire les chasseurs vers les léopards, vers les chacals, les loups et autres animaux malfaisants? Ils ne sont nullement ses ennemis naturels; il n'aurait aucun avantage à le faire

et n'y gagnerait rien. J'ai toujours remarqué que la nature ne fait rien sans motif et sans un but utile; il y a toujours une raison pour les habitudes et les actions des Oiseaux comme pour celles des animaux de toutes les espèces.

« Par conséquent, pourquoi un Oiseau, qui n'élève même pas ses petits, et n'a pas le soin d'un nid, craindrait-il ces animaux, ou s'en préoccuperait-il? Pourquoi l'Indicateur, contrairement aux autres animaux, agirait-il de cette manière sans aucun motif pour le faire?

« De plus, il y a un changement dans le son de la voix de l'Oiseau, lorsqu'il arrive près de la ruche qu'il a l'intention de montrer. Un vieux chasseur d'abeilles ne s'y trompe jamais, et sait immédiatement quand il doit se mettre à la recherche d'un nid. Ce changement de voix n'a jamais lieu lorsque les animaux sont levés pendant qu'on suit l'Oiseau, à travers la forêt. D'où je conclus qu'il n'a pas l'intention de montrer où se trouvent ces animaux; puisqu'au contraire son chant se modifierait. »

Que d'enseignements dans cette simple lettre si claire et si précise!

Aussi, en la reproduisant, M. Layard ajoute-t-il spirituellement :

« L'avocat qui défend cette cause a, certainement, des arguments puissants en faveur de ses clients; et, sans mentionner son opinion personnelle, ce que je sais des observations de plusieurs des neuf frères, tous hommes renommés dans le pays par leurs hauts faits dans les guerres des Kaffirs, ainsi que par leurs exploits de chasse, force m'est de dire que je suis porté à rendre dans cette cause, comme président de cour, un verdict de NON-CULPABILITÉ, et à acquitter l'Indicateur ! ! ! »

Ce qu'il est important de constater, mettant pour le moment de côté toute controverse désormais élucidée,

c'est que ces habitudes sont reconnues jusqu'à présent communes à trois espèces. Nous venons de voir Sparmann parlant de la première. Nous allons dire un mot de la seconde que Levaillant a appelée le Grand Indicateur, et qui seul lui appartient comme découverte, aussi lui a-t-on rendu la justice de la lui dédier. C'est :

L'Indicateur de Levaillant[1].

Le dessin de la tête, le derrière du cou, le manteau, les couvertures des ailes, le dos, sont d'un vert brunissant, mais qui cependant, à certains aspects, prend les tons les plus jaunâtres; le croupion est blanc, et les couvertures du dessus de la queue sont blanches variées d'olivâtre; les pennes alaires, sur fond brun olivacé, sont lisérées extérieurement de vert olive; tout le devant du cou, depuis le bec jusqu'au bout de la poitrine, est d'un jaune pâle comme ondé de gris blanc sale sur le milieu du cou, et varié de taches noires sur la gorge; tout le reste du dessous du corps, depuis le bas de la poitrine et en y comprenant les couvertures du dessous de la queue, est d'un blanc sale jaunissant; la queue est absolument de la même forme que celle de l'Indicateur de Sparmann. Le bec, les pieds et les ongles sont bruns; l'iris est carmin clair avec la peau nue du tour de l'œil d'un noir brun. Sa grosseur est celle de notre Pie-Grièche grise, mesurant de 23 à 24 centimètres.

Fidèle aux habitudes de son congénère, cet Indicateur emprunte le nid d'autres Oiseaux pour y introduire son œuf qu'il leur abandonne à couver. J. Varreaux en a trouvé dans les nids du Pic tacheté[2], du Pic aux ailes d'or[3],

[1] *Indicator Levaillantii.*
[2] *Dendrobates Notatus.*
[3] *Dendrobates Fulviiscap s.*

du Loriot Condougnan [1] et dans celui de la Pie-Grièche Boulboul [2] ; et Mme Barber, dont nous venons d'admirer le style, a écrit à M. Layard, en 1869, avoir trouvé l'œuf de la même espèce dans le nid du Barbu à ventre noir [3]. Coïncidence remarquable, quand on sait que l'œuf de l'Indicateur est d'un blanc pur et sans taches ; et que sur ces cinq espèces d'Oiseaux étrangers, quatre ont leurs œufs également blancs.

L'Indicateur de Levaillant habite, non seulement toute la côte orientale de l'Afrique, depuis la forêt d'Anteniquoi jusque chez les Cafres, mais encore toute l'Abyssinie, où l'a pris et observé l'infortuné Dr Petit, sous l'influence des préjugés de la localité, si victorieusement combattus par Mistriss Barber, au sujet de cet Oiseau, qu'il appelle Indicateur *Grimpeur* dans le journal de son voyage en Abyssinie, pendant les années 1839-40-41-42, et dont nous avons publié les notes en 1853 :

« Les chasseurs d'éléphants le connaissent bien, et lui accorde la propriété d'indiquer les ruches, et aussi d'y conduire les lions et les éléphants. J'en ai vérifié l'exactitude pendant mon séjour au Marenbe, en le suivant moi-même. Il était venu se percher sur le sommet d'un petit arbre, et, tourné vers nous, il nous appelait par un petit cri, en gesticulant et agitant la queue jusqu'à ce que nous nous levâmes pour le suivre. Alors il s'envola, mais il n'alla pas loin, et, perchant sur un arbre voisin, il se tourna de nouveau vers nous, en continuant de nous appeler. Il répéta ce manège plusieurs fois, jusqu'à ce qu'étant arrivé à l'arbre qui contenait le miel, il se posa dessus et chanta plus fort, redoublant son cri, mais d'une manière différente du premier, pendant que nous enlevions le miel de la

[1] *Oriolus Larvatus.*
[2] *Laniarius Boulboul.*
[3] *Laimodon nigrithorax.*

ruche : c'était comme pour nous exciter, et comme un chant de triomphe. Il alla, après nous, jouir à son aise des restes que nous lui laissions.

« Quoiqu'il ne soit pas très rare, il n'est pas non plus très commun; et les habitants, chasseurs d'éléphants ou chercheurs de miel sauvage, ont toujours quelque peine à le laisser tuer. Pour ne pas trop indisposer mes gens eux-mêmes, en tuant leurs pourvoyeurs, je n'en tirai qu'un seul pour échantillon. Son estomac renfermait du miel, de la cire et des insectes. »

Cette note est d'une précision telle, qu'elle ne laisse pas place au moindre doute.

Nous allons finalement retrouver, à peu de chose près, les mêmes détails reproduits, plus récemment encore, au sujet d'une troisième espèce figurée par Temminck.

Le Petit Indicateur[1].

L'ensemble de sa coloration est le même que celle des deux autres espèces. C'est le plus petit de tout le groupe, ayant la grosseur d'une Fauvette.

Voici ce qu'en rapporte, en 1864, le Dr Kirk[2], qui l'a observé au Zambèze :

« Le *Honey-Guide,* comme il le nomme, se trouve dans les forêts, et souvent loin de l'eau, même pendant la saison sèche. Lorsqu'il voit un homme, il va, voltigeant de branches en branches sur les arbres environnants pour attirer l'attention. Si on lui répond, ce que les naturels font en sifflant et en marchant, l'Oiseau s'éloigne dans une certaine direction, et s'arrête à une faible distance, sautant d'un arbre sur un autre. Il va plus loin, si on le suit; et

[1] *Indicator Minor.*
[2] *Ibis.*

c'est ainsi qu'il montre le chemin jusqu'à un nid d'abeilles. Parvenu au nid, il vole de côté et d'autre, mais ne vous guide plus; et alors quelque habileté est nécessaire pour trouver le nid, au milieu des arbres qui vous entourent. Si, après avoir suivi pendant un certain temps la direction indiquée par votre guide, vous vous détournez, j'ai vu cet Oiseau revenir sur ses pas, et offrir de vous montrer un autre nid dans une autre partie. Mais il reste en arrière, s'il ne connaît pas un deuxième nid.

« La difficulté est qu'il vous montrera aussi volontiers des abeilles privées dans une ruche en écorce que des abeilles sauvages de la forêt, ce qui est naturel, les abeilles étant les mêmes, la ruche d'écorce, *musinga,* comme on l'appelle, étant simplement suspendue dans un arbre, pour que les abeilles puissent venir s'y loger. Il est évident que l'objet que l'Oiseau a en vue est de trouver de jeunes abeilles. Il vous conduira de même à des nids n'ayant pas de miel; et semble également enchanté si les rayons contenant des nymphes ont été arrachés : on le voit immédiatement les becqueter. »

Le fait est donc constant, quelque portée qu'on veuille ou non lui donner. Il se reproduit de même et dans des circonstances identiques, chez trois espèces distinctes, que ce soit dans les environs du cap de Bonne-Espérance ou en Cafrerie, dans le Zambèze ou en Abyssinie.

En serait-il ainsi pour les deux espèces de l'Inde et de l'Océanie, dont les habitudes ne sont pas encore connues? Nous n'hésitons pas à le croire.

Si nous nous sommes étendu ainsi, ce qui nous arrivera encore pour bien d'autres espèces de mœurs exceptionnelles, c'est afin de faire voir ce que demande de temps, pour chaque oiseau, la connaissance exacte de sa *biographie ornithologique,* comme l'appelle Audubon; c'est

aussi pour montrer, quels que soient le savoir et le talent du professeur chargé de l'enseigner, que l'un et l'autre ne seraient rien sans la peine et les fatigues bien rarement récompensées, encore moins célébrées, quand elles ne sont pas le plus souvent oubliées des voyageurs-naturalistes dont on pense à peine à citer les noms glorieux, et auxquels cependant l'ornithologie doit d'être ce qu'elle est aujourd'hui. C'est ainsi qu'il a donc fallu près d'un siècle pour connaître les habitudes des modestes Oiseaux qui viennent de nous occuper.

Ce que l'on ne nous apprend pas, c'est si l'Indicateur est constamment parasite à l'égard des autres Oiseaux, et si parfois il se construit un nid, ou si, en empruntant un, il y pond et couve lui-même.

Quant à son œuf, qui est d'un blanc pur et sans taches, et de forme ovée, il est remarquable, ainsi que nous l'avons déjà dit, que sur huit nids d'espèces différentes, dans lesquels on l'a trouvé, il y en ait quatre appartenant à des espèces dont les œufs sont également blancs, tel que les Pics, les Barbus et les Loriots, ces derniers, on le sait, avec quelques points noirs.

D'un autre côté, les espèces en dehors de celles-là, ayant des œufs parfaitement teintés, colorés et tachetés, l'instinct de tromper les propriétaires du nid fait ici complètement défaut chez l'Indicateur, et la théorie des causes finales manque de base. Car si l'on peut admettre l'illusion pour les premiers, elle n'est plus admissible chez les seconds, puisque, quelle que soit la couleur des œufs étrangers, celle de l'œuf de l'Indicateur reste immuable dans sa blancheur d'innocence et ne subit aucune modification,

Rappelons-nous ce fait, lorsque nous nous occuperons du Coucou Chanteur et de ses congénères exotiques.

Nous en savons néanmoins assez déjà, pour ne pas être

surpris outre mesure de ce que nous réserve l'étude des autres membres de la famille, et spécialement de notre Coucou d'Europe, dont force nous est bien de retracer l'historique, pour la plus grande édification des fidèles en ornithologie d'abord, ensuite des croyants aux principes de l'oologie.

2° SOUS-FAMILLE.

LES VRAIS COUCOUS[1].

Nous comprenons dans cette sous-famille toutes les espèces en dehors des Indicateurs que nous quittons, chez lesquelles se remarquent les mêmes habitudes, si anormales parmi les Oiseaux, de déposer leur œuf dans le nid d'une espèce étrangère, de lui en confier l'œuvre de l'incubation, ainsi que l'éducation du petit qui en sort, quoique quelques-uns, en très petit nombre, le couvent eux-mêmes en se préparant parfois un nid, ce qui est plus rare.

On les a divisés en sept groupes, sous les noms de Eudynamis, Edolios, Coucous, Cacomantes, Hiérococcyx, Surnicous et Chrysococcyx ou Chalcites, renfermant près de soixante espèces, dont deux seules de l'Europe, et les autres réparties en Asie, en Afrique, en Océanie, et même en Australie, par conséquent toutes de l'Ancien-Monde, et sur lesquelles il n'en est qu'une douzaine qui aient été connues, tant de Buffon que de Linné et de Gmelin.

Les Coucous sont des oiseaux à la taille svelte, malgré la brièveté de leurs jambes élégantes bien proportionnées; tous ont de la grâce dans les mouvements, le vol aisé, rapide au besoin; la voix moelleuse, sonore, plaintive et passionnée; l'humeur gaie.

Ils ont la langue mince, plate, pointue et de la longueur des deux tiers du bec; la bouche large, le gosier ample et

[1] *Cuculinæ.*

susceptible d'une grande dilatation ; les ailes presque taillées comme celles des Faucons ; chez tous, ainsi qu'on l'a vu, le sternum est fort court, et le ventricule très volumineux, occupant presque entièrement l'espace compris entre le bas du sternum et l'anus ; lorsque ce sac est plein, il forme, dans tout le bas-ventre qu'il gonfle prodigieusement, une dureté remarquable, ce qui a fait penser que ce pourrait bien être la cause qui empêchait les Coucous de couver ; mais, comme l'a très bien observé de Montbeillard, cette partie étant, chez beaucoup d'Oiseaux qui couvent leurs œufs, la même que chez les Coucous, il n'est pas probable que ce soit elle qui empêche ces derniers de couver les leurs.

Tous les Coucous encore sont Oiseaux voyageurs, ne passant jamais l'année entière dans le même pays. Ils se nourrissent d'insectes et particulièrement de chenilles, des velues surtout, auxquelles touchent peu les autres Oiseaux. Il semblerait, dit Levaillant, que la nature les eût destinés à la destruction particulière de cette vermine rongeuse qui, dans nos climats, cause de si grands ravages; car, il est de fait, que peu d'Oiseaux, autres que les Coucous, en font leur pâture. Nous voyons même que nos volailles, lorsqu'elles en ont beaucoup mangé, s'en trouvent incommodées ; c'est qu'elles n'ont pas, comme les Coucous, la facilité, sur laquelle nous reviendrons, de rendre par le bec le poil des chenilles qu'elles ont avalées, lesquels poils, se formant en pelotons pressés dans l'estomac des Coucous, sont vomis par eux en totalité. Les Crécerelles, les Éperviers, tous nos Oiseaux de proie enfin, qui peuvent, comme les Coucous, rendre par le bec ce qu'il y aurait d'excédant ou de vicieux dans les aliments qu'ils auraient pris, s'accommodent aussi fort bien des chenilles poilues, et en feraient chez nous une heureuse destruction,

s'ils n'étaient eux-mêmes du nombre des Oiseaux qu'on ne croit pas moins utile de détruire, et que les chasseurs surveillent sans cesse d'une manière particulièrement hostile.

Nous mettons en tête de tous les groupes celui des Coucous proprement dits, parce qu'il comprend notre Coucou d'Europe, qui sera notre point de repère et le terme de comparaison pour tout ce que nous aurons à dire des autres groupes de la famille.

Les Coucous, proprement dits, ont pour caractère : le bec large, assez déprimé à la base, moins long ou aussi long que la tête, arqué, peu robuste et presque arrondi en dessous, comprimé graduellement sur les côtés jusqu'à la pointe qui est aiguë et entière; les narines basales à demi engagées dans les petites plumes du front, latérales, percées dans une sorte de membrane et rondes; les ailes longues, sub-obtuses; la queue également longue, arrondie et étagée; les tarses très courts, tantôt à moitié, parfois même presque entièrement emplumés, du tiers à peine de la longueur du doigt externe antérieur, qui est le plus long des quatre, puis le postérieur correspondant, l'interne du même côté, ou pouce, le plus court, les deux antérieurs légèrement soudés à la base, les ongles proportionnés, arqués et aigus.

Une seule espèce est ornée d'une huppe et tous portent une nudité autour de l'œil à peine visible.

En tête, se place notre fameux Coucou d'Europe, devenu pour le vulgaire le type de toute la famille, c'est :

Le Coucou Gris ou Chanteur[1].

Le mâle a la tête, le cou, la poitrine et les parties supérieures du corps d'un cendré bleuâtre, plus foncé sur les ailes et sur le dos ; le ventre, les cuisses, l'abdomen et les couvertures sous-caudales, blancs, rayés transversalement de brun noir ; on voit de grandes taches blanches sur les barbes internes des pennes alaires ; la queue noire, maculée de blanc le long de la baguette de chaque rectrice, et terminée par un liséré de cette même couleur. Le bec est noir de corne, avec la base des commissures jaune ; les paupières, l'iris et les pieds sont jaunes. Sa taille est de 30 centimètres.

La femelle a les mêmes couleurs, mais la taille un peu plus petite.

On a vu, pour le Coucou indicateur, découverte toute moderne, ce qu'il a fallu de temps pour en apprendre les mœurs. Il en a été bien autrement du Coucou d'Europe ou Coucou Chanteur connu depuis des siècles, et au sujet des mœurs duquel on est à peine d'accord aujourd'hui.

Il est peu d'enfants cependant qui ne réunissent dans un même souvenir le Coucou et l'Hirondelle, messagers des beaux jours, dont l'un promet de l'argent à qui sait l'entendre à point, et l'autre, la joie du foyer, et qui diffère si profondément par l'instinct et par les mœurs, que Toussenel n'a pas hésité à faire du Coucou « l'ogre, le cauchemar, l'épée de Damoclès de toutes les espèces chanteuses qui nourrissent leurs petits avec des insectes ! »

Nous eussions bien voulu, en abordant son histoire, ne pas le découronner de l'auréole mystérieuse dont, malgré

[1] *Cuculus Canorus.*

cet anathème, l'ont depuis si longtemps pourvu les légendes d'abord, puis la science inconsciemment dominée par elles. Il ne suffit pas d'amuser, il faut encore instruire, et c'est ce que, fidèle à notre programme, nous allons essayer de faire.

Nous ne reviendrons donc sur l'historique que nous en avons présenté en 1852, que pour mieux y constater les faits acquis et en indiquer l'importance, en en empruntant quelques-uns aux observations si minutieuses et si précises de MM. Bailly et Jules Vian, comme les plus récents.

Le Coucou Chanteur, qui se trouve aussi dans l'Asie occidentale et dans l'Afrique septentrionale, habite toute l'Europe pendant la belle saison, constamment plus répandu dans les pays de plaines que dans ceux de montagnes. Il arrive d'Égypte, où il passe l'hiver, un à un, presque en même temps que la plupart des Fauvettes, c'est-à-dire du 8 au 15 avril, et dans les îles de l'Archipel grec, en même temps que les Tourterelles, et comme il voyage isolément et qu'on n'en voit souvent qu'un au milieu d'une troupe de ces Oiseaux, les habitants de ces îles l'ont appelé *Conducteur des Tourterelles*, comme le Râle de Genêt *Roi des Cailles*, avec lesquelles ce dernier voyage également. Il n'est pourtant pas extraordinaire de le voir et de l'entendre chanter aux premiers jours d'avril, ce qui a lieu principalement quand le mois de mars a été beau. M. Tristram, qui l'a observé en Palestine, dit qu'on ne l'y voit pas avant le 30 mars. Le mâle revient habituellement deux ou trois jours avant la femelle, et déjà, le lendemain de son retour, il se met à faire entendre faiblement son chant ordinaire, qui n'acquiert toute sa force et sa fréquence qu'au commencement de mai, cri monotone qu'il pousse, les ailes pendantes, la queue relevée, la gorge enflée, évidemment un vrai cri d'appel aux femelles.

Le mâle est le seul qui chante, si ce cri peut s'appeler un chant, car la femelle se borne à faire entendre un cri imitant le rire. La voix du Coucou, dit Tschudi, n'est ni mélodieuse, ni variée; mais on aime à l'entendre, elle parle aux sens. Il y a plus; elle joue, dans l'existence des bergers et des paysans, en Suisse, un rôle continuel, et se rattache à de singuliers préjugés. Malgré cela, beaucoup d'entre eux n'ont jamais vu le Coucou, car cet oiseau est très sauvage, farouche, inquiet et défiant.

A leur arrivée, les Coucous vont, d'un vol rapide et plongeant, d'un arbre à l'autre; ils se répandent dans les bois, les taillis, le long des arbres plantés à proximité ou à l'intérieur des champs, tels que les pommiers dans le Perche et les pays à cidre, le long des prairies et des marécages. C'est dans ces lieux, du reste, qu'ils trouvent en abondance les sauterelles, les grillons, les limaçons, les phalènes, les bombyxs, les hannetons, les chenilles lisses et velues surtout, qui forment pendant cette saison la base de leur nourriture.

Mais, entre tous, ils préfèrent les chenilles velues et, de cette préférence, s'est produit chez eux ce fait physiologique : c'est que les parois de leur estomac sont complétement revêtues et tapissées d'un poil fin et duveteux, qui n'est autre que celui de ces chenilles, lequel, en s'implantant dans la tunique intérieure de cet organe, le rend velu comme une toison. Wilson qui, avant cette observation de Naumann, avait eu occasion de faire la même remarque sur plusieurs Coucous américains, pensait que ce revêtement était destiné à empêcher l'irritation de cette partie par les poils des chenilles velues qu'ils affectionnent également, prenant ainsi l'effet pour la cause, ce qui est arrivé à Toussenel qui ne se trompe jamais qu'en bonne compagnie.

Disons avec Carus, en passant, que cette disposition accidentelle, qui cesse quelque temps après que les Coucous ne trouvent plus de chenilles velues, a été considérée par erreur comme état normal de l'estomac de ces Oiseaux. Quoiqu'il en soit, tous ces poils sont inclinés dans le même sens, et pour qu'ils se dirigent ainsi tous du même côté, il faut qu'ils reçoivent cette direction du mouvement rotatoire des aliments contenus dans l'estomac. Le fait est complétement démontré par la formation, dans cet organe, des pelotes, dont nous venons de parler, composées de ces poils et qui sont de véritables égagropiles tout à fait comparables à ceux qu'on trouve dans l'estomac des chèvres.

Thompson, de Belfort, s'est assuré, vers 1834, que ces poils étaient ceux des larves ou chenilles de la phalène tigrée, dont ces Oiseaux se nourrissent souvent.

Les Coucous ajoutent encore à ces aliments, pendant l'été, des fruits doux et tendres, tels que ceux du cerisier, du figuier, du mûrier, etc., et, de temps en temps, dit M. Bailly, le premier qui ait fait cette observation, de petites grenouilles qu'ils trouvent sur le bord des fossés marécageux, de gros vers, des sangsues, des courtilières, etc.

Bien plus, ils profitent du moment que les Oiseaux quittent leurs couvées à la recherche de leur subsistance, pour dévaliser leurs nids, en y dévorant non seulement les œufs, mais même les petits à peine couverts d'un léger duvet. C'est ainsi qu'ils détruisent beaucoup de nichées de Merles, de Grives, de Fauvettes, d'Alouettes, de Pitpits et de Bruants.

Cette habitude est sans doute l'un des principaux motifs qui rendent les Coucous si odieux aux Oiseaux, surtout aux espèces dont ils s'approprient souvent les nids. Les Grives et les Merles les poursuivent avec acharnement

chaque fois qu'ils les découvrent dans les bois ou les lieux qui renferment leurs couvées. Les Rouges-Gorges qui sont, sans contredit, les plus dociles à couver les œufs de ces intrus et à élever leurs petits, ainsi que plusieurs autres Becs-Fins et même les Pinsons, poussent des cris d'indignation lorsqu'ils les aperçoivent auprès de leurs nichées, puis ils les insultent et les font très souvent fuir devant eux.

Mais n'aurait-on pas exagéré ces méfaits et ces hécatombes de Fauvettes, de Rossignols, de Becfigues, etc., contre lesquels se révolte Toussenel, lorsqu'il rapporte, nous ne savons d'après quel document :

« Qu'un naturaliste anglais s'est livré à de profonds calculs de statistique, pour savoir le chiffre des petits Oiseaux que le Coucou détruisait bon an, mal an, dans les Iles britanniques. Il est arrivé à un chiffre de deux à trois millions ! et la superficie de la Grande-Bretagne n'est que moitié de celle de la France, et elle est complètement dépeuplée de forêts. »

Si exagérés que puissent paraître ces calculs, dont nous regrettons de ne point connaître les bases, il est certain, en y réfléchissant sérieusement, que la destruction des petites espèces d'Oiseaux, par cet impudent parasite, doit être considérable lorsque l'on considère que la naissance d'un seul Coucou coûte la vie à trois ou quatre de ces oiseaux, et cela à chacune de leurs couvées, c'est-à-dire à deux générations. Et si l'on y ajoute les œufs et les petits absorbés par lui comme aliments à sa gloutonnerie habituelle, nous comprenons dès lors que l'on ait été tenté d'en faire un calcul de probabilités. En telle sorte que, pour qu'il ne manque rien à ce paradoxe vivant, que nous offre le Coucou, on en est à se demander de quelle utilité peut-il être dans l'économie de ce *Monde des Oiseaux*, et

si par le fait, Toussenel n'aurait pas eu raison, dans son laconisme, de le vouer aux gémonies de l'ornithologie.

Quoi qu'il en soit, en rapprochant ces observations de ce qu'on a regardé comme des fables, débitées par les anciens il y a vingt siècles, et répétées depuis par le peuple, on est presque tenté de leur donner raison. Ainsi les anciens auteurs, avec Aristote et Pline, ont avancé que le Coucou n'est autre chose qu'un Épervier métamorphosé; que cette métamorphose se renouvelait tous les ans, à une époque déterminée.

Or, il faut savoir tout d'abord que le plumage du jeune Coucou, si différent de celui de l'adulte, est la base et la cause première de cette bizarre opinion. Le Coucou du premier âge est presque entièrement d'un brun roux rayé de noir, et ressemble tantôt à un jeune Épervier, tantôt à un Émerillon. Ajoutons que ces apparences, qui sont telles qu'elles ont fait croire longtemps à l'existence de deux espèces, jointes au développement des ailes et de la queue, ainsi qu'au vol du Coucou, qui bat des ailes en partant, et file ensuite comme l'Épervier, sont si frappantes, qu'encore à présent bon nombre de chasseurs, avant d'avoir reconnu leur méprise, prennent bien souvent le Coucou pour un Oiseau de proie, ce qui est arrivé, dans son voyage du Nil, en 1863, à M. W. Chamber, qui, trompé par la ressemblance du vol du Coucou avec celui de l'Émouchet, raconte avoir souvent tiré l'un pour l'autre.

Si donc, à ces observations déjà faites par les anciens, on réunit ces circonstances de voracité et de destruction des couvées, signalées depuis eux chez les Coucous, et la terreur qu'ils inspirent aux autres Oiseaux, toutes choses dont eux-mêmes avaient connaissance, il semble qu'il est au moins permis de se montrer plus indulgent pour ces auteurs nos devanciers, que ne se le sont montrés les or-

nithologistes modernes tels que Buffon, ou plutôt Guéneau de Montbeillard, son éloquent collaborateur, alors surtout que les mêmes apparences plus que spécieuses trompent encore plus d'un chasseur.

Le Coucou chanteur est presque continuellement en course à la recherche de ses aliments. Si on le remarque de temps à autre, au printemps, avec une compagne, ce n'est que pour obéir à la nécessité de se reproduire. C'est dans cette intention que, dès le 15 avril, on le voit au haut d'un arbre, tantôt sur un tronc découvert, tantôt à l'extrémité d'une branche sèche et isolée, rappeler une femelle. Celle-ci, en l'entendant, le réclame à son tour par des cris précipités et très différents. Le mâle lui répond aussi par des accents plus vifs et plus gais, qu'il termine quelquefois par une tirade de cris semblables à ceux de la femelle. Chaque fois qu'il réclame ainsi une compagne, il tient les pennes caudales étalées comme un éventail, relevées et penchées sur le dos, les ailes traînantes et les plumes de la gorge curieusement renflées. Il n'est pas plutôt parvenu à féconder celle qui s'est rendue à ses sollicitations, qu'il la laisse pour retourner dans les bois ou dans les champs, en quête de sa nourriture.

Les Coucous, du reste, d'après les observations de Fl. Prévost, sont très ardents pour l'accouplement. Lorsque la femelle a choisi un mâle, elle demeure avec lui un jour ou deux, et se livre avec fureur aux plaisirs de l'amour.

« L'accouplement, dit-il, est souvent répété trente fois et davantage dans le même jour. Mais cet excès dure peu, et, dès le troisième jour, les deux amis commencent à se négliger; la femelle quitte son privilégié de la veille pour en choisir un nouveau. C'est dans l'attente de la femelle que le Coucou mâle s'agite et change à chaque instant de

place pendant cette saison; c'est pour l'appeler et l'exciter à le choisir qu'il répète incessamment son cri; et, lorsqu'à son tour elle fait entendre son gloussement, il se précipite vers elle et la poursuit avec rapidité. On voit souvent une femelle entraîner ainsi à sa suite plusieurs mâles à la fois, qui se disputent sa passion par de violents combats. »

La Coucou chanteur est donc polygame. Maintenant est-ce, comme a prétendu le prouver, il y a trente ans, le célèbre chimiste Van-Mons, à la manière des autres Oiseaux, c'est-à-dire qu'un mâle suffit à plusieurs femelles? ou bien, au contraire, sont-ce les femelles qui ont plusieurs mâles, ainsi que le pense Fl. Prévost? Nous n'oserions trancher la question, le résultat au surplus étant toujours le même. Ce n'est peut-être, après tout, qu'une question de circonstances ou de migrations, comme nous en verrons d'autres exemples.

Car, malgré ce que nous avons dit tout à l'heure de l'apparition isolée des Coucous, il paraît certain qu'ils quittent souvent ensemble leurs quartiers d'hiver, ou, du moins, qu'ils se donnent le mot pour aborder la terre.

« Il y a quelques années, dit le Dr J. Franklin, au point du jour, dans la première semaine du printemps, un gentleman, qui vivait sur le bord de la rivière de Mersey, vis-à-vis de Liverpool, fut éveillé par un grand caquetage, au milieu duquel se démêlait ces accents : *cou-cou! cou-cou!* Cela se passait dans une plantation, près de sa maison, située au milieu des dunes qui longent le cours d'eau où le flux se fait sentir. Il mit la tête à la fenêtre, et vit une assez nombreuse troupe de Coucous, qui, au lever du soleil, prirent tous ensemble leur volée. »

Dans un jardin, qui se trouve sur le comté de Down, en Irlande, du 18 au 22 juillet, on vit une quarantaine de Coucous perchés pour la plupart parmi des groseilliers à

maquereau; probablement étaient-ils en train de recueillir des vers, qui souvent infestent ces arbrisseaux, et même de manger les groseilles, comme le supposa peu charitablement le jardinier (quoique cela doive leur arriver souvent). Il y avait sur un de ces groseilliers un nid, et dans ce nid une couvée tardive de Merles non encore revêtus de plumes. Ces petits furent découverts par les Coucous, qui les mirent en pièces; le jardinier en trouva un qui était blessé à la patte et à l'aile. Les Coucous rassemblés partirent. Après le 22 juillet, il n'en restait plus qu'un ou deux, évidemment plus petits que les autres; c'étaient sans doute des jeunes.

Le Coucou Chanteur ne fait jamais de nid, ou du moins n'a-t-on pu découvrir jusqu'à présent qu'il en eût jamais fait un. La femelle vole, quand elle est prête à pondre, à la découverte d'autant de nids qu'elle a d'œufs à déposer. Elle n'en laisse ordinairement qu'un, et rarement deux, dans chaque nid qu'elle s'approprie à cette intention. Cependant ce dernier cas, dont les exemples se présentent de loin en loin, était déjà connu du temps d'Aristote. Fl. Prévost affirme que la femelle pond ordinairement deux œufs en un petit espace de temps, deux ou trois jonrs par exemple, et que ce n'est qu'après deux mois environ qu'elle a pondu tous ses œufs. M. Bailly pense que ces œufs ne doivent guère être pondus que cinq ou six Jours l'un après l'autre, comme il lui a paru le reconnaître en les analysant dans les femelles disséquées à l'époque de la fécondation, d'où il conclut que la femelle doit mettre ordinairement seize, vingt ou vingt-cinq jours à achever sa ponte. C'est bien, en effet, dès le 25 avril, jusque vers le 20 mai, que l'on trouve le plus d'œufs de Coucous en état de fraîcheur, dans les nids des Oiseaux auxquels l'incubation en est confiée, et même jusqu'aux mois de juillet et d'août, pour la dernière ponte.

Avant de pondre, dit M. de Tschudi, la femelle du Coucou examine longtemps et de loin les alentours du nid sur lequel elle a arrêté son choix. Elle sait parfaitement que les petits Oiseaux la détestent, l'insultent et la poursuivent dès qu'ils l'aperçoivent; aussi attend-elle qu'ils se soient envolés; alors elle s'élance comme une flèche; elle débarrasse si c'est nécessaire les abords du nid, s'y pose, s'il est plat ou en forme de coupe et à découvert, et y pond son œuf. Lorsque le nid est contenu dans le creux d'un arbre ou d'un rocher, le Coucou s'y introduit péniblement et en ressort de même. Lorsqu'il ne peut décidément parvenir à y entrer, il pond son œuf dans l'herbe, le saisit à l'aide de son bec, et le porte dans le nid choisi (nous dirons plus bas comment le fait a été découvert). Souvent déjà des femelles ont été tuées ayant leur œuf dans le gosier. Quand l'œuf est bien placé, la femelle s'en va silencieusement et ne paraît plus s'inquiéter de son sort. Dorénavant les père et mère adoptifs s'en occuperont d'autant plus consciencieusement. Le Coucou, très petit au moment où il rompt l'enveloppe de l'œuf, grossit très rapidement, et Fauvettes et Roitelets ne tardent pas à avoir à nourrir péniblement un fils adoptif plus gros qu'eux-mêmes. Ils ne l'abandonnent plus jamais: on cite d'eux des traits touchants de fidélité. Nous en rapporterons bientôt.

C'est le plus souvent dans les nids des Oiseaux insectivores que les femelles du Coucou Chanteur viennent déposer leur œuf; conséquemment dans ceux qui se trouvent placés à terre, auprès du sol, dans des cavités de rocs et d'arbres, sous des buissons ou des arbustes. Nous en donnerons plus loin la liste d'après les divers observateurs.

Si timide que se fasse le Coucou, il ne faut pas croire qu'il ait si grande horreur de se rapprocher des lieux habités, pour y chercher, ou quand il y sait un nid à sa

convenance. La femelle, dit M. Baldamus, perd, dans son pressant besoin, sa timidité naturelle pour les bâtiments. Il a vu un jour un jeune Coucou éclos dans un nid établi sous un hangar. M. Dawson Rowley a trouvé, le 19 juillet, deux œufs de Coucou, l'un rouge, l'autre gris, dans un nid de Bergeronnette Yarrell, construit dans une pile de bois. Enfin, le Dr Franklin mentionne un jeune Coucou trouvé aussi dans un nid de Bergeronnette établi au milieu d'une touffe de lierre, sur un mur avoisinant une habitation.

On ne trouve jamais d'œufs du Coucou, ou du moins ses œufs ne réussissent jamais, dans les nids de Cailles et de Perdrix, dont les petits courent presque en naissant.

La femelle du Coucou, avons-nous dit, n'en laisse ordinairement qu'un et rarement deux dans chaque nid qu'elle s'approprie. M. Bailly ne cite que deux exemples pour établir cette double ponte : l'un est tiré d'un nid de Bruant Proyer, qu'il observa le 20 mai 1850, dans la prairie de Villarschers sur Voglans ; il renfermait deux œufs de Coucou avec trois œufs de ce Bruant ; mais il ne dit pas quelle était la couleur de ces œufs ; l'autre est basé sur deux jeunes Coucous trouvés, le 15 juin de la même année, tout près du lac du Bourget, dans un nid qu'ils occupaient seuls, et où ils étaient nourris par un couple de la même espèce de Bruant.

Le docteur Baldamus et M. Dawson Rowley, ainsi que nous venons de le rappeler, citent également deux exemples semblables, et ce dernier pour un nid de la Bergeronnette Yarrell. Dans ces deux cas, chaque œuf était de couleur différente : l'un rentrant dans la variété rouge, l'autre dans la variété grise, sans que la coloration de chacun d'eux eût le moindre rapport avec celle propre aux œufs du nid. Il n'y avait donc pas moyen, pour les pro-

priétaires de celui-ci, de s'y tromper et d'avoir l'ombre d'illusion sur la violation de leur domicile. D'autant mieux, que les œufs de cette Bergeronnette sont d'un gris blanchâtre pâle un peu azuré, avec de très petits points cendrés et d'un brun foncé, ces derniers plus nombreux au gros bout, ce qui ne permet pas de les confondre avec les œufs de l'intrus. Chacun de ces œufs provenait-il d'un individu différent? En un mot, étaient-ils le produit de deux femelles de Coucou?

La femelle du Coucou ne pond cependant pas dans le premier nid qu'elle rencontre. Il faut, pour le choisir, que les œufs qu'il renferme viennent d'y être déposés tout fraîchement, ou bien, que les propriétaires du nid, n'aient pas encore opéré toute leur ponte; et, pour le cas où celle-ci serait achevée, il importe qu'elle ne soit soumise à l'incubation que depuis un ou deux jours. Elle ne se soucie pas de confier son œuf à des mères qui couvent déjà depuis longtemps.

Toutes ces précautions, dit M. Bailly, dont la nature est inépuisable quand il s'agit de favoriser la multiplication de ses êtres, ont un but admirable. L'Oiseau est invité à les prendre afin qu'il n'y ait pas un trop grand espace de temps entre l'éclosion des œufs des Oiseaux appelés à nourrir le jeune Coucou et celle de ce dernier; ou, pour mieux nous faire comprendre, afin que celui-ci naisse avant les petits de ces Oiseaux, ce qui du reste s'opère ordinairement. Il faut bien qu'il éclose avant eux, puisqu'on trouve déjà le lendemain de sa naissance, au pied du nid qu'il occupe, les œufs de ces Oiseaux, qu'il a jetés hors du berceau, de la manière que nous allons signaler tout à l'heure.

On voit des pères et mères, principalement chez les Grives, les Merles, et les petites espèces de Pies-Grièches,

et même des Oiseaux encore plus faibles, qui défendent souvent à la femelle du Coucou l'entrée de leurs nids.

Telle est une femelle de Rouge-Gorge qui, étant fort échauffée à couver, se réunit avec son mâle pour en défendre l'entrée à un de ces Oiseaux, qui s'en était approché de fort près. Tandis que l'un des opposants donnait au Coucou des coups de bec dans le bas-ventre, celui-ci avait dans les ailes un trémoussement presque insensible, ouvrait le bec fort large, et si large que l'autre Rouge-Gorge qui l'attaquait au front, s'y jeta plusieurs fois et y cacha sa tête toute entière, mais toujours impunément. Bientôt le Coucou accablé chancela, perdit l'équilibre et tourna sur sa branche, à laquelle il demeura suspendu les pieds en haut, les yeux à demi fermés, le bec ouvert et les ailes étendues ; étant resté environ deux minutes dans cette attitude, et toujours pressé par les deux Rouges-Gorges, il quitta sa branche, alla se percher plus loin et ne reparut plus. On cite encore un Coucou repoussé par deux Bruants.

Peut-être est-ce à cause de ces envahissements, quoiqu'on n'en ait pas encore d'exemples, qu'en Palestine où il est généralement dans tout le pays, on le voit au dire de M. Tristam, sans cesse poursuivi avec des cris bruyants par le Cratérope Chalybée [1].

D'autres Oiseaux, entr'autres, la Fauvette Grise, le Pouillot Siffleur, le Rossignol, et quelques-uns de leur congénères, refusent de couver l'œuf du Coucou, et le repoussent habituellement de leur nichée, ou bien ils le fixent, en le laissant dans le nid, à l'écart de leur propre couvée, et évitent toujours de le soumettre à l'incubation, ce qui en occasionne l'infécondité.

Mais il arrive que les nids, dont la femelle du Coucou

[1] *Crateropus Chalybeus.*

s'empare, sont souvent placés dans de petits creux d'arbres, de murs ou de rochers, dont l'orifice est trop petit pour lui permettre d'y passer le corps, et tout au plus le bec et la tête. Et alors, on s'est demandé pendant longtemps comment elle pouvait y pénétrer pour pondre ou pour y déposer son œuf. Quoiqu'en dise le Dr Franklin, on est aujourd'hui d'accord et fixé sur ce point important, beaucoup plus qu'il ne semble le croire. Le pondait-elle directement dans le nid? ou bien du lieu où elle le pondait, l'y transportait-elle, et par quel moyen?

Nous avons indiqué l'un et l'autre tout à l'heure avec M. de Tschudi, et nous allons entrer dans plus de détails, au sujet de la ressource extrême de la femelle du Coucou, pour le dépôt de son œuf dans un nid difficilement pénétrable pour elle.

Levaillant, qui s'est le plus anciennement occupé de la question, et auteur de cette découverte, avait déjà eu occasion, dans ses chasses en Afrique, de voir un couple d'Engoulevents ramasser ses œufs sur le sol, et les transporter dans l'ouverture de sa bouche. Pourquoi le Coucou ne ferait-il pas de même? A quelque temps de là, le hasard fit tuer à notre voyageur un Coucou Didric; et à son grand étonnement comme à sa satisfaction, il trouva un œuf dans son gosier; c'était une femelle; le même fait se présenta à lui deux ou trois fois. C'était déjà un grand pas vers la solution de la question, et la preuve irrécusable que le Coucou transporte son œuf, de l'endroit où il le pond, dans le nid où il doit être couvé. C'est même ainsi que Naumann expliquait la présence d'œufs de Coucous par terre.

Depuis, Fl. Prévost a été conduit à faire la même observation et de la répéter dans une circonstance plus extraordinaire : il a essayé un jour de retirer d'un nid l'œuf de

Coucou, et l'a porté à terre; la femelle, qui veillait à peu de distance, l'a repris aussitôt et replacé dans le nid.

Enfin, en 1846, vers le milieu du mois de mai, M. Bailly vit aux Charmettes, dans les environs de Chambéry, une femelle de Coucou qui se débattait, cramponnée à un petit roc dont une cavité recélait un nid de Rouge-Gorge. Elle se tenait alors appliquée vers l'entrée de la nichée d'où elle agaçait la femelle du Rouge-Gorge qui couvait, pour la faire sortir du nid. Celle-ci, sortit, en effet, quelques instants après, et lui abandonna sa demeure. Mais comme la cavité du nid était trop étroite pour que la femelle du Coucou pût s'y introduire afin d'y opérer sa ponte, il la vit, après s'être efforcée de diverses manières dans l'intention d'y pénétrer, descendre à terre, où elle se tint pendant un moment couchée presque à plat-ventre, puis baisser la tête et saisir dans le bec l'œuf qu'elle venait de pondre; elle s'élança de nouveau vers la cavité du Rouge-Gorge et s'y accrocha encore avec les pieds; puis elle s'allongea extrêmement, introduisit d'abord la tête, ensuite tout le cou, et fit alors glisser son œuf dans le nid. Aussitôt après cette opération, elle reprit son essor; et la femelle du Rouge-Gorge, qui s'était retirée sur un arbre voisin, d'où elle n'avait cessé de pousser des cris d'inquiétude, revint couver. Ce fut alors que M. Bailly se rendit à sa couvée pour se rendre fidèlement compte de tout ce qu'il venait de voir. Quel ne fût pas son étonnement, lorsqu'au lieu de six œufs qu'il croyait trouver dans ce nid, il n'en observa toujours que cinq, quatre du Rouge-Gorge et celui du Coucou? Il avait du reste examiné, une demi-heure environ avant cet incident, ce même nid qui contenait cinq œufs, et il avait la conviction, d'après ce qu'il venait de remarquer, de le voir augmenté d'un œuf, celui du Coucou.

Après une pareille constatation, on peut être persuadé que la femelle du Coucou pond son œuf à terre, quand elle ne peut le placer sur le nid qu'elle désire occuper, soit à cause de l'entrée qui en est trop étroite, soit à cause du peu de solidité de la plupart des nids qu'elle emprunte; effectivement, en s'y posant de tout le poids de son corps, elle pourrait facilement démembrer les matériaux qui les forment, ensuite occasionner la perte de la couvée entière; quoiqu'elle ait encore la ressource des petites branches dans l'enfourchure desquelles est établi le nid, pour s'y poser, et de là y pondre et installer son œuf.

Quand le nid qu'elle convoite est au contraire posé à terre, la femelle du Coucou a recours à un autre stratagème. Elle forme à plusieurs reprises, en volant au-dessus de ce nid, des cercles à la manière des Oiseaux de proie.

Elle plonge de temps en temps sur l'Oiseau qui y couve pour l'effrayer, pour le faire fuir et le contraindre par cette manœuvre à lui laisser sa couvée pour quelques moments. « J'ai observé, dit M. Bailly, successivement abattue à Bissy, le 8 mai 1848, une femelle de Concou qui voulait, à l'aide de pareils assauts, s'approprier un nid de Traquet Terrier. En la disséquant, j'ai trouvé dans son ovaire un œuf prêt à être pondu. »

Ces observations ont cependant été contredites, en 1825, par M. J.-A. Schreiber[1], qui affirme avoir été *témoin* d'une toute autre manière dont s'y prend la famille du Coucou pour introduire son œuf dans un nid étranger.

Cet auteur prétend avoir constamment vu que lorsqu'elle veut pondre, elle s'accroche aux branches voisines du nid qu'elle a choisi, y plonge son oviducte et y laisse tomber un ou deux œufs, mais rarement trois ou quatre.

[1] « Mém. de la Soc. Linn. de Paris ».

Cette manière de se placer, quand elle pond, ne l'empêche pas d'introduire ses œufs, même dans les nids du Pouillot et du Troglodyte, dont l'entrée est souvent placée sur le côté antérieur.

Nous doutons que cette singulière observation ait jamais fait fortune depuis un demi-siècle qu'elle a été émise, car nous ne l'avons trouvée nulle part ailleurs reproduite que chez Polyd. Roux.

Nous doutons même qu'elle ait jamais été faite ; car elle n'est que la remise en lumière, sous forme de réalité, d'une simple hypothèse qu'avait faite Levaillant, à la recherche du même objet, en s'occupant de l'histoire du Coucou Criard, ainsi qu'on le verra à l'article de ce Coucou.

M. Schreiber ajoute avoir découvert des œufs de Coucou dans un nid de Ramier, ainsi que dans des trous de rochers, dans des creux d'arbres, placés là, dit-il, comme ceux de la Huppe, sur quelques brins de mousse ou de chanvre, et le plus souvent entourés vermoulus. Ce qui lui fait faire le raisonnement suivant :

« Il serait possible, continue-t-il, que, pour abriter ses œufs de la voracité du mâle, la femelle allât en déposer quelques-uns dans l'habitation d'autres Oiseaux, tandis qu'elle se réserverait le droit d'en couver deux ou trois. »

Cette conjecture porte le même auteur à observer que la femelle n'offre extérieurement rien qui la rende impropre à l'incubation ; mais il convient que les viscères, chez elle, sont placés tout autrement que chez les autres Oiseaux.

Quelle que soit cette dissidence isolée, en n'en doit pas moins, ce nous semble, considérer comme acquis, pour le cas précédent, que la femelle du Coucou saisit son œuf dans le bec, qui est très large à l'intérieur, qu'elle transporte ainsi dans le nid choisi pour le faire éclore et faire élever le petit qui en doit naître; qu'elle a la singulière

précaution, pour que la femelle qu'elle lui destine comme nourrice ne refuse pas de lui prodiguer les soins nécessaires à sa prospérité, en s'apercevant qu'en son absence sa nichée s'est accrue d'un œuf étranger, de lui enlever un des siens, que tantôt elle avale, et tantôt se borne à briser. On a vu des nids ainsi occupés, dont les œufs restants étaient entachés de la matière de celuï qui avait été dérobé. M. Bailly l'a constaté dans un nid de Loriot, et un autre d'Alouette des champs. Cette circonstance établit que la femelle du Coucou casse quelquefois cet œuf dans le nid même en le saisissant sans doute brusquement, lorsque, par exemple, elle se voit surprise par l'arrivée des propriétaires des nids. Mais elle se donne bien de garde, en aucun cas, de laisser le moindre débris de coquille de l'œuf volé.

Ce fait, au surplus, dont nous verrons M. Fatio citer de nombreuses exceptions, nous a été confirmé dans le temps par M. Jules Vian, de Paris, qui s'occupe avec un rare succès de l'étude des Oiseaux d'Europe et de leurs œufs, et qui commençait alors à faire jouir la science du fruit de ses travaux, en les publiant de loin en loin. Voici, entre autres renseignements, ce qu'il voulait bien nous écrire en 1861 :

« Lorsque, dans mon enfance, je cherchais des nids avec d'autres gamins, et que nous trouvions un nid dévasté, les œufs cassés, nous disions tous : « C'est le Cou-« cou! il doit avoir pondu dans le voisinage. » Nous cherchions avec le zèle que donne la conviction, et presque toujours nous trouvions son œuf dans un nid des environs. Sur quoi reposait cette confiance d'enfants? Sans doute sur la tradition, comme les rondes qu'ils chantent depuis des siècles.

« Plus tard, lorsque j'ai étudié les mœurs du Coucou,

j'ai pensé au *Casseur d'œufs* de mon enfance ; je me suis dit : « Le Coucou agit par intimidation ; couvez mes œufs, « ou je casse les vôtres ; et quand il éprouve de la résis- « tance, il casse les œufs. » J'ai conservé ma conviction du jeune âge : quand je trouve un nid dévasté, je cherche bien aux alentours, et je trouve généralement un œuf de Coucou. Ma confiance ne s'arrête pas là ; quand je n'en trouve pas, je crois que j'ai mal cherché.

« Ainsi, le 17 mai de cette année, mon fils a trouvé un nid de Rouge-Gorge saccagé, sur le revers d'un fossé de la forêt de Rougeot, près Corbeil, mais pas d'œuf de Coucou. Pensant qu'il avait mal cherché, je suis retourné à la forêt le lendemain, et, dans le même fossé, à dix pas, j'ai trouvé un œuf de Coucou, dans le nid d'un Rossignol. »

Le fait, par le Coucou, de l'enlèvement d'un des œufs de la couvée où il veut mettre le sien est, en outre, bien facile à constater ; il suffit d'examiner la quantité d'œufs qui restent au nid après la ponte de cet Oiseau ; on reconnaîtra que leur nombre est toujours incomplet. Ainsi, par exemple, le Rouge-Gorge fait cinq ou six œufs ; mais si le Coucou s'approprie son nid et y pond un œuf, il n'en contiendra plus, après cette opération, que quatre ou cinq, avec celui de ce dernier, qui tiendra alors lieu de celui qui aura été enlevé ; s'il en dépose deux, ce nid renfermera aussi deux œufs de moins de ses vrais propriétaires.

Il est reconnu, d'après M. Bailly, qu'il y a, non constamment, mais le plus souvent, le jour de l'éclosion du Coucou, laquelle s'opère toujours la première, disparution dans le nid, des œufs du père et de la mère qui doivent l'élever. C'est pour cela qu'on le voit, quelques heures après sa naissance, se remuer dans son nid de droite à gauche, se gonfler de temps en temps d'une manière ridicule, se démener presque sans relâche, enfin hisser, en

s'agitant ainsi, peu à peu sur le dos, chaque œuf qu'il jette hors du nid l'un après l'autre, par le moyen d'une secousse toujours bien marquée au moment où, se sentant chargé d'un œuf, il fait le dernier effort pour le chasser du nid. Ce qui semble démontrer que c'est bien le jeune Coucou qui est la cause de la perte de la couvée de ceux qui le nourrissent, c'est que l'on a découvert dans un creux de rocher, un jeune Coucou, qui occupait seul un nid de Rouge-Gorge, et les œufs de celui-ci épars sur la mousse au pied du roc qui les avait renfermés.

« Le Coucou, dit le même auteur, croît avec une célérité surprenante. Cinq ou six jours après sa naissance, on lui voit déjà la marque de quelques plumes sur le dos, sur la gorge, qui succèdent les premières au léger duvet qu'il apporte en éclosant. Il est à peine âgé de huit jours qu'il hérisse déjà, quand on l'approche ou qu'on l'importune en lui présentant les doigts ou une baguette, ces petites plumes, surtout celles de la gorge qui ne font que paraître. Il ouvre ensuite son bec dans toute sa largeur et le fait craquer en soufflant et en se gonflant successivement; puis il se hisse sur les pieds et s'élance brusquement avec le bec ouvert au-devant de la personne ou de l'objet qui l'inquiète, comme pour le frapper. A force de s'enfler, de se remuer et de s'agiter ainsi pendant les premiers jours de sa vie, il parvient bientôt à détruire toute la forme plus ou moins solide du nid qui l'a reçu, au point qu'il n'en reste plus qu'une espèce de matelas battu. En conséquence, lors même qu'il ne hisserait pas sur son dos les œufs de ceux qui le nourrissent, pour les jeter hors du nid, ils n'en tomberaient pas moins d'eux-mêmes, du moment que le berceau qui les renferme serait privé de ses bords, plus ou moins propres, par leur fermeté, à les retenir. Il en arriverait tout autant après l'éclosion : ou le jeune Coucou

écraserait les petits sous lui en s'agitant de la sorte, ou bien il les expulserait, à force de se remuer, l'un après l'autre hors du nid, surtout quand, à mesure qu'il grossirait, il aurait lui seul besoin de tout l'espace pour pouvoir y rester en sécurité. Il serait donc le destructeur de la couvée entière, ce qui lui arrive encore trop souvent. » C'est aussi l'opinion de M. Altum, qui impute la responsabilité de cette expulsion aux parents nourriciers du Coucou, sans réfléchir que les conséquences morales, dans l'un comme dans l'autre cas, restent toujours les mêmes.

Pour ce qui est du fait en lui-même, ce n'est qu'au moment où les propres œufs de la couveuse sont prêts d'éclore, ou à celui où les petits viennent de naître, que les Coucous expulsent, soit les uns, soit les autres, probablement afin de ne pas exposer les leurs à manquer de nourriture; et même, d'après les expériences rapportées par l'illustre Edw. Jenner, l'expulsion de ces œufs ou de ces petits serait faite par le jeune Coucou lui-même; elle n'est autre, mieux expliquée, que celle que nous venons d'indiquer.

Voici, suivant lui, la manœuvre qu'emploie le jeune Coucou : « En se glissant sous l'un des Oiseaux, dont le berceau est par lui partagé, il tâche de le placer sur son dos, où il le retient à l'aide de ses ailes, et se traîne à reculons jusqu'au bord du nid par dessus lequel il jette la charge; lorsqu'il l'a laissé tomber, il recommence son travail, et ne le discontinue pas jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de son entreprise. Il suit le même procédé pour les autres petits et pour les œufs; et l'obligation dans laquelle doit se trouver le jeune Coucou pourrait être un des motifs qui détermine sa mère dans le choix du nid d'Oiseaux de petite taille pour le dépôt de son œuf. »

Le même observateur a fait une autre expérience, d'où il résulterait que l'instinct qui porte le jeune Coucou à en

agir ainsi est tout simplement celui de son bien-être et de sa conservation personnelle.

Ayant trouvé dans le même nid une Fauvette et deux Coucous nouvellement éclos, avec un œuf de la première espèce, il vit les deux Coucous se disputer entre eux la possession du nid : chacun d'eux portait successivement son antagoniste jusqu'au bord et retombait au fond, accablé sous le poids de sa charge ; mais le plus gros, après beaucoup d'efforts, parvint à jeter dehors son compétiteur, ainsi que la petite Fauvette et l'œuf, et il fut seul élevé.

Nous savons bien que, pour expliquer ce manège, le Dr J. Franklin, avec d'autres auteurs, a prétendu que la nature avait doué le jeune Coucou, tout exprès pour cela, d'une dépression entre ses épaules ; qu'au moyen de ce creux, il cherche à soulever les petits, ses frères et sœurs présumés, et que, les amenant sur le bord du nid, il les jette à bas ; qu'enfin ce creux s'effacerait avec l'âge ; et, chose remarquable ! que si les jeunes de l'Oiseau ont le bonheur de rester dans le nid jusqu'à ce que cette excavation soit remplie, le jeune Coucou, comme s'il reconnaissait qu'il n'a plus les moyens de se débarrasser de ses frères, finit par faire bon ménage avec eux.

Mais tout ceci n'est que du domaine des conjectures ; rien n'est venu jusqu'à présent justifier l'existence de cette dépression à aucun des âges du jeune Coucou ; nous en avons pris au sortir de l'œuf, nous en avons pris recouverts de leurs premières plumes et hors d'état de quitter le nid, nous en avons même préparé un à cette phase de son existence, et nous n'avons rien observé de particulier dans leur structure, si ce n'est cet appendice unguéal corné qui termine le bras de l'aile chez la plupart des jeunes Oiseaux.

L'imagination, quand on s'y abandonne, en histoire na-

turelle, éloigne toujours de la vérité, beaucoup moins prosaïque qu'on ne le croit pourtant. On oublie, dans ces interprétations, que le phénomène, si phénomène il y a, dans cette disparution des œufs ou des petits avec lesquels se trouve le jeune Coucou, ne dépend que de deux causes fort simples : la forme concave du nid et le principe de la pesanteur. Ces deux causes réunies suffisent, soit pour maintenir l'œuf du Coucou au fond du nid, et toujours au milieu et au-dessus des autres, soit pour y entraîner forcément le corps du jeune Coucou une fois éclos; la vigueur et la continuité de ses mouvements achèvent le reste, sans qu'il soit besoin de remonter à aucun instinct particulier, ni à une organisation spéciale.

Une dernière observation, publiée par M. J. Vian, en 1865[1], vient au surplus faire raison de toutes ces hypothèses :

« Il est, dit-il, aujourd'hui reconnu, contrairement à l'assertion de Guéneau de Montbeillard, que le petit Coucou croît avec une grande célérité. Un jeune Coucou trouvé, le 21 juin, dans un nid de Bec-Fin Effarvatte, ne portait encore qu'un léger duvet et les gaînes naissantes des pennes alaires et caudales; le 25, il était complètement emplumé et susceptible d'être monté; sa queue avait déjà 45 millimètres de longueur, et la plus grande rémige 8 centimètres; c'est plus de 1 millimètre par heure. Cependant il avait été nourri trois jours par des enfants. Le nid, bien que solidement enlacé à des roseaux, ne pouvait plus le porter le 25.

« La croissance du Coucou est aussi très rapide dans l'œuf, comme le prouve le fait suivant : J'ai trouvé, le 1er juin, un nid de Linotte contenant cinq œufs, dont un

[1] « Revue et Magas. de zoologie. »

de Coucou. Dans ce dernier œuf le petit était complètement formé et prêt à éclore; il accusait, la grosseur de l'œuf prise pour base d'appréciation, quatorze à seize jours d'incubation. Les œufs de la Linotte, au contraire, étaient peu couvés; ils accusaient trois à cinq jours d'incubation, et *étaient tous quatre* au même degré. Les Oiseaux, à quelques rares exceptions près, ne commencent à couver que lorsqu'ils ont terminé leur ponte et, dans la circonstance, la Linotte avait évidemment suivi cette loi. En effet, elle ne pond qu'un œuf par jour et, si elle avait commencé à couver le premier jour de sa ponte, le premier œuf aurait été de quatre jours plus avancé que le dernier, ce qui est très sensible dans les œufs des petits Oiseaux, puisque quatre jours forment presque le tiers de la durée de l'incubation. Or il y avait peu de différence appréciable dans le degré d'avancement des quatre œufs de Linotte. Trois à cinq jours avaient donc suffi pour amener l'œuf du Coucou presque à maturité.

« Cette célérité, dans la croissance du jeune Coucou, explique comment il naît presque toujours le premier de la nichée; comment il est de suite à l'étroit dans le petit nid qui lui sert de berceau; et comment il est amené à s'y faire place en expulsant ses compagnons. »

On comprend qu'avec un accroissement aussi rapide, qu'explique si bien la précieuse observation de M. J. Vian, il serait impossible au père et à la mère qui ont adopté le petit Coucou sans savoir, de fournir à la nourriture de la famille, d'autant que cet étranger, à mesure qu'il croît en taille, se montre doué d'un appétit vorace.

Le Dr Franklin en rappelle un fait qu'il a eu occasion d'observer de ses yeux.

Un jeune Coucou avait été couvé dans le nid d'une Bergeronnette qui s'était établie au milieu d'une touffe de

lierre sur un mur qui avoisine sa maison. Il fallait les efforts combinés du père et de la mère, et cela du matin jusqu'au soir, pour satisfaire la gloutonnerie de cet enfant supposé. On n'a d'ailleurs jamais vu, dit-il, d'Oiseaux plus infatigables dans leur attention que ne l'étaient ces deux Bergeronnettes. En effet, ces pères nourriciers lui apportent tour à tour et sans relâche des becquées composées de chenilles, de vers, d'orthoptères, de fruits doux et à pulpe charnue ; et son appétit ne se trouve guère satisfait par là, puisqu'il paraît continuellement affamé. Mais ce qu'il y a encore de remarquable, pendant sa nutrition, c'est que les parents d'adoption de cet Oiseau, qui ne peut que leur être à charge, poussent, quand ils voient quelqu'un près de lui, des cris d'inquiétude et de crainte, comme s'il s'agissait d'un danger qui menaçât leur propre race. Lorsque le jeune Coucou eût atteint toute sa grosseur, il apparut, dans le petit nid de la Bergeronnette, comme un géant dans une chaloupe. Avant qu'il ne fût capable de voler, on le prit et on le mit dans une cage. Dans cette nouvelle situation, les parents putatifs continuèrent de le nourrir. Un jour, il réussit à s'échapper de sa cage, et alla fixer son domicile sur un grand orme, près de la maison. On observa que les Bergeronnettes lui portèrent encore sa subsistance avec la même assiduité, et cela pendant au moins une quinzaine. Ce Coucou était très batailleur ; il frappait des ailes et ouvrait son bec avec grande colère, chaque fois qu'on en approchait la main.

Cette opinion semble contredire l'assertion de quelques naturalistes qui prétendent, non sans raison, que la mère du Coucou, à l'instar d'autres espèces de Coucous Exotiques, ne quitte pas les environs du nid, suivant en quelque sorte de l'œil son enfant, lui apportant parfois sa nourriture, et guettant le moment de son évasion pour en achever

l'éducation. Il est vrai qu'ici les conditions premières de l'Oiseau étaient entièrement changées.

Le même observateur a été l'heureux témoin d'une autre aventure notée dans ses *Tablettes de naturaliste*. Un jeune Coucou avait été pris dans le nid d'un Moineau. Quelques jours après, une jeune Grive, à peine couverte de plumes, fut également prise et placée dans la même cage que le jeune Coucou. La Grive était en état de se nourrir elle-même; mais, quant au Coucou, on était obligé de lui donner la becquée avec une plume. Bientôt la Grive prit sur elle de se charger de cette fonction; elle continua de nourrir ainsi son compagnon de captivité avec le plus grand soin. Il était touchant de voir la sollicitude de cette mère improvisée, et la peine qu'elle se donnait pour satisfaire l'appétit exigeant du Coucou.

Les anciens ont cru, et il ne manque pas de gens pour l'assurer encore, que le jeune Coucou finissait par avaler, avant de quitter le nid, le père et la mère qui l'y avaient nourri. Le fait peut paraître absurde d'une manière générale. Comment voudrait-on que de jeunes Coucous élevés, par exemple, par des Loriots, des Étourneaux, des Grives, pussent avaler tout entiers ces Oiseaux presque aussi gros qu'eux? Mais, malgré son peu de vraisemblance, il repose sur un fonds de vérité. On ne saurait contester, comme l'observe M. Bailly, que les Oiseaux, surtout les plus petits des Becs-Fins ou Fauvettes, ne peuvent devenir quelquefois leur proie involontaire en leur donnant à manger, surtout lorsqu'ils sont déjà forts, par conséquent plus voraces que pendant les premiers jours de leur vie. Il faut savoir d'ailleurs, que les jeunes Coucous, en recevant la becquée de ces petits Oiseaux, commencent à ouvrir tout leur large bec; qu'ils fixent immobiles pendant une ou deux secondes seulement, avec le bec ainsi ouvert, la

subsistance qui leur est offerte ; qu'ils s'élancent ensuite brusquement pour la saisir comme une proie qui leur échappe, et l'arrachent souvent avec force du bec du petit Oiseau qui la leur présente. Comme chaque becquée se compose habituellement d'un petit insecte, d'un ver, d'une petite chenille, qui sont des aliments insuffisants pour satisfaire aux appétits de ces jeunes sans cesse affamés, il peut bien s'ensuivre, lorsque ces derniers ont acquis le développement nécessaire pour abandonner le nid, que les Oiseaux qui ont cherché leur nourriture se laissent confondre avec le mince insecte ou le petit fruit qu'ils leur donnent, en se tenant trop près d'eux, et en renfermant tellement dans leur bec ces faibles butins, qu'ils se voient parfois obligés de les déposer jusque dans leur gosier, et se font par-là étouffer ou avaler en même temps. Et c'est ce qui a lieu très accidentellement, nous voulons bien le croire.

Ainsi, l'ornithologiste Klein, ayant découvert, dans le jardin de son père, un nid de Fauvette et, dans ce nid un œuf unique qu'on soupçonna être un œuf de Coucou, il donna au Coucou le temps d'éclore et même de se revêtir de plumes ; après quoi il renferma le nid et l'Oiseau dans une cage qu'il laissât sur place ; quelques jours après, il trouva la mère Fauvette prise entre les barreaux de la cage, ayant la tête engagée dans le gosier du jeune Coucou qui l'avait avalée, dit-on, par mégarde, croyant avaler seulement la chenille que sa nourrice lui présentait apparemment de trop près. Ajoutons que le Coucou mourut étouffé par la tête de la Fauvette.

C'est, en effet, la seule manière dont ce cas exceptionnel puisse se présenter. On connaît l'expérience de Guéneau de Montbeillard pour contrôler cette assertion et justifier le jeune Coucou de cette accusation de voracité. Ce natu-

raliste mit le 27 juin 1783, un jeune Coucou de l'année qui avait neuf pouces de longueur totale, dans une cage ouverte, avec trois jeunes Fauvettes qui n'avaient pas le quart de leurs plumes, et ne mangeaient pas encore seules. Ce Coucou, loin de les dévorer, ou de les menacer, semblait vouloir reconnaître les obligations qu'il avait à l'Espèce; il souffrait avec complaisance que ces petits Oiseaux, qui ne paraissaient point du tout avoir peur de lui, cherchassent un asile sous ses ailes, et s'y réfugiassent comme ils eussent fait sous les ailes de leur mère.

Si la croissance des Coucous se fait vite, ils mangent fort tard seuls, et ont besoin, jusqu'à leur sortie du nid, des soins de leur mère adoptive. On a vu, entre autres exemples de la tendresse avec laquelle elles élèvent les petits Oiseaux qu'elles ont fait éclore, une Bergeronnette, qui négligea de partir avec ses compagnes, pour ne pas abandonner son nourrisson, qui était devenu trop gros pour sortir par le trou où il avait été déposé en œuf. On fut même obligé d'avoir recours à la hache pour délivrer le prisonnier. C'est à Brehm que l'on doit cette observation, que Fl. Prévost a eu occasion de faire à son tour. Ainsi, il lui est arrivé de trouver vivant un jeune Coucou dans un nid aussi placé au fond d'un trou d'arbre, dont l'ouverture était trop étroite pour lui permettre d'en sortir. Il en a également trouvé un dans un trou de bouleau qui venait d'être abattu.

D'un autre côté, on cite des exemples de Fauvettes et de Lavandières ayant laissé mourir de faim le jeune Coucou, après la perte de leurs petits. Et l'on a trouvé aussi quelquefois des Coucous déjà forts, morts dans le nid.

M. Bailly, cependant, dit que le jeune Coucou quitte sa première demeure avant d'être bien en état de voler, et

presque aussitôt qu'il est garni de toutes ses plumes, quand il est né et élevé à terre. Il a la précaution d'attendre, lorsqu'il est nourri sur un arbre ou dans une excavation de rocher élevé, qu'il puisse suffisamment se servir de ses ailes avant d'en descendre pour se fixer sur la terre. C'est, dans ces derniers cas, qu'on le voit, à peine âgé de quinze jours, sur une branche ou au milieu d'une touffe de feuilles, ou à l'entrée de sa cavité, exercer fréquemment ses ailes, les agiter pour cela, les étendre, les battre l'une contre l'autre, tant il paraît pressé d'abandonner ce premier séjour; une fois descendu à terre, il continue encore à recevoir pendant quelques jours sa subsistance de ses mêmes parents; ceux-ci ne tardent pas à le laisser ou plutôt à le perdre d'autant plus qu'en se mettant lui-même à courir parmi les herbes et les buissons, il ne manque pas de se soustraire bientôt à leur surveillance. Il se nourrit alors seul avec des sauterelles, des grillons, des coléoptères et des vers. Si l'on vient à le surprendre quand il est ainsi en quête de sa nourriture, il se blottit contre terre et y reste immobile tant qu'il se croit en danger. Cependant, si l'on veut le prendre, il ouvre aussitôt son bec, hérisse les plumes de sa gorge; il enfle ses pennes alaires qu'il laisse, en outre, légèrement traîner, et porte de violents coups de bec à la main de son ravisseur. Mais, s'il est en état de voler, il fuit habituellement au travers des buissons, dès qu'il a entendu du bruit, ou vu près de lui son ennemi.

Dès que le jeune Coucou est capable de voler, il vit à la manière des vieux, toujours seul; il court presque sans relâche, surtout le matin, puis une heure ou deux avant le coucher du soleil, à la découverte de ses aliments. Ils nous quittent à l'automne, comme ils sont venus au printemps, un à un et isolément, mais pour se réunir à mesure qu'ils

se rencontrent dans leurs trajets, de manière à former ces bandes dont nous avons parlé.

Telles sont, dans toute leur simplicité, les mœurs si célèbres par leur anomalie de notre Coucou Chanteur.

Elles ne donnent peut-être pas encore d'une manière explicite, le dernier mot de cette énigme vivante; mais au moins est-il possible d'en donner des raisons plausibles. Point n'est besoin, pour cela, de les rechercher soit dans une prétendue dilatation exceptionnelle de l'estomac de cet Oiseau, ou de l'étroitesse de son sternum, comme le pensait Hérissent. Il suffit de se dire, avec Fl. Prévost, Schlegel et M. Bailly, que le Coucou Chanteur étant presque sans cesse occupé à chercher des aliments pour apaiser momentanément sa faim toujours renaissante d'un instant à l'autre (quoique l'on ait fort exagéré cet appétit); puis, vivant en polygamie au printemps, pendant la fécondation des femelles, et ne pondant qu'à quelques jours d'intervalle, ne pourrait pas, si la nature l'eût soumis à la nécessité de l'incubation et de l'éducation de sa progéniture, venir à bout de couver ses œufs avec succès. Qu'en effet, l'action du mâle ne fécondant qu'un ou deux œufs seulement, chaque accouplement étant suivi d'une ponte, le nombre des accouplements successifs ne permet conséquemment pas à la femelle de couver des œufs et d'élever ses petits, puisque ces deux fonctions contraires, dont l'une l'oblige à rester au nid, tandis que l'autre l'en éloigne, devraient alors avoir lieu en même temps. D'ailleurs, pour pondre quatre ou cinq œufs, il lui faudrait bien au moins quinze, dix-huit ou vingt jours, et le premier pondu se trouverait incontestablement gâté avant la ponte du dernier. Il ne pourrait pas non plus nourrir, ni élever convenablement ses petits; ceux-ci écloraient en outre à des époques différentes, si les femelles couvaient avant l'achèvement de

leur ponte ; de plus, elles seraient obligées à la fois et de nourrir leurs nouveau-nés, et de couver les œufs qui ne seraient pas encore éclos, ce qui ne pourrait que nuire à la dernière portée de la couvée. Les petits seraient, en outre, comme leur naturel les y porte, toujours affamés, même dès les premiers moments de leur naissance. Ils ne pourraient donc pas être développés à temps pour émigrer, faute d'avoir été suffisamment nourris et soignés.

Ainsi, toutes les croyances des anciens auteurs ont leur raison d'être et reposent sur des faits connus, mais mal observés à leur époque, où la science était encore à faire. Nous n'avons rien innové depuis eux ; nous n'avons fait que mieux observer et coordonner chacun des mystères de l'existence de notre Coucou d'Europe.

Ajoutons que, jusqu'au commencement de ce siècle, les agissements de cet Oiseau n'ont eu cette célébrité, et n'ont fourni matière à tant de volumes, que parce qu'on a cru, depuis Aristote et bien au-delà, qu'il était le seul de toute la Famille qui se privât ainsi des douceurs et des soucis de la paternité.

Mais aujourd'hui que nous savons, ainsi que nous allons le démontrer dans le cours de cette Étude, parce qu'on paraît trop l'ignorer en France, que par toutes les contrées du monde, un assez grand nombre d'autres espèces de Coucous se conduisent et procèdent de même en Asie, en Océanie et en Australie, en Afrique et en Amérique, il est temps de calmer l'enthousiasme qu'il a excité jusqu'ici, et de le remettre au niveau de presque tous ses congénères auxquels il ne fait pas exception ; ce qui, après tout, ne rend pas le fait moins digne d'attention, surtout à présent que des faits nouveaux ont surgi, presque aussi extraordinaires que ceux dont nous venons de parler.

On sait, en ce qui concerne la ponte, chez les Oiseaux,

que la couleur des œufs, dans chaque espèce, est constamment la même en principe, et ne varie qu'exceptionnellement (et non par substitution d'une teinte à une autre teinte), selon que l'œuf est le premier ou le dernier pondu ; en d'autres termes, qu'il y a constance et fixité de coloration dans les œufs d'une même espèce. Ceux du Coucou feraient-il exception à cette règle? et leur couleur, dans la même espèce, varierait-elle à sa volonté, de manière à leur faire emprunter celle qui caractérise l'œuf de l'espèce d'Oiseau dans le nid de laquelle la femelle du Coucou a l'intention d'introduire le sien, pour mieux la tromper?

Les Anciens, à commencer par Élien, l'ont cru ; et, d'après Salerne, c'était de son temps l'opinion des habitants de la Sologne, opinion qu'il déclare chose incompréhensible, et que bientôt ensuite Buffon et Guéneau de Montbeillard rangeaient au nombre des erreurs populaires répandues sur le Coucou.

C'est donc une question qu'on pouvait considérer comme n'ayant jamais été soulevée, et que nous posions déjà en 1852 [1], tant cette précaution de la nature nous semblait de prime-abord admirable. Ce qui rendrait la chose sinon possible, disions-nous, au moins vraisemblable, c'est, que d'une part, on n'a jamais été bien fixé sur la couleur réelle ou constante de l'œuf du Coucou Chanteur, ce qui est déjà un indice ou une présomption de sa variabilité.

Ainsi, sans remonter bien haut dans les citations à cet égard, voici les descriptions que les auteurs modernes donnent de l'œuf du Coucou, à commencer par celle de Guéneau de Montbeillard, qu'il donne en ces termes, et qui est peut-être la meilleure de toutes celles qui vont suivre :

[1] « Encyclopédie d'Hist. natur. »

« Le véritable œuf du Coucou, dit-il, est plus gros que celui du Rossignol, de forme moins allongée, de couleur grise presque blanchâtre, tachetée vers le gros bout de brun violet presque effacé, et de brun foncé plus tranché ; enfin, marqué dans sa partie moyenne de quelques traits irréguliers de couleur de marron. »

Graves, à la même époque que Lewin, au commencement de ce siècle, en a décrit et figuré deux variétés : l'une, à fond blanc vert d'eau, avec petits et gros points gris et noirâtres ; l'autre, à fond blanc brunâtre, avec points et taches irréguliers gris et noirs.

Schinz, de 1818 à 1830, s'en exprime ainsi :

« Quant à la couleur, les œufs du Coucou sont d'une diversité prodigieuse ; et on ne peut fort souvent, à la grosseur près, les distinguer des œufs des parents adoptifs. Il est vrai que la plupart sont gris ; mais il y en a aussi de verts, et je ne trouve nulle part qu'on en ait vu qui fut comme le mien, entièrement sans taches : c'était peut-être un œuf récemment pondu, et dont on aura facilement enlevé les taches ; je ne l'ai point trouvé moi-même... Cependant, on peut établir que le fond est toujours blanc vert, gris ou jaunâtre. La grosseur offre la même diversité, et comparativement à l'Oiseau, ce sont les plus petits de tous : on en trouve depuis la grosseur des œufs de Moineau domestique jusqu'à celle de la Pie-Grièche Ecorcheur. »

Cet œuf vert, dont parle Schinz, et qu'il a figuré en tout semblable à un œuf de Traquet ou d'Accenteur, n'est pas, en date, le premier cité ; l'énonciation première de l'œuf bleu appartenant au Coucou remonte à Salerne (1747), qui en parle en ces termes :

« Si je ne me suis point trompé, j'ai vu deux nids de Traquet, dans l'un desquels il y avait cinq œufs de Traquet et

un œuf de Coucou, qui était tout bleu comme les autres, mais plus gros du double ; et dans l'autre, deux œufs de Traquet et un œuf de Coucou. M. de Réaumur a douté de la vérité du fait, tant parce que ces deux œufs prétendus de Coucou ne lui paraissaient pas assez gros, que parce qu'ils ressemblaient pour la couleur à ceux du petit Oiseau. Cependant, s'il faut en croire le rapport d'un habitant de la Sologne, l'œuf du Coucou est tout bleu et d'une grosseur médiocre. »

Thienemann, de son côté, vers la même époque, de 1821 à 1830, puis en 1850, et à qui notre Collection Oologique alors a été d'un si grand secours, entrant dans plus de détails, en décrit ainsi les dimensions et les couleurs :

« L'œuf du Coucou, dit-il, appartient proportionnellement aux plus petits des Oiseaux connus : il a 9^{mm}11 de long, et 6^{mm}1/2 à 8^{mm} de large; il est ainsi à peine plus grand que celui du Motteux Gris, et ne surpasse pas les œufs de Moineau de la plus grande espèce.

« La forme est très variée; ils sont de forme ovée ou très allongée; beaucoup plus aplatis à la base qu'au faite et presque pas ventrus; ou peu allongés, assez ventrus, et moins aplatis à la base qu'au faîte; ou courts, fort arrondis à la base et forts pointus au faîte, ou presque entièrement de forme ovale.

« La coquille mince et unie, plus ou moins lustrée, parfois peu, parfois plus.

« Ils ne diffèrent pas moins pour la couleur : elle varie dans la règle, suivant le cours de l'année, ce qui tient probablement à la différence des aliments, et il se peut bien qu'ils soient de couleurs différentes dans les différentes contrées. Les variations principales se réduisent cependant à celles de la couleur du fond, car ils ne sont jamais tachés d'une manière fort vive. Ils sont :

« 1° Blanc jaunâtre avec des taches et de petites macules lavées de gris et de brun verdâtre, répandues partout l'œuf, ou formant couronne à la base où se trouvent aussi de petits points bruns. Les petites taches couvrent parfois entièrement la couleur du fond, à la base;

« 2° Jaune pâle avec de petites taches lavées de gris cendré bleuâtre et de brun pâle et de points brun foncé;

« 3° Gris jaunâtre avec de petites taches lavées de brun jaunâtre et des points très fins brun noirâtre;

« 4° Roux jaunâtre pâle, garnis partout et plus fortement à la base où elles forment une couronne irrégulière de taches grandes et petites de bleu roussâtre et de brun roussâtre, et çà et là de fins points brun couleur de café obscur;

« 5° Gris brunâtre pâle, avec de petites taches lavées de brunâtre, et quelques traits et points brun obscur;

« 6° Blanc verdâtre garni partout, plus ou moins, de taches et de points clairs et obscurs de brun, de brun verdâtre ou grisâtre, qui couvrent presque la couleur du fonds à la base. Ces œufs ressemblent tout à fait, pour le dessin et même un peu pour la couleur, aux œufs d'Alouettes;

« 7° Vert grisâtre, avec de petites taches compactes et lavées de verdâtre et de brun verdâtre, et quelques points brun verdâtre foncé;

« 8° Blanc bleuâtre, garni partout de petites taches lavées de rouge pâle qui forment au gros bout une couronne compacte, et sont entremêlées de quelques points et traits de brun noirâtre.

« Dans ces différentes variétés, ils se rapprochent des œufs de plusieurs autres Oiseaux, comme entre autres de certaine variété de ceux de l'Écorcheur, de certaine variété de ceux du Rouge-Gorge; de certaine variété de ceux

de l'Alouette des champs. Mais ils se distinguent de tous ces œufs par les points obscurs isolés qui ne manquent jamais, quoiqu'ils soient en fort petit nombre. »

Berge, vers 1840, en a aussi figuré deux variétés : une à fond blanchâtre, maculée de taches nuageuses grisâtres, entremêlées de quelques points noirs; et une autre à fond blanc fauve, maculée de larges taches, les unes grises, les autres brunâtres, avec de rares points noirs.

Voici enfin les descriptions les plus récentes :

D'après M. Bailly, en 1852, les œufs de notre Coucou sont d'un blanc verdâtre ou d'un bleuâtre clair; d'un blanc sale ou gris; quelquefois d'un blanc teint légèrement de roussâtre, avec des taches et des traits irréguliers bruns et noirâtres, puis olivâtres, grisâtres, cendrés et violets, toujours plus répandus autour du gros bout; mais ils se trouvent rarement d'un bleuâtre, ou d'un bleu plus ou moins clair, comme d'un blanc plus ou moins pur et sans taches.

« Si j'en crois mon expérience personnelle, dit M. Jules Vian, en 1865, le type des œufs de Coucou est aussi constant que la moitié au moins des Oiseaux d'Europe; j'en ai déniché ou vu dénicher plus de vingt-cinq dans les départements voisins de Paris; je les ai toujours reconnus au premier coup d'œil; un seul m'a laissé des doutes, je l'ai trouvé dans un nid de Bruant jaune, et je le conserve sans savoir encore si c'est un œuf de Coucou ou une variété de ce Bruant. J'ai reçu huit œufs de Coucou de la Silésie, onze de la Russie : la majeure partie ressemble complètement à ceux des environs de Paris, et les autres ne diffèrent que par des nuances; enfin, je n'en ai jamais rencontré ni reçu d'unicolore.

« Dix-huit œufs de Coucou, sur vingt qui me restent, peuvent être décrits de la manière suivante : 22 à 23 millimètres de longueur sur 16 à 17 de largeur; ovoïdes, unis,

presque mats, à pores apparents seulement à la loupe, à grain fin, à coquille mince et dure, d'un vert pâle dans sa transparence; fond d'un blanc plus ou moins olivâtre, absorbé en partie et assez uniformément par trois gammes de taches, dont les unes, sous test, sont violacées, très répandues, mais peu apparentes; les autres multipliées, sont d'un brun olivâtre; et les troisièmes, en forme de points ou de petits traits d'un brun foncé, sont rares. Deux seulement sont en dehors de ces dimensions, et donnent 20 à 24 millimètres de longueur, mais sur la largeur ordinaire de 16. Deux ont une teinte plus rousse, les points et les traits plus accentués, plus nombreux; mais ces derniers pourraient bien être des variétés de Bruant. »

Pour Gerbe et Degland enfin, en 1867, ces œufs sont cendrés ou roussâtres, ou verdâtres, ou bleuâtres, avec des taches petites et grandes, rares ou nombreuses, d'un cendré foncé, vineuses, olivâtres ou brunes, avec quelques points et parfois des traits déliés noirâtres.

Or, d'après les principes que nous avons rappelés tout à l'heure, s'il en est ainsi (et le fait est à peu près constant), il est bien clair que cet Oiseau est presque le seul dont l'œuf puisse varier de la sorte d'une teinte à une autre, et surtout d'un blanc sale plus ou moins cendré ou brunâtre au blanc pur, au verdâtre et au bleuâtre clair. Il est donc pour le moins étonnant qu'on se soit borné à constater ces variations, sans chercher à les expliquer autrement que par l'influence de la localité dans laquelle ces œufs ont été pondus, comme l'ont dit Schinz et Temminck, ou par l'âge et l'état de santé de l'Oiseau, l'abondance de la ponte et la nature des aliments, comme l'a avancé Moquin-Tandon.

C'est, d'autre part, que d'après le plus grand nombre des observations, les œufs de couleur cendrée, plus ou moins brunâtre ou roussâtre, se sont, à notre connaissance,

rencontrés le plus fréquemment dans les nids de Fauvette de jardins, de Rouge-Gorge ou de Bruant ; et que ceux d'une teinte verte ou bleuâtre uniforme ont été presque toujours retirés de nids de Rossignol de muraille ou de Traquet : témoin celui supposé du Coucou, d'une teinte bleu verdâtre, que possède Gerbe, et qui a été pris dans un nid de Traquet Stapazin. Or, on sait que les œufs de Traquet, notamment de cette dernière espèce, comme ceux du Rossignol de muraille, sont positivement de cette couleur ; témoin encore l'œuf d'un beau bleu clair que possède le Dr Baldamus, et qui a été trouvé par lui dans un nid d'Accenteur Mouchet, dont l'œuf est également de la même couleur. Citons encore le fait de deux œufs soi-disant aussi de Coucou du blanc le plus pur, trouvés chacun par l'abbé Caire dans un nid de Niverolle, dont l'œuf est de même couleur. Ces spécimens que nous avons vus sont encore en la possession de Gerbe.

Si maintenant nous rapprochons de cette remarque, celle de M. Blyth, au sujet des œufs du Coucou à Gros-Bec, du Bengale, qui sont exactement, sauf la dimension beaucoup moindre, de la même couleur que ceux du Corbeau Resplendissant et du Corbeau à Gros-Bec, dans le nid desquels ce Coucou introduit ordinairement et presque exclusivement ses œufs, ainsi que nous l'expliquerons ailleurs, on conviendra que cette question, telle que nous l'avions présentée, était loin d'être oiseuse ou de reposer sur une simple hypothèse.

Il est donc à penser, dit-on, si les œufs étrangers trouvés daus le nid de divers Oiseaux, en Europe, proviennent véritablement de la même espèce de Coucou, et si ce changement, ou, pour mieux dire cette appropriation de couleur dépendait en quelque sorte de la volonté de l'Oiseau, comme l'influence de cette prétendue *puissance du regard,*

chez certaines femmes grosses, et que les œufs en prévision de la ponte desquels le Coucou vient de visiter à l'avance tel ou tel nid renfermant les œufs de son propriétaire, revêtent presqu'aussitôt qu'ils sont pondus, ou au moment où ils vont l'être, la couleur propre à ceux de l'espèce qui les doit couver ; que c'est uniquement à cette similitude de coloration que serait due la facilité avec laquelle ces petites espèces d'Oiseaux se laisseraient aller à les couver comme les leurs propres, malgré l'opinion contraire de M. J. Vian, convaincu qu'ils ne cèdent qu'à l'intimidation qu'exerce sur eux le Coucou ; circonstance qui a tant exercé la sagacité de Lothinger, de Montbeillard et de Fl. Prévost, comme le démontrent leurs expériences que nous allons rappeler.

Si la conséquence paraît quelque peu forcée, le fait vaut au moins la peine d'être remis à l'étude, en présence de la divergence d'opinions à cet égard, surtout si l'on fait attention, ce que l'on est trop porté à oublier, que la remarque première en remonte à Elien qui dit formellement :

« Que la femelle du Coucou a l'intention de pondre, dans chaque nid qu'elle peut découvrir, un œuf de la couleur des œufs de ce nid, pour mieux tromper la mère. »

Or, sauf la réalité de l'interprétation, rien ne serait plus exact.

Il suit, en effet, de la diversité de coloration de l'œuf de notre Coucou, et de la diversité des espèces dans le nid desquelles il les dépose, qu'il est permis de se demander, comme nous l'avons déjà fait depuis longtemps, si les Coucous proprement dits, déjà si extraordinaires dans leur mode de reproduction, ne le seraient pas tout autant dans les phénomènes qui accompagnent leur ponte ? En un mot, si la nature, qui a entouré ce groupe d'Oiseaux de

tant d'apparences merveilleuses sous le premier rapport, aurait, sous le second, accompli en leur faveur une autre merveille tout aussi exceptionnelle, ainsi que l'affirme Elien ?

Cette variété de coloration, dans l'œuf du Coucou d'Europe, ne pouvait pas ne point avoir été remarquée par Buhle, si bon observateur. Il dit, en effet, que cet œuf varie beaucoup, et en figure des exemples. Mais, serait-il vrai, ainsi qu'il l'énonce expressément et probablement d'après sa propre expérience, que la diversité de la couleur dominante s'étendrait à toute une année? de sorte que, dans une année, ils seraient blanc bleuâtre avec des taches brun olivâtre, et dans une autre année, blanc jaunâtre avec des taches grises! M. Haury, de Prague, dit, en 1877 « que la femelle du Coucou pond probablement *tous* ses œufs toujours d'une seule et même couleur, et qu'elle les confie toujours à la même espèce qui l'a élevée elle-même; et que c'est aussi pourquoi l'œuf du Coucou a quelquefois un peu de ressemblance avec celui des propriétaires du nid ». Ce qui, quoique bien vague, rentre quelque peu dans la proposition de Buhle que nous allons examiner.

La question est assez explicite et assez formelle pour mériter une contre-épreuve sérieuse ou un scrupuleux contrôle. De tous les auteurs qui ont écrit et publié leurs observations, Buhle est le premier qui ait encore avancé un pareil fait, dont nous n'avons quant à nous, dans une expérience de plus de quarante années, aucun exemple, car Sching et Thienemann ne l'ont répété que d'après lui; ce dernier, en cherchant la cause, ajoute comme Moquin-Tandon : « ce qui tient probablement à la différence des aliments. »

Nous ne contestons certes pas; mais nous faisons sur ce point, comme nous l'avons déjà fait en 1860, un appel

à de nouvelles recherches, appel qu'a devancé, du reste, depuis peu d'années, l'ardeur investigatrice des plus éminents ornithologistes.

Faut-il ne voir, dans ce polymorphisme, qu'un phénomène naturel, comme celui que présente la variabilité de l'œuf de tant d'Oiseaux, et admettre que par suite le dépôt, par le Coucou, d'un œuf assimilé à ceux du nid dont il s'empare ne soit que le pur effet du hasard? Ou bien, faut-il rattacher ce fait à une cause finale et providentielle? Telles sont les questions qu'ont soulevées, parmi les naturalistes, les faits et la théorie.

A leur tête se présente le Dr Baldamus, qui déploie tant de zèle à élucider les points les plus transcendants de la science, et a réuni de si nombreux et intéressants documents sur la ponte de notre Coucou, qu'il en est arrivé à ériger en principe ce que nous envisagions comme une exception, à l'égard de ce que M. Dawson Rowley vient de nommer si à propos avec lui le *polymorphisme* des œufs du Coucou; ce qu'il a fait de la manière la plus ingénieuse, et avec d'autant plus de conviction, sinon, nous le craignons bien, de parti-pris, qu'il est parvenu à recueillir de ces œufs en une proportion qui dépasse la centaine, trouvés dans les nids de trente-sept espèces différentes d'Oiseaux.

Il en a donc été amené à énoncer comme reposant sur des faits dont on ne peut douter, suivant lui, les propositions suivantes :

Qu'il y a des œufs de Coucou, qui ressemblent, par leur couleur et leurs marques, à ceux des Oiseaux dans les nids desquels ils sont déposés;

Que tous les œufs de Coucou, même ceux du coloris le plus varié, trouvent une ressemblance, en couleur, et en taches parmi ceux de leurs parents nourriciers;

Que la même femelle de Coucou dépose généralement des œufs d'une couleur identique dans le nid de la même espèce;

Que la nature a réglé cet arrangement afin de rendre plus facile l'existence de l'espèce, et que les Oiseaux deviennent en quelque sorte aveugles en ce qui concerne l'œuf du Coucou [1].

Le docteur semble croire, en un mot, à l'influence de l'imagination du Coucou sur la couleur de l'œuf qu'il doit pondre.

Il faut avouer qu'un fait considérable et bien suffisant pour motiver, sinon pour justifier d'une manière absolue, la croyance du Dr Baldamus en sa théorie, c'est celui d'un œuf de Coucou trouvé dans le nid d'une Fauvette Hypolaïs, et ressemblant à ceux de cet Oiseau. Herr Brame tua la femelle du Coucou au moment où elle sortit, et trouva dans son oviducte un autre œuf prêt à être pondu, et ressemblant en couleur au premier. Cette preuve paraît évidente et presque sans réplique, malgré l'objection de M. Dawson Rowley, qui pense non sans raison, que des œufs extraits du corps de l'Oiseau ne peuvent être considérés comme montrant leur couleur véritable; surtout lorsque l'on sait que l'œuf ne revêt entièrement sa couleur qu'au contact de l'air, c'est-à-dire après son exclusion dn corps de l'Oiseau. Or, on sait que l'œuf de cet Oiseau, comme tous ceux des espèces de ce groupe, sont d'un joli rose tendre violacé, avec de petits points brunâtres ou noirs, assez rares, et quelques traits irréguliers de même couleur.

M. Wood paraît incliner vers la même opinion, en disant que la couleur de l'œuf, chez le Coucou, varie selon ceux de l'espèce dans le nid de laquelle il doit être déposé.

[1] « Naumannia. »

Ce qui est curieux, dans l'antagonisme d'opinions qu'a suscité cette question, c'est que deux observateurs, d'accord pour niennor, seulement le principe du Dr Baldamus, mais encore notre exception, se trouvent, comme on va le voir, opposés en arguments et en faits.

Ainsi, le Dr Baldamus conclut, avec Élien, de cette faculté que paraît avoir le Coucou de changer à volonté, la couleur de son œuf, selon l'occurrence, que la nature ne l'a doué de la sorte que pour donner le change aux Oiseaux dont il emprunte le nid, et les empêcher de s'apercevoir, soit de l'intention, soit de la substitution.

Cette conclusion se trouvait implicitement dans cette proposition de notre *Traité général d'Oologie ornithologique :* « Le Coucou assimile la couleur de son œuf à celle des œufs du nid où il le dépose ; » proposition, qui depuis, nous a bien fait réfléchir.

A quoi, M. J. Vian nous répondait, en 1861, dans ces termes :

« J'ai assez fréquemment déniché des œufs de Coucou, et toujours l'œuf m'a sauté aux yeux, quoique je sois myope, tant il différait de ses voisins. Un seul peut-être a fait exception, c'était dans un nid de Bruant jaune ; mais les œufs de cet Oiseau se rapprochent beaucoup de ceux du Couco.

« J'ai souvent, continue ce patient investigateur, dans des nids d'Oiseaux qui couvent l'œuf du Coucou, remplacé un œuf, à peu près ou même tout à fait semblable pris dans un autre nid ; le lendemain, mon œuf était presque toujours à terre, et cependant je n'aurais pas reconnu moi-même mon œuf, si je n'avais eu le soin de le marquer. J'ai vu citer quelques œufs de Coucou de couleurs extraordinaires, mais je n'en ai jamais rencontrés, et tous ceux que j'ai vus ont un air de famille, et diffèrent

moins que les œufs d'une même couvée dans certaines espèces. »

De son côté, M. Dawson Rowley, l'adversaire le plus déclaré de la thèse du Dr Baldamus, dans son savant mémoire de 1865 [1], s'exprime ainsi :

« Il est à peine nécessaire de penser que la nature se soit occupée de cela, puisque nous savons tous que la plupart des Oiseaux couveront l'œuf d'une autre espèce déposé dans leurs nids, et même une pierre ronde, ou une bille d'enfant. J'ai même vu un Gobe-Mouche Gris [2], dont les œufs avaient été enlevés, rester pendant deux jours dans son nid vide ; l'impulsion à couver est tellement forte chez les Oiseaux qu'il leur est difficile d'y résister. J'ai plusieurs fois, et avec succès (autant qu'il s'agit de couver), changé les œufs des Oiseaux : il n'y a pas longtemps, j'ai remplacé trois œufs de Pinson [3], par le même nombre d'œufs de Gros-Bec [4], et auxquels la couveuse en ajouta deux autres avec beaucoup de plaisir. Mais, je n'ai pas besoin d'ajouter d'autres exemples, la même chose étant probablement arrivée à la plupart des Oologistes... »

Finalement, M. Rowley n'admet pas que les œufs du Coucou soient plus variables que ceux d'aucun autre Oiseau connu, ni que ces œufs aient nécessairement une ressemblance de couleur et dessin avec ceux à côté desquels ils seront déposés.

Enfin, M. Fatio, en juillet 1845, est venu donner l'appoint de bonnes observations à notre opinion.

Le savant fondateur de la *Société Ornithologique suisse* dit avoir trouvé des œufs de Coucou mêlés à ceux

[1] « Ibis ».
[2] *Muscicapa grisola.*
[3] *Fringilla cœlebs.*
[4] *Coccothranster vulgaris.*

de différents autres Oiseaux, dans des nids de Rouge-Gorge et de quelques Fauvettes, par exemple. Quand la ponte était terminée, il a toujours trouvé un œuf de plus que ne le comportait le nombre de ceux déposés par l'espèce ; il ne pense donc pas que la femelle du Coucou détruise toujours un œuf du nid auquel elle veut confier le sien, comme le pensent quelques auteurs.

C'est une exception, au principe généralement admis, que nous recommandons à MM. Gerbe et Vian.

M. Fatio a également été constamment frappé de la ressemblance de l'œuf du Coucou avec les œufs du nid d'où il était déposé. Il pense bien, comme quelques personnes, que l'explication la plus raisonnable de cet étrange phénomène, doit se trouver dans l'idée que la femelle, une fois son œuf pondu, s'en empare et vole à la recherche du nid qui lui convient le mieux ; mais voici cependant une observation qui, tout en demandant à être répétée et confirmée, ne peut, suivant lui, venir à l'appui des idées généralement reçues, que si l'on veut accorder au Coucou une assez forte dose de raisonnement.

M. Fatio remarqua un jour une femelle de Coucou voltigeant à plusieurs reprises le long d'une haie au bord d'un chemin. S'étant caché, il vit la femelle se poser quelquefois à terre, puis s'enfoncer résolument dans la haie. Assez longtemps après, il vit le Coucou s'envoler de la même place et s'éloigner avec rapidité. Il s'approcha alors de l'endroit qu'il n'avait cessé d'observer et y trouva, à son grand étonnement, un nid évidemment de Pinson, à deux ou trois pieds de terre seulement. Dans ce nid, il n'y avait qu'un œuf bien semblable par sa couleur aux œufs du Pinson, mais cet œuf mesurait environ la moitié en sus de ceux de cet Oiseau. D'après tout ce que M. Fatio avait pu voir, il lui parût évident que cet œuf était celui

de la femelle du Coucou ; il était cependant impossible de dire s'il y avait eu auparavant un œuf qui permît un échange. Par quel hasard un Pinson avait-il niché dans une haie? et comment la femelle du Coucou avait-elle reconnu, dans ces conditions anormales, le nid qui pouvait devenir la demeure appropriée à sa progéniture?

Mais ce qui, jusque-là, n'a été considéré par ces savants Ornithologistes, sauf le Dr Baldamus, que comme une exception, un accident, a été érigé tout d'un coup en principe et comme règle constante (ce qui est aller un peu vite et un peu loin) à l'appui de sa thèse philosophique de l'*Inconscient*, par le Dr Hartmann qui, exagérant la doctrine de son confrère, et sur la foi de Brehm, n'hésite pas à s'en exprimer en ces termes :

« Les œufs que pond le Coucou, dit-il, sont toujours semblables, pour la grosseur, la couleur et le dessin, aux œufs du nid dans lequel il les dépose : pour celui de la Fauvette Rousse, ils sont blancs avec des mouchetures violettes ; pour celui de la Fauvette à poitrine jaune, roses avec des mouchetures noires ; rouge sombre enfin pour le Roitelet. L'œuf du Coucou est toujours ressemblant, à s'y tromper, aux œufs des autres Oiseaux, et on ne peut guère l'en distinguer que par la structure de la coquille. Ce n'est que par mégarde quand un Coucou se trouve surpris à l'improviste par le besoin de pondre son œuf, que l'œuf est parfois déposé dans un nid mal approprié ; il peut arriver de même que l'œuf soit brisé sur le sol, quand la mère n'a pu trouver un nid convenable en temps opportun ».

Ce que nous avons déjà fait connaitre et ce qui nous reste à dire sur ce sujet, suffira à démontrer les exagérations de cette similitude, prétendue constante, de coloration et de volume de l'œuf du Coucou avec ceux des pro-

priétaires du nid accaparé : les Ornithologistes observateurs sérieux ne s'y tromperont pas.

A cette occasion, M. le marquis de Cherville, qui se défend, bien à tort, de toute saine notion ornithologique, a accompagné, en les reproduisant sur la communication de M. Jules Soury, les propositions du Dr Hartmann, des réflexions les plus justes, que nous nous reprocherions de ne pas reproduire en lui laissant la parole, car, quoiqu'il en veuille, elles appartiennent désormais à la science :

« Quand une assertion, observe-t-il en mai 1878, est émise par un écrivain sérieux, sous une forme aussi peu dubitative, on est mal fondé à la contester, quand on n'a pas les mains pleines de faits contradictoires. Nous n'en avons que quelques-uns, et nécessairement on pourrait leur opposer la réserve qu'on s'est prudemment ménagée et nous répondre que la dixaine d'œufs, d'une petitesse relative, mais d'une forme, d'un coloris parfaitement identiques que nous avons eus à examiner, avaient été fabriqués par mégarde par des femelles surprises par le besoin de pondre, etc., on ajoutera que des centaines d'œufs de Coucou ont dû nous passer par les doigts sans que nous nous en doutions, puisque rien ne les distingue de leurs voisins dans les nids qui les contiennent. Nous nous bornons donc à examiner la miraculeuse faculté que l'on prête à la femelle, à un point de vue purement théorique.

« Cette faculté, dont l'importance vous a déjà sauté aux yeux, de modifier au gré de ses impressions la forme, le volume, le coloris de l'être embryonnaire, œuf ou fœtus, de le pétrir, de le modeler dans l'ovaire, comme un sculpteur fait de la glaise, constituerait un privilège dont l'espèce humaine aurait le droit de se montrer jalouse et le devoir de tenter la conquête. Il y aurait un peu mieux qu'un intérêt de curiosité dans l'étude des singularités de

la ponte du Coucou. Si les choses se passent comme l'affirme Hartmann, le but de la nature devient tangible. Le Coucou est une création de prédilection. Spécialement fabriqué pour refréner l'effrayante multiplication de certains insectes rongeurs et, pour mettre sa multiplication à la hauteur de sa mission, cette prévoyante nature l'aurait déchargé du soin d'élever une famille, pour lui permettre de concentrer ses forces dans le travail de la procréation.

« Alors, pourquoi cette disproportion constatée — les plumages ne sont pas les mêmes — entre le nombre des femelles et celui des mâles? Pourquoi ceux-ci forment-ils une si immense majorité dans l'espèce, et non pas celles-là? La nature aurait pris, pensez-vous, une voie détournée pour arriver au même but; ceci n'est guère dans les habitudes de la bonne dame; cependant si quelqu'une est autorisée à avoir des caprices, ce serait bien elle assurément, nous le reconnaissons.

« Néanmoins ce but, comme cette fois, elle ne l'atteint pas beaucoup, ce qui lui arrive rarement, il est possible aussi qu'elle ne se le soit pas du tout proposé. Le Coucou, en dépit des facilités qui lui ont été accordées pour pulluler, n'est point une espèce très largement représentée. Il est partout, cela est vrai, mais en petit nombre. La voix de cet Oiseau s'entend de fort loin, et au printemps il chante presque depuis le matin jusqu'au soir. Vous en entendez un, il est rare que dix minutes se passent sans qu'un autre lui réponde, l'appel part quelquefois de deux et trois côtés tour à tour; mais cependant, au début du concert, il y a toujours entre chacun de ces Oiseaux une distance assez considérable pour que j'estime qu'il n'en existe pas plus de deux ou trois par kilomètre carré de découvert; si vous voulez bien ne pas oublier que les mâles seuls se

font entendre dans l'espèce, vous en conclurez avec moi que son total ne ferait pas honneur à une reproduction si extraordinairement favorisée. Au temps où la poésie était dans l'air, la passion du merveilleux a dénaturé l'histoire naturelle du Coucou ; il ne faudrait pourtant pas que la nécessité de trouver des arguments à l'appui d'une thèse philosophique la reléguât à jamais dans le domaine de la légende; nous y aurions plus perdu que gagné.

« Parmi les Oiseaux nourriciers de Coucous désignés par M. Hartmann, figure le *Regulus Ignicapillus*, — nous dirons le Roitelet si cela ne vous contrarie pas. — Le Roitelet couronné de feu, commun en Allemagne, niche rarement en France, où nous avons surtout le Troglodyte auquel nous décernons généreusement le titre de son cousin germain. L'œuf du Roitelet est brunâtre, plutôt que du rouge sombre dont l'auteur de la *Philosophie de l'Inconscient* le décore; toutefois la nuance est assez tranchée pour que l'écrivain allemand ait tenu à la faire figurer dans une liste destinée à témoigner de la puissance des aptitudes coloratrices de la femelle du Coucou; enfin, passons à M. Hartmann son œuf rouge et tenons-nous en au volume de l'œuf du Roitelet qu'il s'agit d'égaler. Cet œuf est de la dimension d'un gros pois. Nécessairement, ce ne sera pas seulement, le contenant, la coquille, dont la mère du Coucou aura dû réduire les proportions; elle n'a pu y réussir sans diminuer le contenu; c'est-à-dire le jaune et le blanc de son œuf. Comment un Vitellus semblable à un grain de chènevis, comment trois ou quatre gouttes d'albumine fourniront-ils les éléments suffisants au développement d'un embryon destiné à arriver plus tard à la taille d'un petit Pigeon. Un autre miracle est nécessaire. Notre femelle partage probablement avec Liebig l'honneur

d'avoir résolu le problème de la concentration des sucs nourriciers.

« Nous préférerions chercher le secret de la reproduction anormale du Coucou dans un ordre de conjectures beaucoup plus simples. En le vouant à la destruction de certaines chenilles, peut-être la nature n'a-t-elle pas voulu qu'il allât jusqu'à leur extermination. La consommation que ces Oiseaux eussent faite de ces chenilles pendant la période de l'alimentation régulière de leur famille eût été considérable; l'inconvénient est évité en livrant les jeunes Coucous à des éducateurs, non seulement spéciaux en matière d'insectes, mais omnivores.

« Pourquoi, direz-vous, ce souci de la conservation d'odieux insectes qui ne servent qu'à dépouiller les bois de leur parure et à la remplacer par des toiles dégoûtantes? On peut vous répondre : Êtes-vous bien sûr qu'ils sont inutiles? Le microscope a montré dans l'eau, dans l'air soi-disant pur que nous respirons, des légions d'animalcules dont la présence nous échappe. Qui sait s'il n'existe pas certaines relations entre ce monde des invisibles et quelques créations minuscules, et si celles-ci ne sont pas le trait d'union par lequel il se rattache aux ordres supérieurs? S'il est vrai que parmi les insectes il en est dont l'œil a la puissance d'une lentille grossissante, la supposition cesse d'être aussi absurde qu'il le semble. Ce qui m'a quelquefois consolé de mon ignorance, c'est qu'il n'est pas mal de questions comme celle-là, auxquelles les plus savants seraient aussi embarrassés que moi pour répondre[1]. »

C'est assurément parler d'or. Et nous ne pouvions plus heureusement clore cet exposé de l'état actuel et de l'historique de cette question du polymorphisme de l'œuf, en ce

[1] « La Vie à la Campagne (journal *Le Temps*). »

qui concerne le Coucou Chanteur seulement. Car il n'est pas le seul qui se distingue par ce phénomène ; nous le verrons se reproduire, entre autres, pour de moindres espèces de Coucous d'Afrique, d'Océanie et d'Australie, les Chalcites.

Nous ne nous permettrons de relever qu'un argument, dans ces excellentes pages de M. de Cherville ; c'est celui relatif à la proportion des éléments organiques de l'œuf, nécessaire, selon lui, au développement de l'embryon, selon le volume plus ou moins fort de l'Oiseau qui en doit sortir. La petitesse relative de l'œuf du Coucou prouve déjà contre cette assertion. Ce qui en démontre en outre le peu de fondement, c'est que ces proportions sont loin d'être toujours relatives. Sans parler de l'œuf du Cormoran, entre autres, si petit pour le volume de l'Oiseau, nous pouvons citer, en sens contraire, celui des Gallinacées, généralement si volumineux, et, par dessus tous, dans cet ordre, celui de la Famille des Tinamous, si disproportionné pour sa grosseur avec l'exiguïté de la taille de ces Oiseaux.

Ce qui précède est une démonstration de plus que l'accord n'existe pas toujours pour l'explication des causes finales, quand on les observe à la légère, ou qu'on les veut voir partout. Dans tous les cas, notre simple rôle de narrateur nous interdit de pousser jusqu'à ses dernières limites cette discussion, si intéressante soit-elle. Nous nous bornerons à enregistrer les faits : on va voir qu'ils ne font pas défaut.

On ne s'est jamais exactement rendu compte, par exemple, du nombre d'espèces d'Oiseaux, en Europe, que l'on a sans cesse supposé très restreint, dans le nid desquelles a été constatée la présence d'œufs de Coucou. On s'en fera une idée par la nomenclature que nous en allons donner, si longue qu'elle puisse être, et encore ne sera-t-elle probablement pas complète.

Gessner avait déjà cité le Chouccas[1]; Pallas citait le Rouge-Gorge Bleu[2]; Yarrell, le Pipit Obscur[3], le Pinson et le Merle Noir[4]; M. Hewitson, la Locustelle Tachetée[5]. Nous avons cité, par Thienemann et par nous-même : la Fauvette Ordinaire ou des Jardins[6]; la Fauvette à Tête noire[7]; la Fauvette Babillarde[8]; le Rouge-Gorge[9]; la Fauvette des Roseaux[10]; le Rossignol de Murailles[11]; le Pouillot Chantre[12]; le Troglodyte[13]; la Grande Mésange Charbonnière[14]; la Bergeronnette Grise[15]; l'Accenteur Traîne-Buissons[16]; le Traquet Stapazin[17]; le Pipit des Buissons[18]; le Pipit Rousseline[19]; la Linotte[20]; le Verdier[21]; le Bouvreuil[22]; la Pie-Grièche[23]; le Geai[24]; la Grive[25]; le Bruant[26] et, plus rarement, la Pie[27]; la Tourterelle[28] et le Ramier[29].

Thienemann y ajoutait encore : la Fauvette Verderolle[30]; la Fauvette Aquatique[31]; la Fauvette Grisette[32]; le Traquet Tarier[32]; la Bergeronnette Jaune[34]; le Pipit des Champs[35]; et l'Alouette des Champs[36].

Par suite d'autres sources d'informations, le Dr Baldamus a pu joindre à ces espèces : la Pie-Grièche Écorcheur[37]; la Fauvette Épervière[38]; le Rossignol[39]; le Pouillot Véloce[40]; la Grande Rousserolle[41]; la Fauvette

[1] *Corvus Monedula.* — [2] *Cyanecula Suecica.* — [3] *Anthus Obscurus.* — [4] *Turdus Merula.* — [5] *Locustella Nævia.* — [6] *Curruca Hortensis.* — [7] *Curruca Atricapilla.* — [8] *Curruca Curruca.* — [9] *Rubecula Familiaris.* — [10] *Calamoherpe Arundinacea.* — [11] *Ruticilla Phœnicura.* — [12] *Phyllopneuste Trochilus.* — [13] *Troglodytes Europæus.* — [14] *Parus Major.* — [15] *Motacilla Alba.* — [16] *Accentor Modularis.* — [17] *Saxicola Stapazina.* — [18] *Anthus Pratensis.* — [19] *Anthus Cervinus.* — [20] *Acanthys Linaria.* — [21] *Chlorospiza Chloris.* — [22] *Pyrrhula Rubicilla.* — [23] *Lanius.* — [24] *Garrulus Glandarius.* — [25] *Turdus Musicus.* — [26] *Emberiza.* — [27] *Pica Caudata.* — [28] *Turtur.* — [29] *Palumbus.* — [30] *Calamoherpe Palustris.* — [31] *Calamodyta Aquatica.* — [32] *Sylvia Cinerea.* — [33] *Saxicola Rubetra.* — [34] *Boarula Flava.* — [35] *Anthus Campestris.* — [36] *Alauda Arvensis.* — [37] *Enneoctonus Collurio.* — [38] *Adophoneus Nisorius.* — [39] *Luscinia Luscinia.* — [40] *Phyllopneuste Rufus.* — [41] *Calamoherpe Turdoïdes.*

Phragmite[1]; le Roitelet Commun[2]; la Fauvette à Poitrine jaune[3]; le Pipit des Arbres[4]; le Bruant Proyer[5]; et le Bruant des Roseaux[6].

Brehm compte près d'une quinzaine d'espèces, comprises au nombre de celles que nous venons de nommer, dans le nid desquelles on a constaté la présence de l'œuf du Coucou.

M. Tristram l'a trouvé, en Palestine, dans le nid de l'Alouette du Désert[7]; M. Bailly, dans celui du Loriot[8]; l'abbé Caire, deux fois dans celui du Niverolle des Neiges[9]. Enfin, M. Dawson Rowley cite, comme additions à ces listes : le Pinson d'Ardennes[10], dont il a reçu d'Archangel le nid contenant, avec cinq œufs de cet Oiseau, un œuf de Coucou; le Moineau Commun[11]; l'Alouette Cochevis[12]; l'Alouette Lulu[13].

C'est donc près de soixante espèces d'Oiseaux, reconnues jusqu'ici, dans le nid desquelles le Coucou introduit son œuf, en Europe. Il est bien permis de douter, devant ce chiffre, qu'un choix réfléchi préside à leur adoption, et de croire que la prise de possession dépend uniquement des circonstances. D'où l'on pourrait presque conclure que, pour notre Coucou, tout nid lui est bon, pourvu que ce soit un nid de Passereau.

En présence de ce nombre d'espèces, est-il raisonnable d'admettre une mutabilité de colorations aussi diverses? Faut-il admettre que, pour chacune de ces espèces choisies par le Coucou, il pense, comme pour le cas de la Fauvette à Poitrine jaune, ou plutôt qu'il ait besoin de réfléchir beaucoup, au moment où se forme le dépôt calcaire de son oviducte, pour faire prendre à son œuf la couleur de ceux

[1] *Calamodyta Phragmitis.* — [2] *Regulus Cristatus.* — [3] *Hypolaïs Polyglotta.* — [4] *Anthus Arboreus.* — [5] *Emberiza Miliaria.* — [6] *Emberiza Schœniculus.* — [7] *Ammomanes Deserti.* — [8] *Oriolus Galbula.* — [9] *Montifringilla Nivalis.* — [10] *Fringilla Monti fringilla.* — [11] *Passer Domesticus.* — [12] *Galerida Cristata.* — [13] *Alauda Arborea.*

de chaque nid qu'il convoite? C'est, il faut l'avouer, lui imposer gratuitement une lourde tâche en même temps qu'un rude et double travail physique et intellectuel.

Le plus difficile, pour la femelle, est assurément de découvrir, dans tous les cas, un nid renfermant des œufs récemment pondus, afin que l'incubation de tous ait lieu simultanément.

Qu'on se représente, dit M. de Tschudi, ce qu'il faut à cette mère d'activité et de soucis pour trouver ce nid dans des conditions favorables de position, d'origine, et contenant justement des œufs fraîchement pondus. Cependant, presque toujours elle réussit dans ses recherches. Grâce à son instinct extraordinaire, surtout à son regard perçant, et cela sans qu'elle ait beaucoup à ramper au milieu des buissons, car sa queue allongée et ses pattes courtes doivent le lui rendre aussi pénible que de marcher sur le sol. Dans des cas rares, lorsque la maturité de son œuf la force à s'en débarrasser, la femelle du Coucou l'adjoint à des œufs déjà vieux ou à moitié couvés, à défaut desquels elle le dépose dans un nid vide, mais seulement lorsqu'elle le sait récent et habité.

On sera peut-être surpris de trouver plusieurs Oiseaux granivores, tels que la Linotte, le Verdier, le Bouvreuil, dans la liste des nourrices du Coucou. Mais il faut savoir que la plupart de ces Gros-Becs alimentent leurs petits, dès leur naissance, avec des insectes ; et que d'ailleurs les matières végétales macérées dans le jabot de ces petits Oiseaux, peuvent convenir au jeune Coucou à un certain point, et jusqu'à ce qu'il soit en état de trouver lui-même les chenilles, les araignées, les coléoptères, et autres insectes dont il est friand, et qui le plus souvent fourmillent autour de son habitation.

Le Polymorphisme, restreint dans son appellation au

seul changement de couleur de l'œuf du Coucou, ne serait, pour nous qu'un véritable Métachromatisme, bien autrement étonnant, s'il existe, que celui du plumage des Oiseaux, si longtemps confondu, chez eux, avec la mue. Car, indépendamment du but, quelle en peut être l'origine ? A moins d'imaginer que l'œuf déposé à terre, à peine enduit de ses teintes encore toutes fraîches, une fois repris dans le gosier de l'Oiseau pour être transporté au nid, subit dans sa coloration, sous l'influence et le contact acide des sécrétions muqueuses de cet organe, une modification profonde de ses premiers principes colorants. A moins d'imaginer encore, une fois admise l'influence des aliments sur la coloration de l'œuf, que l'absorption par le Coucou de l'œuf ou des œufs de l'Oiseau nourricier et même de leur coquille, n'entraîne, dans la circulation de la femelle du Coucou, les éléments de coloration assimilables à celle de ces œufs.

Car voilà à quoi mènent la recherche et l'explication à tout prix des causes inconnues en dehors des règles ordinaires.

Mais quelquefois le Coucou dépose son œuf dans un nid encore vide ou abandonné. A-t-il deviné, dans ce cas, ou devinera-t-il la couleur des œufs qui y seront plus tard ? Et, s'il les doit couver lui-même, quelle couleur arborera-t-il pour ses propres œufs ? Probablement celle qu'on lui connaît la plus ordinaire.

Nous admettons bien, par complaisance encore, que les œufs du Coucou varient presque à l'infini dans leur mode de coloration, tout en restant dans la même gamme de ton ; mais ils ne varient guère plus que ceux des Pitpits Farlouse et Cujelier et de beaucoup d'autres. Or, s'il plaisait à un de ces Pitpits, pour une cause ou pour une autre, de déposer un ou deux de leurs œufs dans un nid étranger,

il serait bien extraordinaire que, dans le nombre, il ne s'en rencontra pas qui fussent en accord parfait de coloration avec les œufs de ce nid. Nous pensons donc que le Polymorphisme de l'œuf du Coucou ne saurait être autre chose.

Maintenant, serait-il vrai que, pour rendre l'illusion plus complète, le Coucou ne se bornerait pas à l'assimilation des couleurs de son œuf à celles des œufs étrangers auxquels il le mêle (ce qui est déjà un assez beau privilège); et que, selon que ceux-ci seraient plus ou moins gros, il pousserait cette faculté d'assimilation jusqu'à proportionner aussi les dimensions de son œuf à celles des œufs du propriétaire du nid ?

C'est une des objections les plus sérieuses de M. de Cherville, qui n'y croit pas plus que nous, et qui mérite qu'on s'y arrête.

Il est de fait que, proportionnellement à sa taille de 30 centimètres, le Coucou Chanteur est, de tous les Passereaux, celui dont l'œuf est le plus petit : il ne mesure que de 22 à 26 millimètres de grand diamètre, sur 16 à 17 de petit diamètre.

Nous ne connaissons d'exceptions à ces dimensions, à part celle citée par M. Fatio, dont nous parlerons tout à l'heure, que celles que présentent les curieux exemplaires de Gerbe : celui trouvé dans un nid de Niverolle, porte 27 millimètres de longueur sur 16 de largeur, alors que les œufs de cet Oiseau n'en portent que 25 sur 16 à 17; celui trouvé dans un nid d'Accenteur, porte 21 millimètres de haut sur 13 de large contre 19 sur 14 qu'accuse l'œuf de l'Oiseau ; et celui recueilli dans un nid de Bruant Proyer, 26 millimètres sur 17 au lieu de 25 à 26 sur 18 qu'offre l'œuf de ce dernier.

D'un autre côté, sans parler de Salerne, qui a trouvé

dans un nid de Traquet un œuf de Coucou, bleu comme eux, mais plus gros du double, nous avons vu M. Fatio trouver, dans un nid de Pinson, un œuf de Coucou de près de moitié plus gros, dit-il, que les autres auxquels il était adjoint. Or, l'œuf de Pinson mesure 20 millimètres sur 15 ou 16, près de la moitié en sus, ce serait 8 ou 9 millimètres à ajouter ; cependant l'œuf du Coucou ne mesure ordinairement, comme nous l'avons dit, que 22 à 26 sur 16 ou 17, soit 1 millimètre ou 2 de plus que celui du Pinson. L'œuf trouvé était donc plus gros que d'habitude de 5 à 6 millimètres. Dans quel but et par suite de quelle nécessité ? puisque dans ce cas, il suffisait au Coucou de pondre tout simplement son œuf dans les dimensions ordinaires, sous peine de démasquer sa supercherie. Ce raisonnement et cette objection sont les mêmes et s'appliquent également aux exemplaires de Gerbe et à celui de Salerne.

C'est le cas de dire que qui veut trop prouver ne prouve rien ; et de s'écrier : quel est donc ce mystère ! Nous pensons, avec MM. Vian et Rowley, que ce ne sont que des monstruosités, rien de plus, comme en offrent les œufs de presque tous les Oiseaux : tantôt en plus, quand ils renferment deux jaunes ; tantôt en moins, lorsqu'ils sont clairs ; des exemples de ces singularités que présente la nature, et dont la cause demeure souvent longtemps inconnue. Il est évident, au résumé, que si le Polymorphisme, tel qu'on se plaît à l'appliquer au Coucou, procédait d'un principe fixe, de pareilles aberrations ne devraient que fort rarement ou jamais se présenter.

Une dernière observation sur la petitesse relative de l'œuf du Coucou ressortira des termes de comparaison suivants, tirés des plus grosses espèces d'Oiseaux dans le nid desquelles a été trouvé son œuf.

La Pie a de taille 40 centimètres, et son œuf mesure 32 millimètres sur 23.

Le Geai a de taille 35 centimètres, et son œuf de 31 à 32 sur 21 à 22 millimètres.

La Pie-Grièche Grise a de taille 24 centimètres, et son œuf mesure 24 millimètres sur 18.

La Grive enfin a de taille 23 centimètres, et son œuf mesure 28 millimètres sur 15.

Ainsi, avec une taille supérieure à celle de la Grive, et presque égale à celle du Geai, le Coucou ne peut produire qu'un œuf de 22 à 26 millimètres sur 16 à 17, c'est-à-dire, inférieur à la plus petite des quatre espèces citées.

Et nulle part on n'a vu cet œuf de Coucou lutter avec ceux-ci de dimensions, ce qu'il faudrait démontrer.

Reste, pour finir, et c'est avec intention que nous la réservons la dernière, la question, depuis si longue date soulevée, de savoir pour quelle cause, s'il en est une, la femelle du Coucou ne peut-elle, ou plutôt ne pourrait-elle couver son œuf, ou par quel motif ne le voudrait-elle pas ?

« Ce qui peut paraître étonnant, dit Vieillot paraphrasant de Montbeillard, c'est la complaisance de la nourrice du Coucou, qui oublie si facilement ses propres œufs et ses petits, pour se livrer tout entière aux soins qu'exige cet étranger. Ce sacrifice, qui la fait renoncer aux affections les plus naturelles, et qui n'a lieu que pour le Coucou seul, est donc commandé par une loi impérieuse de la nature, puisque la plupart d'entre eux refusent de couver d'autres œufs que celui du Coucou ? L'on ne peut guère en douter d'après les expériences de Lothinger. »

Lothinger a, en effet, expérimenté, au temps de Buffon, en mettant un œuf de Roitelet dans un nid de

Fauvette Commune, un œuf de Merle dans un nid de Bruant de Haies et un autre dans un nid de Verdier, un œuf de Pie-Grièche Écorcheur dans un nid de Rouge-Gorge, pour voir si chacun de ces Oiseaux couverait l'œuf étranger à leur espèce introduit dans son nid; des essais semblables furent faits depuis sur des nids de Gobe-Mouche, de Roitelet, de Chardonneret, de Bouvreuil, de Pinson, de Farlouse, de Pouillot Chantre, de Grive, de Merle, et même de Chouette et de Vanneau : tous ces Oiseaux couvaient; et à peine leur eût-on enlevé leurs œufs, quoiqu'on en eût mis d'autres en place, qu'ils quittèrent leur nid pour n'y plus revenir.

Dans la trente et unième expérience, cet Ornithologiste nous communique des observations d'autant plus intéressantes, qu'elles sont difficiles à faire, sur la conduite que tiennent les Pouillots à l'égard du jeune Coucou, et sur le nourrisson lui-même. C'est ainsi qu'il en donne les détails :

« Arrivé sur les lieux, je me posai avantageusement pour observer les père et mère nourriciers d'un jeune Coucou; mais ceux-ci usèrent longtemps de prudence, et ils ne s'approchèrent qu'avec beaucoup de circonspection; cependant comme leur nourrisson faisait des cris fréquents, de besoin sans doute, attendu que l'intervalle depuis la dernière becquetée était déjà considérable, ils furent obligés de se montrer; je reconnus alors que ces Oiseaux charitables étaient des Pouillots Chantre. Plus familiarisés avec moi, ils parurent plus souvent, et plus d'une fois je les vis approvisionnés de la nourriture qu'ils apportaient à leur élève, laquelle n'était autre qu'un insecte plus ou moins gros. Alors il me vint à l'idée de mettre à profit une si belle occasion de découvrir, si les père et mère, en livrant leurs œufs et les jeunes qui en devaient provenir à des Oiseaux étrangers, les abandonneraient pour ne plus s'en

mêler ; et dans peu j'eus lieu de me convaincre de ce qu'il en était. En effet, m'étant caché sous des feuillages, de façon à ne pas être aperçu, et y étant resté en silence, bientôt après vint un Coucou, chantant et rôdant aux environs du jeune Oiseau, lequel pour mieux remplir mon objet, je plaçai dans une clairière à peu de distance du nid, après l'avoir excité à faire quelques cris qui pussent efficacement attirer ses parents ; mais ce fut en vain, ils n'approchèrent pas davantage ; cependant, j'eus lieu d'observer que le vieux Coucou redoublait son chant, à raison des cris du jeune, et que tous deux paraissaient se prêter la plus grande attention. »

De tous les Oiseaux sur lesquels Lothinger a fait ses expériences, le Bruant et le Pouillot Chantre sont ceux qni ont tenu le plus longtemps ; après avoir été privés de leurs œufs, ils sont retournés à leurs nids, et ils ont couvé l'œuf étranger près de vingt-quatre heures.

Bref, Lothinger a conclu de ces différents faits :

1° Que l'opinion du vulgaire, au sujet du Coucou, est très erronée, et que plusieurs naturalistes paraissent l'avoir peu connu ;

2° Que tout Oiseau, qui a des œufs, quitte son nid, si on les lui ôte pour mettre en place un œuf seul et d'espèces différentes ;

3° Que cet abandon est assez prompt, et qu'il a lieu même quand l'Oiseau privé de ses œufs couvait ;

4° Que par une distinction fort extraordinaire, il en est autrement lorsque le Coucou est le ravisseur ;

5° Qu'il est très assuré que le Coucou ne couve pas, qu'il ne fait point de nid, et qu'il pond dans celui de quelque petit Oiseau, dont il a auparavant jeté les œufs ;

6° Que ce petit Oiseau, ainsi maltraité, ne fait aucune difficulté de retourner à son nid, et d'y couver l'œuf que

le Coucou a substitué aux siens, quoique unique et bien différent;

7° Enfin, que ce n'est nullement par indifférence ou par paresse que le Coucou ne fait pas de nid et qu'il ne couve pas; mais que forcé comme il l'est, et peut-être pour d'autres causes encore, il est nécessaire que d'autres que lui travaillent et coopèrent à la multiplication de son espèce; que les singularités qu'il présente ne sont point une bizarrerie, ni un désordre de la Nature, mais l'effet d'une Volonté suprême.

Il est remarquable que Lothinger ne paraisse pas reconnaître l'assimilation de l'œuf du Coucou à ceux du nid avec lesquels se trouve cet œuf, puisqu'il le dit *bien différent*. Ce qui prouve du moins que, dans ses nombreuses recherches, il n'en a jamais rencontré d'exemple.

Guéneau de Montbeillard qui, à la même époque, travaillait à l'œuvre de Buffon, n'adopta pas les résultats de Lothinger, et objecta qu'on ne peut conclure, de ce qu'un Oiseau a renoncé à ses œufs qui avaient été mis dans son nid par la main de l'homme, qu'il y aurait aussi renoncé si un autre Oiseau les y eût déposés lui-même ou plutôt pondus; que ce renoncement dépend du plus ou moins de finesse du tact, de l'odorat ou de la passion de couver plus ou moins vive.

A cette objection, qui ne manquait pas de portée, Lothinger a opposé de nouvelles expériences qui se peuvent résumer ainsi :

1° Des changements d'œufs faits de main d'homme dans des nids de Chardonneret, de Pinson, de Verdier, etc., mais des œufs de mêmes races : ces œufs ont été couvés par ces Oiseaux comme si c'étaient les leurs, et ils ont nourri les petits qui en sont provenus;

2° Des changements d'œufs étrangers, sans les toucher

en aucune manière, et placés dans divers nids ; ses résultats ont été les mêmes que ceux des premières expériences.

Enfin, les œufs propres de l'Oiseau, retirés et remis à la main, ne furent point abandonnés.

Montbeillard a clos cette série d'expériences par dix observations, desquelles il résulte, dit-il :

1° Que les femelles de plusieurs espèces de petits Oiseaux, qui se chargent de couver l'œuf du Coucou, se chargent aussi de couver d'autres œufs étrangers avec les leurs propres ;

2° Qu'elles couvent quelquefois ces œufs étrangers de préférence aux leurs propres ;

3° Qu'elles couvent et font éclore un œuf unique autre que celui du Coucou ;

4° Qu'elles repoussent avec courage la femelle du Coucou, lorsqu'elles la surprennent venant déposer son œuf dans leur nid ;

5° Enfin, qu'elles mangent quelquefois cet œuf privilégié, même dans le cas où il est unique ; mais un résultat plus important et plus général, c'est que la passion de couver, qui paraît quelquefois si forte dans les Oiseaux, semble n'être point déterminée à tels ou tels œufs, ni à des œufs féconds, puisque souvent ils les mangent ou ils les cassent, et que plus souvent encore ils en couvent de clairs ; ni à des œufs réels, puisqu'ils couvent souvent des œufs de craie, de bois ; ni même à ces vains simulacres, puisqu'ils couvent quelquefois à vide ; que par conséquent, une couveuse qui fait éclore, soit un œuf de Coucou, soit tout autre œuf substitué aux siens, ne fait en cela que suivre un instinct commun à tous les Oiseaux et, par une dernière conséquence, qu'il est au moins inutile de recourir à un décret particulier de l'Auteur de la Nature pour expliquer le procédé de la femelle du Coucou.

Il est juste d'observer que sur ces dix expériences, huit ont été faites sur des Serins, et par conséquent sur des Oiseaux réduits à l'état de domesticité. Mais nous ne pensons pas comme Vieillot, que cela en infirme les résultats au point de mettre exclusivement, ainsi qu'il le proclame, toute la raison et la vérité du côté de Lothinger.

Toutes ces études ne devaient pas être les dernières, chaque génération dans les sciences produisant ses investigateurs ; et c'est pour augmenter la lumière sur cette controverse que près d'un demi-siècle ensuite, Fl. Prévost tenta de nouvelles expériences, dont il rendit compte, par lettres, au Président de l'Académie des sciences, en 1834. Sans y revenir, disons qu'elles lui ont suffi pour en tirer les conclusions suivantes :

1° Que la femelle du Coucou est essentiellement polygame;

2° Que l'action du mâle ne féconde qu'un ou deux œufs seulement;

3° Que chaque accouplement est suivi d'une ponte;

4° Que le nombre de ces accouplements successifs ne permet conséquemment pas à la femelle de couver ses œufs et d'élever ses petits, puisque ces deux fonctions contraires, dont l'une l'oblige à rester au nid, tandis que l'autre l'en éloigne, devraient alors avoir lieu en même temps;

5° Que c'est pour que cet Oiseau puisse obéir librement à l'instinct impérieux qui détermine ces nombreux accouplements, qu'il est pourvu de celui qui le dispense de prendre soin de ses petits.

Ces conclusions, ainsi que les observations dont elles sont déduites, viennent quelque peu contredire celles auxquelles serait arrivé le savant chimiste Belge, M. Van Mons, que nous avons déjà cité, dans un mémoire de la même époque, 1833. D'après lui, les Coucous sont bien

polygames, mais à la manière des autres Oiseaux, c'est-à-dire qu'un mâle suffit à plusieurs femelles. Ce mâle se perche ordinairement sur le sommet de quelque arbre et, sans changer de place, il chante pour appeler les femelles, qui s'empressent de se disputer ses faveurs. Ces femelles, après qu'elles ont été fécondées, ne pouvant seules se charger de l'éducation de leurs petits, par les mêmes raisons que l'on a vues, sont obligées d'en charger les étrangers.

Ainsi, même après tant d'études, d'expériences et d'observations incessantes, depuis tantôt un siècle, bien des questions, au sujet de notre Coucou Chanteur, demeurent encore dans le vague, pour ne pas dire dans le mystère, et attendent encore leur explication.

Le fait le plus universellement constaté et indiscutable jusqu'à présent, c'est qu'on n'a aucune preuve positive de l'avoir jamais vu construire de nid, pas plus que couver ses œufs; quoique les deux choses soient non seulement possibles, mais même probables : puisque, au dire de Gérard, quelques observateurs *affirment* avoir vu la femelle du Coucou faire son nid, et couver elle-même ses petits; et d'autres veulent qu'elle s'empare des nids vides et y ponde.

A cet égard, nous sommes tout porté à admettre que si un œuf de Coucou est jamais trouvé dans un nid de Pie, de Geai, de Corbeau, ou même de Ramier, c'est que l'Oiseau ne l'y aura introduit qu'avec l'intention bien évidente de l'y couver lui-même, ces nids lui offrant capacité suffisante pour cette opération. Ce qui est à démontrer.

Il est bien certain, que ce ne sera jamais sur les nids des petites espèces auxquelles il les confie qu'il faut s'attendre à le voir couver son œuf, l'emplacement trop exigu ne le permettant pas à sa forte corpulence. Cette impossi-

bilité même nous explique pourquoi une autre espèce de Coucou, dont nous allons nous occuper, également d'Europe, tout en conservant les habitudes parasitiques du nôtre en général, lorsque parfois la fantaisie lui prend de couver lui-même ses œufs, les dépose ou les pond dans des nids plus en rapport avec sa taille, tels que ceux abandonnés par les Corneilles, les Pies, voire même les Ramiers.

Attendons-nous donc au premier jour, qui n'est pas demain, à une surprenante découverte de ce genre; pour y arriver toutefois, il convient d'abandonner les errements suivis jusqu'ici, qui ont fait leur temps, et que nous appelons de la *Vieille École,* quant au Coucou Chanteur, et de reporter les nouvelles études sur les espèces dont le parasitisme est intermittent.

Dans cet ordre d'idées, on apprécierait les circonstances qui semblent déterminer l'Oiseau à envahir le nid d'un autre, et celles au contraire où se produit et se développe chez lui l'instinct maternel. De la solution de cette double question, et à ce prix seul, jaillira le dernier rayon de lumière destiné à dissiper définitivement les ténèbres qui, malgré tout, pèsent encore sur l'histoire du Coucou Chanteur.

Une de ces circonstances déterminantes, par exemple, ne pourrait-elle pas se trouver dans l'observation attentive du passage ou de la migration de ces Oiseaux? car ces migrations, à leur arrivée au pays de la ponte, ne se composent presque jamais, ou rarement, jusqu'aux observations de ce jour, d'un nombre équivalent de mâles et de femelles; ce sont tantôt les uns, tantôt les autres, qui dominent, sans exclure parfois l'existence ou la possibilité d'une certaine parité de sexes. D'où l'on pourrait conclure que, de cette imparité ou équiparité résulte chez les Cou-

cous, que nous appelons à parasitisme intermittent, leur détermination, soit à convoiter un nid étranger pour y déposer leur œuf, soit à s'emparer d'un nid abandonné ou en construire un autre pour y pondre leurs œufs et les couver eux-mêmes.

Il se peut donc faire, et c'est notre pensée, que le principe généralement adopté, quant à présent, sur la prétendue prédominance exclusive des mâles, ne s'applique qu'à l'une des trois faces de la question que nous venons de poser. Resterait à faire, non la découverte de la seconde, qui n'est plus à faire depuis l'observation de M. Van Mons, mais celles de la troisième. C'est ce qu'aideront à nous montrer les études et les recherches d'un savant Ornithologiste voyageur anglais, M. Ramsay, sur le Coucou Brillant ou Bronzé de la Nouvelle-Hollande.

Mais, en fait de circonstances déterminantes, la meilleure, la plus sûre et la plus facile, parce qu'elle se trouve à portée de tous les chasseurs, serait celle-ci :

On sait que, chez la plupart des Oiseaux, les femelles surtout, quand elles ont couvé, portent, à la surface du sternum et du ventre, des places dont le plumage, principalement le duvet, n'existe plus. C'est ce que Faber appelle *taches* incubatrices. Disséminées en plusieurs régions chez les Oiseaux d'eau, suivant leur nombre d'œufs, elles occupent presque toute la surface chez les petites et grandes espèces de Passereaux.

Cette dénudation n'est, chez aucun, plus remarquable que chez le Freux, le Geai, le Merle, pour ne parler que des plus communs. C'est une observation, que nous sommes à même de faire tous les ans, que nous abattons par plusieurs douzaines, pour ne pas dire par centaines, chacune de ces espèces, durant tout le temps de la couvée et de l'éducation des petits.

Que les ornithologistes chasseurs, tant en Europe qu'en France, où ils ne manquent pas, à commencer par Toussenel, par MM. Vian et de Cherville, sans parler de M. Alb. Marchand, de Chartres, veuillent bien tenir compte et bonne note de cette indication. Il leur suffira, dans la saison, après les premières constatations faites du dépôt d'œufs de Coucou dans les nids qu'ils observeront, et le temps présumé nécessaire à leur éclosion, d'opérer une véritable battue. De l'examen des victimes et de leurs dépouilles résultera la démonstration qui fait défaut à la science. Et preuve sera faite si, oui ou non, le Coucou Chanteur est un Oiseau comme un autre, et s'il lui arrive enfin de vouloir bien couver ses œufs lui-même.

C'est une réflexion qui nous est venue à la suite de nos études sur Levaillant, qui en fait tardivement l'observation, à propos de cette même famille, dans le cours de ses voyages en Afrique, et que nous ne manquerons pas de rappeler en son lieu.

Nous nous bornerons à cet aperçu pour dire un mot de l'éducabilité de notre Coucou Chanteur; aussi bien faut-il en finir avec lui. Ce qui démontre surabondamment que son organisation ne diffère pas de celle de tous les autres Oiseaux, c'est son aptitude à la domestication.

« Quoique rusé, quoique solitaire, dit Guéneau de Montbeillard, le Coucou est capable d'une sorte d'éducation. Plusieurs personnes en ont élevé et approvisionné : on le nourrit de la viande hachée, cuite ou crue, des insectes, des œufs, du pain mouillé, des fruits, etc. Un Coucou, ainsi apprivoisé, reconnaissait son maître, venait à sa voix, le suivait à la chasse, perché sur son fusil; et, lorsqu'il trouvait en chemin un Griottier ou Merisier sauvage, il y volait, et ne revenait qu'après s'être rassasié pleinement; quelquefois il ne revenait point à son maître de

toute la journée, mais le suivait à vue, en voltigeant d'arbre en arbre; dans la maison, il avait toute liberté de courir; il passait la nuit sur son perchoir.

La fiente de cet Oiseau est blanche et fort abondante; c'est un des inconvénients de son éducation. Il faut avoir soin de le garantir du froid dans le passage de l'automne à l'hiver; c'est pour ces Oiseaux le temps critique, du moins c'est à cette époque que le collaborateur de Buffon, qui en a fait l'essai, a perdu tous ceux qu'il a voulu élever.

Cet exemple est d'autant plus curieux qu'il est presque le seul que l'on puisse citer de l'éducabilité du Coucou, la plupart des amateurs naturalistes qui depuis ont fait la tentative d'apprivoiser cet Oiseau ayant échoué, ou y ayant renoncé.

Ainsi M. de Schauroth, un des plus doctes correspondants de Beschstein, déclare positivement le Coucou inéducable. Voilà ce qu'il en dit :

« Le Coucou n'a presque aucune qualité propre à en faire un Oiseau de chambre. S'il est vieux, il est trop opiniâtre et trop vorace; en général, il est furieux, boudeur et mélancolique. J'en ai élevé quelques-uns : le dernier venait d'un nid de Bruant; ses yeux étaient encore fermés quand je le pris; cependant il se jeta sur moi avec impétuosité. A peine l'avais-je eu six jours, qu'il avalait de colère tout ce qu'on lui présentait. Je le nourris de chair d'Oiseaux, qu'il lui fallut continuer longtemps, avant qu'il apprit à manger seul. Ses mouvements étaient si brusques, qu'en sautant et s'agitant, il renversait tous les petits vases de nourriture qui étaient à sa portée. Sa queue crût lentement. Jamais il ne s'apprivoisa entièrement; il s'élançait toujours sur mes mains et mon visage, attaquait même tout ce qui venait trop près de lui, et jusqu'aux autres Oiseaux. Il

mangeait en très grande quantité de la première pâtée universelle et fientait en proportion, ce qui le rendait fort sale; je l'ai vu dévorer jusqu'à ses propres ordures. Il est si maladroit avec ses pattes courtes et grimpantes, qu'il ne peut marcher; il fait au plus quelques sauts, mais vole parfaitement. »

Le Dr Gaspard n'a pas été moins explicite à l'endroit de cette nature rebelle du Coucou. Après avoir infructueusement essayé, à cinq reprises, d'élever de jeunes Coucous pris au nid, il s'exprime ainsi : « J'ajouterai que ces Oiseaux m'ont paru être tous d'un naturel très méchant; qu'ils se battent à outrance, ensemble ou avec les autres Oiseaux, qu'on place dans leur société; qu'ils ne s'apprivoisent pas, et ne deviennent pas doux, même à l'égard des personnes qui en ont soin. »

Enfin, si le Dr J. Franklin dit n'avoir jamais vu un seul Coucou vivre une année entière en capitivité, Toussenel affirme, par contre, avoir des exemples de Coucous qui ont vécu deux et trois ans en cage, ajoutant que cet Oiseau est, du reste, un triste compagnon de volière, stupide, muet, vorace, et complètement indigne des soins et de l'affection de l'homme.

Nous regrettons de ne pas connaître le résultat des tentatives de ce genre, faites, il y a une vingtaine d'années, par M. de Sèlys-Longchamps, qui en conserva un assez longtemps pour lui voir prendre sa livrée d'adulte.

Aussi est-ce avec plaisir, qu'au milieu de ces contestations, nous avons vu se produire deux faits contraires dans la volière bien connue de M. Ollivier Larrieu, de Badech (Lot-et-Garonne), qui en rend compte, en ces termes, à la Société d'acclimatation de Paris, dans les premiers mois de 1878 :

« Il y a deux ans, j'élevai un jeune Coucou, et je ne fus pas

peu surpris de voir une Fauvette Babillarde lui donner la becquée. Cette Fauvette était un mâle pris adulte, devenu très familier, et qui errait librement dans la serre. Quoiqu'il vécût habituellement de pâtée, ce n'est que lorsqu'il avait à sa disposition des insectes vivants, qu'il donnait la becquée au jeune Coucou.

« Cette année, j'ai encore un jeune Coucou. J'étais curieux de savoir si le même cas d'adoption se reproduirait encore. J'ai lâché dans la serre une Fauvette Babillarde mâle, de l'année dernière, prise dans son nid et élevée à la main. Dès le second jour, elle a donné la becquée au jeune Coucou, mais d'une façon fort irrégulière; ce n'est que lorsqu'elle est elle-même gorgée d'insectes vivants qu'elle consent à apporter les autres à son jeune élève. Jamais elle ne lui donne la pâtée. J'ai plusieurs insectivores libres dans ma serre (Rossignol, Rossignol de Muraille, Traquet, Bergeronnette, Troglodyte, Fauvette à Tête noire, etc.); pas un de ces Oiseaux ne s'occupe du pauvre Coucou; il a beau crier famine, il n'y a que la Fauvette Babillarde qui le prenne en pitié. »

M. O. Larrieu est dans la bonne voie; nous ne saurions trop l'engager à la suivre et à y persévérer parce qu'elle est la seule pratique. Encore un peu de courage : qu'il tâche de se procurer un jeune couple, et, une fois convenablement installés, il n'est pas possible qu'arrivés à l'âge adulte, et, à cette saison où parle la nature, ces Oiseaux ne finissent par s'apparier et par éprouver le besoin de se construire un nid, d'y pondre et d'élever le produit de leur couvée.

Dès ce moment la grande question sera vidée, et cet observateur si zélé aura rendu un signalé service à la science.

D'après ce que nous avons dit de la voracité du Coucou,

qui le porterait parfois à détruire les couvées des Oiseaux, en mangeant leurs œufs et même leurs petits, on pourrait être embarrassé, malgré son alimentation d'insectes, pour le ranger parmi les auxiliaires de l'homme. Heureusement, il n'en est pas ainsi, et il a son importance pour la conservation de nos différentes espèces de culture. La nature, nous l'avons vu, s'est plu à former cet Oiseau remarquable, pour se nourrir de chenilles velues, que peu d'autres Oiseaux peuvent manger, comme par exemple, les Noctuelles et les Processionnaires, qui ravagent les forêts, en appropriant son estomac, d'une manière spéciale et digne de l'attention du physiologiste, à la digestion de ces insectes. Le docteur de Tschudi cite un fait, au sujet des services que nous rend le Coucou, qui mérite, quoiqu'on en dise, sinon l'affection de l'homme que lui refuse notre Analogiste s'aveuglant sur son utilité, du moins toute la protection des lois :

« En 1847, dit M. de Tschudi, une grande forêt de sapins, en Poméranie, souffrit tellement des dégâts causés par les chenilles, qu'elle commençait déjà à se dessécher, lorsque tout à coup elle fut sauvée par une bande de Coucous, qui, quoique déjà en migration, s'y établirent cependant quelques semaines, et nettoyèrent si bien les arbres, que l'année suivante le mal ne se renouvela pas. On sait que le Coucou, à l'instar des petits chercheurs d'insectes, les Mésanges, les Roitelets huppés, les Grimpereaux, mangent presque toute la journée, parce que les chenilles contiennent beaucoup de liquide et peu de matières nutritives solides. D'après les observations qui ont été faites, on peut compter que le Coucou détruit, toutes les cinq minutes, au moins une chenille, ainsi en un jour au moins cent soixante-dix chenilles, dont les poils, ainsi que nous l'avons dit, restent attachés à la membrane mu-

queuse de son estomac, et souvent le tapissent formellement. Si l'on admet que la moitié des chenilles détruites sont des femelles, et que chacune d'elles contient en moyenne cinq cents œufs, un seul Couçou empêche donc, en un seul jour, la ponte de quarante-cinq mille cinq cents chenilles nuisibles ! Combien faudrait-il employer d'hommes, pour le même travail, *en un jour* ? C'est un dicton populaire, chez nous, que celui qui a de l'argent dans sa poche, quand il entend le premier chant du Coucou au printemps, n'en manquera pas de tout l'été. Nous pouvons dire avec plus de justesse : chaque appel du Coucou nous répète que cet Oiseau conserve des sommes considérables au bien-être national, et qu'il protège avec une activité infatigable une partie importante de ce dernier. »

Nous avons pensé ne pouvoir mieux clore l'histoire de notre Coucou que par cette étonnante citation de l'habile ornithologiste, du savant président de la Société d'Agriculture du canton de Saint-Gall.

Nous terminerons cet article déjà trop long, et qui aurait pu l'être encore davantage, en nous appropriant cette réflexion, dont de Montbeillard accompagne son histoire du Coucou Chanteur :

« Je demande pardon au lecteur, dit-il, de m'être arrêté sur un sujet dont peut-être l'importance ne lui sera pas bien démontrée ; mais l'Oiseau dont il s'agit a donné lieu à tant d'erreurs, que j'ai cru devoir, non seulement m'attacher à en purger l'histoire naturelle, mais encore m'opposer à l'entreprise de ceux qui les voulaient faire passer dans la métaphysique. Rien de plus contraire à la saine métaphysique que d'avoir recours à autant de prétendues lois particulières qu'il y a de phénomènes dont nous ne voyons pas les rapports avec les lois générales : un phénomène n'est isolé que parce qu'il n'est point assez

connu ; il faut donc tâcher de le bien connaître avant d'oser l'expliquer; il faut, au lieu de prêter nos petites idées à la Nature, nous efforcer d'atteindre ses grandes vues par la comparaison attentive de ses ouvrages, et par l'étude approfondie de leurs rapports. »

C'est ce que va nous apprendre la suite de cette étude sur les Coucous.

Mais, de toute manière, que ces sages conseils soient la règle fixe de tous ceux qui, après nous, seront tentés de corriger ou compléter notre esquisse, et le Coucou ne tardera pas à rentrer dans le droit commun.

Le Coucou Chanteur n'est pas, nous l'avons dit, la seule espèce du groupe des vrais Coucous, qui confie l'incubation de ses œufs aux soins d'autres Oiseaux. Le même fait se reproduit chez les grandes et les petites espèces africaines ; et d'abord pour les premières chez

Le Coucou vulgaire d'Afrique[1].

Cette espèce découverte par Levaillant, et considérée par lui comme une simple variété du Coucou Chanteur s'en distingue facilement au premier coup d'œil. Il a tout le plumage des parties supérieures d'une teinte uniformément plus grise et les taches blanches des pennes de la queue plus larges, outre que la rectrice externe est entièrement blanche; mais les bordures également blanches qui terminent ces pennes, et les bandes noirâtres transversales, sur fond blanc, de tout le devant du sternum sont à peu près les mêmes dans les deux Oiseaux; ainsi que les mœurs, les formes, l'allure et le chant, sauf les tarses qui ne sont qu'à-demi emplumés. Les orbites et la base

[1] *Cuculus Gularis.*

du bec sont jaune orange. Il mesure près de 30 centimètres.

C'est dans le Camdeboo que Levaillant entendit, pour la première fois, le chant de ce Coucou, qu'il reconnut d'abord pour être absolument le même que celui qu'il avait si souvent entendu dans les forêts d'Europe; et, dans toute la traversée de cette région, il a trouvé trente-et-un nids, où cette espèce avait déposé ses œufs.

Mais c'est généralement dans les nids du Traquet Jean-Frédérick [1], du Traquet Pâtre [2], du Coryphée [3], de la Pie-Grièche Fiscal [4] et du Bacbakiri [5], espèces qui toutes se nourrissent d'insectes, qu'il a rencontré les œufs de ce Coucou; il n'en a jamais vu qu'un à la fois dans chaque nid. Ces œufs sont d'un gris olivacé, piquetés de roux, et très petits relativement à la taille de l'Oiseau.

D'après cela, la variabilité, ou substitution de couleur, n'existerait pas chez l'œuf de cet Oiseau, puisque Levaillant l'a toujours trouvé le même dans tous les nids qu'il cite : et cependant la plupart de ceux-ci ont le fond de leur œuf d'un bleu verdâtre, tels que ceux des Traquets, et le Bacbakiri a le sien d'un vert pâle avec quelques taches rares rougeâtres; ce qui est loin de ressembler à l'œuf de ce Coucou; différences qui, en aucun cas, n'empêchent ces Oiseaux de couver aussi assidûment et avec le même succès l'œuf de ce Coucou comme les leurs propres. A quoi sert donc, dans ce cas, la prétendue précaution providentielle départie à notre Coucou d'Europe?

Puis, chez une autre espèce, découverte aussi par Levaillant, et qui a été pour lui l'occasion de ses premières

[1] *Bessonornis Phœnicurus.*
[2] *Saxicola Rubetra.*
[3] *Drymoica Coryphœa.*
[4] *Lanius Collaris.*
[5] *Lanius Bacbakiri.*

expériences sur le moyen dont se servent les Coucous parasites, pour transporter leur œuf dans un nid étranger, à gorge étroite, expériences qui, malgré la longueur de leurs détails, sont assez intéressantes pour être rapportées, puisque c'est de l'histoire :

Le Coucou Criard[1].

Un peu moins fort que le Coucou Chanteur, celui-ci est entièrement noir de plumage ; mais ce noir paraît glacé d'une teinte bleuâtre sur le corps de l'Oiseau, sur les couvertures des ailes et sur sa queue ; les pennes de cette dernière, un peu étagées, sont bordées de blanc à leur extrémité ; les grandes pennes alaires tirent au brun sur leurs bords et vers la pointe. Le bec est noir ; les yeux sont châtain foncé, et les pieds jaunâtres.

Cette espèce est très abondante dans le pays des Cafres, ainsi que dans l'intérieur des terres, vers le Sontag, le Swarte-Kop et tout le Camdeboo.

Ce Coucou a la voix si forte et si retentissante, qu'il se fait entendre à une distance prodigieuse ; c'est pour cela que Levaillant l'a surnommé *Criard*. Perché sur le sommet d'un arbre mort ou sur une branche desséchée d'un arbre élevé, il entonne, dès l'aube du jour, sa triste chanson, ou plutôt il pousse ses cris lamentables, qu'il continue très avant dans la matinée, qu'il reprend ensuite au déclin du jour, et qu'il prolonge une grande partie de la nuit et souvent la nuit toute entière, lorsque le temps est calme et serein.

« La contrée, raconte Levaillant, était pleine de ces Coucous Criards ; chaque jour, moi et Klaas, nous en ren-

[1] *Cuculus Clamosus*.

contrions à mesure que nous étudions et varions nos courses; et, comme nous étions alors dans la saison de la ponte, nous trouvâmes aussi plusieurs nids où des femelles de ces Coucous avaient déposé leurs œufs; nous en découvrîmes un entre autres du Capocier[1], dont la femelle couvait un de ces œufs, découverte vraiment étonnante, puisque le nid d'un Capocier est entièrement fermé, à la réserve d'un très petit trou par où pénètre l'Oiseau, très petit lui-même.

« Or ce nid, qui contenait un œuf de Coucou, n'étant absolument pas déformé, il est évident qu'un Oiseau, d'un tiers seulement moins fort que notre Coucou d'Europe, n'a pas pu s'y introduire et y pondre ses œufs. Si en même temps nous considérons qu'en général tous les nids dans lesquels pondent les Coucous sont ceux des plus petits Oiseaux; que ces nids sont la plupart si peu spacieux et même posés sur des branches si faibles, qu'il doit être difficile, et peut-être absolument impossible, à un Oiseau d'un certain volume de s'y tenir renfermé pour pondre, à moins qu'on ne veuille que, perché sur une branche tout juste au-dessus du nid, le Coucou y laisse de là tomber son œuf; ce qui, ainsi que j'y ai bien fait attention, devient impraticable par la position de quelques-uns de ces petits nids dans lesquels je n'ai pas moins trouvé l'œuf d'un grand Coucou. Comparant ensuite quelques faits semblables de notre Coucou d'Europe, dont j'avais plusieurs fois trouvé l'œuf dans le nid du Roitelet huppé, nid presque entièrement fermé comme celui du Capocier d'Afrique; et depuis, ayant encore trouvé en Afrique plusieurs nids de Pinc-pinc, nids fermés aussi, dont l'entrée est une gorge fort étroite et où il aurait été physiquement impossible à un

[1] *Drymoica Macroura.*

Coucou de pondre son œuf, quand on supposerait qu'il pondît en volant; ces faits et ces considérations, jointes à ce que les Coucous, qui ne couvent pas eux-mêmes, font tous des œufs très petits relativement à leur taille; que tous ils ont la bouche large, le gosier ample, m'ont naturellement conduit à penser que les Coucous pondaient partout ailleurs que dans les nids où ils se proposaient de déposer leurs œufs, et qu'ils les y transportaient ensuite, soit dans leur bec, soit dans leurs serres. En effet, m'étant avisé d'essayer tous les œufs de Coucous, dont j'avais une assez grande quantité, dans le bec et dans les serres de tous les Coucous que je tenais, en ayant soin, comme on le pense bien, d'essayer les œufs de chaque espèce aux individus de l'espèce correspondante, à mesure que je pouvais me les procurer, j'ai trouvé que l'œuf d'un Coucou quelconque tient très bien dans ses serres, mais encore mieux dans sa bouche, sans qu'il empêche aucunement le bec de se fermer, essai qui, pratiqué sur beaucoup d'autres Oiseaux avec leurs propres œufs, a été loin de donner le même résultat.

« Cependant, continue Levaillant, il s'en fallait beaucoup que tout cela satisfît au désir que j'avais de savoir la vérité : je voulais être convaincu; ce n'était pas assez pour moi que des conjectures; et, toutes raisonnables qu'elles fussent, est-ce bien dans ses serres ou dans sa bouche, me disais-je souvent, qu'un Coucou transporte son œuf dans le nid d'un autre Oiseau? J'avoue bonnement qu'une chose, qui paraîtra futile à bien des gens, ne laissait pas que de me tourmenter l'imagination. Je voyais bien des difficultés par le moyen des serres : car l'Oiseau ayant besoin de se percher aux environs du nid où il aurait prétendu déposer son œuf, le pied qui aurait porté cet œuf en aurait été gêné, embarrassé. D'ailleurs le tarse est si court chez les Coucous, les vrais Coucous, qu'il devrait

être souvent impossible à l'Oiseau d'étendre assez le pied pour arriver de l'endroit où il se trouverait perché à l'ouverture du nid où il voudrait déposer son œuf. Comment ferait-il s'il était fermé?

« Mais je me rappelais très bien que j'avais été témoin un jour du transport que fit un couple d'Engoulevents de ses œufs, qu'ils emportèrent dans la bouche : c'était une probabilité pour que les Coucous pussent en faire autant, ayant pour cela les mêmes moyens que les Engoulevents, c'est-à-dire un gosier ample et une large bouche, quoiqu'à beaucoup près moins bien partagé à cet égard que ces derniers. Mais tout cela n'était encore que du domaine des probabilités. Je mis tout mon monde à la recherche des nids, et je défendis de tuer les Coucous. Mon projet était de si bien guetter ces derniers, caché non loin du nid, que j'espérais y en surprendre un; mais toutes mes tentatives furent inutiles. J'avais beau, lorsque j'avais trouvé un nid de ceux que les Coucous recherchent, me blottir dans les environs de ce nid pendant des journées entières, et dans les cantons où il y avait beaucoup de Coucous, je n'eus jamais le bonheur de satisfaire ma curiosité sur la manière dont ces oiseaux auraient transporté leurs œufs; car il me paraissait certain, évident même, qu'au moins dans beaucoup de ces cas, ils ne pouvaient s'y prendre autrement. Cependant tous les moyens que je pris pour m'en convaincre par moi-même furent encore inutiles, tellement inutiles que je renonçai à mon tour, quand le hasard vint me donner une solution du problème. »

Ce hasard et cette solution, nous en parlerons avec Levaillant, en nous occupant de l'espèce de Coucou qui en a été la cause.

Enfin, chez une autre espèce du Cap, observée par le même voyageur :

Le Coucou Solitaire[1].

Tout le plumage du mâle est d'un noir brun glacé de gris sur la tête et le derrière du cou, ainsi que sur le manteau, les couvertures des ailes, le croupion, les couvertures supérieures de la queue et la queue elle-même, dont toutes les pennes portent à leur bout un liséré blanc, et les quatre latérales des taches de cette couleur le long de leur tige, et de chaque côté sur leurs bords extérieurs. Ses grandes pennes alaires sont d'un noir brun plus foncé que le plumage du dessus du corps; telle est aussi la couleur du fond de la queue; la gorge est d'un roux faible; sur le devant du cou, on remarque quelques ondes brunes sur fond roussâtre; de la poitrine au ventre, toutes les plumes sont traversées par des bandes brun noir sur fond blanc roux, ainsi que celles qui tombent en culottes sur les tarses; les plumes du bas-ventre sont, comme celles qui couvrent le dessous de la queue, d'un blanc roux uniforme. Le bec est noir brun, mais jaunissant à la base de la mandibule inférieure; les yeux sont bruns et leurs paupières jaunes; les pieds, les ongles, le dedans de la bouche, ainsi que le larynx, sont aussi jaunes. Cet oiseau tient, pour la taille, le milieu entre le Coucou Vulgaire et le Coucou Criard.

Levaillant a trouvé le Coucou Solitaire dans tout l'intérieur des terres, depuis le pays des Cafres jusqu'à l'entrée du Camdeboo.

Cette espèce, tout aussi parasite que les précédentes, confie ses œufs au Capocier, au Coryphée, au Jean-Frédérick, au Merle Réclameur[2], et au Pinc-pinc Rousse-tête[3]. Ses œufs

[1] *Cuculus Capensis.*
[2] *Bessonornis Vociferans.*
[3] *Drymoica Fulvicapilla.*

sont d'un brun roux, parsemé de taches brun clair. Un de ces œufs, trouvé dans le nid d'un Capocier, n'est éclos que le vingt-troisième jour, pendant que, dans le nid du Jean-Frédérick, un autre œuf, de la même espèce de Coucou, le fut au bout de dix-neuf jours. Ainsi, en conclut notre voyageur, la durée de l'incubation dépend uniquement de la couveuse ; et ce qui le prouve bien mieux encore, c'est que, dans la même espèce, il est des femelles qui couvent plus longtemps que d'autres.

Ce fait, et la réflexion qui l'accompagne, en rappelle une autre de Gérard. Ce naturaliste remarquait assez judicieusement que ce qui n'était pas encore connu, au sujet de notre Coucou d'Europe, et ce qui mériterait de l'être, c'est la durée de l'incubation de son œuf, relativement à ce qu'elle est dans chacune des espèces à qui est confié cet œuf, car cette durée devrait varier suivant les Oiseaux. Ainsi, disait-il, la Lavandière couve douze jours, le Troglodyte couve treize, et d'autres jusqu'à quinze et dix-sept. Les femelles couvent donc l'œuf du Coucou jusqu'à éclosion, sans que la longueur du temps, si elle l'emporte sur celle qui lui est habituelle, les rebute et les lasse. Et, ajouterons-nous, sans se préoccuper, autant qu'on le suppose, de l'identité plus ou moins réelle ou de la différence de sa couleur avec celle des siens.

Dans tous les cas, les observations de Levaillant, au sujet de son Coucou Solitaire, répondent à cette question, et ne laissent place à aucun doute.

Aussi bien la remarque que nous avons faite tout à l'heure au sujet de l'immuabilité de l'œuf du Coucou Vulgaire d'Afrique s'applique à celui du Coucou Solitaire que Levaillant paraît avoir toujours trouvé le même, quelle que fût la couleur de ceux renfermés dans le nid.

De même fait l'espèce qui suit, du Gabon, décrite

pour la première fois, en 1853, par le baron de Lafresnaye :

Le Coucou du Gabon[1].

Chez cette espèce, qui se rapproche singulièrement de la précédente, toutes les parties supérieures, excepté le dessus de la tête et les rémiges, sont d'un noir brun en dessous et tachetées irrégulièrement de blanc à leur pli ; les rectrices sont toutes terminées de blanc et les deux latérales portent une tache de même couleur vers leur milieu ; en dessous, la gorge, le cou et la poitrine sont d'un brun marron foncé, plus pâle au menton ; le surplus, à partir de la poitrine, est orné de bandes noires droites, également espacées jusqu'à l'anus ; mais ces bandes ne sont régulières que sur les flancs ; elles cessent de l'être et prennent la forme de chevrons ou de festons isolés sur toutes les parties médianes du ventre ; il n'y a aucune trace de ces bandes sur les sous-caudales. Le bec et les ongles sont noirs ; les pattes jaunes. Sa taille un peu plus forte que celle du Coucou Solitaire mesure 31 centimètres.

J. Verreaux a fait connaître en 1855 que comme ses congénères, cette espèce a l'habitude de déposer ses œufs dans le nid des autres Oiseaux. On l'a vue déposer ainsi trois œufs dans trois nids d'espèces tout à fait distinctes, telles que du Loriot aux ailes noires[2], dont les œufs sont blancs avec quelques taches noires ; du Barbu de Bonaparte[3], dont les œufs sont blancs sans taches, et du Turdoïde d'Ashantée[4], dont les œufs sont d'un blanc lilacé,

[1] *Cuculus Gabonensis.*
[2] *Oriolus Nigripennis.*
[3] *Xylobucco Bonapartii.*
[4] *Ixos Ashanteus.*

abondamment pointillés de taches violettes et d'autres noirâtres. On sait que le Barbu niche dans des trous d'arbres. Pour opérer le transport de ses œufs, la femelle de ce Coucou reste des heures entières à guetter le nid qu'elle a choisi et, lorsque la couveuse s'en échappe, elle a le soin de détruire et d'avaler celui qu'elle veut remplacer; puis revient chercher à terre le sien propre, qui est quelquefois pondu des heures à l'avance, et le transporte au nid dans son bec.

Lorsqu'elle a ainsi déposé ses trois œufs, souvent à de grandes distances les uns des autres, elle et son mâle disparaissent du canton, pour n'y revenir que lorsque les jeunes, déjà en partie élevés, peuvent les suivre au premier cri d'appel ; alors toute la petite famille s'éloigne. Mais, une fois assez forts pour pourvoir à leurs besoins, les jeunes se réunissent et émigrent en bandes du côté opposé à celui par où passent les vieux.

Leur nourriture principale consiste en insectes et surtout en larves ; quoiqu'ils fréquentent les forêts, il n'est pas rare de les voir venir le matin et le soir, dans les petits buissons, pour y chasser les insectes crépusculaires.

Ce sont donc, sauf la couleur des œufs du Coucou, dont Verreaux ne nous parle pas, de nouveaux détails qui viennent enrichir d'autant la biographie de la famille.

De ce groupe, nous passons à celui des Oxylophes ou Édolios, qui appartiennent à l'Asie et à l'Afrique, et dont une espèce se trouve aussi en Europe.

Ces Coucous diffèrent des Coucous proprement dits par une large peau qui se remarque à l'angle externe de l'œil, et par une huppe occipitale, composée de plumes raides et allongées, qui orne la tête.

Du reste, bec de la longueur de la tête, mince, aussi haut que large, convexe, comprimé sur les côtés vers la

pointe, qui est entière et un peu crochue; narines basales, latérales, en scissure ovalaire, percées dans une sorte de membrane découverte; ailes longues, atteignant la moitié de la longueur de la queue, subobtuses; queue également longue et étagée; tarses courts, près de la longueur du doigt externe antérieur, épais, robustes, vêtus de plumes, seulement à leur origine, recouverts en devant de larges écailles transversales; les deux doigts externes les plus longs, le pouce le plus court, les deux antérieurs soudés à leur base; les ongles gros, courts et faiblement arqués.

Toutes les espèces de ce groupe, dont les mœurs, surtout pour l'espèce d'Europe, sont aujourd'hui bien connues, ont l'habitude, comme notre Coucou Chanteur, de déposer fréquemment leurs œufs dans les nids d'Oiseaux étrangers qui les couvent avec les leurs. Mais, ce n'est pas à Levaillant, nous devons l'avouer, que nous sommes redevable de ces renseignements. Il a bien décrit l'espèce qui suit, en ces termes.

Le Coucou Édolio[1].

Une huppe, composée de plumes longues et étroites, lui orne le derrière de la tête. Son plumage est généralement noir, à l'exception d'une plaque blanche qui marque le milieu des pennes intermédiaires de l'aile, et y forme comme une tache ou miroir de cette couleur. Sur les ailes et la queue, le noir prend une teinte de vert sombre. Sa queue, étagée, est aussi longue que le corps. Le bec est noir; les yeux sont orangés; les pieds bruns. Sa taille est de 30 centimètres.

Mais Levaillant se borne à dire que les œufs de l'Édolio

[1] *Oxylophus Serratus.*

sont absolument blancs, sans tache aucune; qu'il les a trouvés dans les nids de Rousse-Tête, de la Bergeronnette Brune[1], du Coryphée, du Citrin[2], du Gobe-Mouche Mantelé[3]; qu'enfin il en a rencontré vingt-huit dans autant de nids d'Oiseaux tous insectivores, et que, parmi ces œufs, quelques Coucous étaient déjà éclos.

Il est fâcheux que l'illustre voyageur ne nous dise pas si, dans ce grand nombre d'œufs qu'il a trouvés, il a observé des différences de coloration (il est vrai, qu'en l'état de la science, dans ce cas, il ne les eût pas reconnus comme œufs d'Édolio). Nous en concluons donc, de même que pour les précédents, jusqu'à plus ample informé, à la fixité de la couleur propre à ces œufs.

Nous n'en sommes pas moins heureux d'ajouter, d'après M. Gurney, que ce Coucou, observé par son correspondant à Natal, offre dans son gosier le même phénomène que le Coucou Chanteur : la peau intérieure de cet organe est doublée de poils ressemblants à ceux d'une jeune souris, et totalement séparée de la chair du gésier. Il se nourrit, en effet, de chenilles velues, auxquelles il ajoute des fourmis et d'autres insectes, qu'il cherche en sautillant au milieu des épaisses plantes grimpantes, fréquentant principalement les petits buissons peu élevés et isolés. Son vol est faible et peu soutenu. C'est un Oiseau migrateur, ou de passage à Natal.

On doit aussi à Levaillant la découverte d'une autre espèce, qu'il avait considérée comme une simple variété de la précédente, et à laquelle la science, avec justice, a enfin donné son nom. C'est :

[1] *Pratincola Sybilla.*
[2] *Drymoica Subflava.*
[3] *Philenloma Cyanomelas.*

Le Coucou Noir, ou de Levaillant [1].

Il a, comme l'Édolio, une huppe formée d'un faisceau de plumes longues et étroites, rabattues sur l'occiput qu'elles débordent, le miroir blanc du milieu des pennes intermédiaires, et tout le dessus du corps d'un noir vert; mais la gorge et le devant du cou portent des traits longitudinaux d'un noir vert sur fond blanc; tout le reste du corps, depuis la poitrine jusques et y comprises les couvertures du dessous de la queue, est blanc; la queue est étagée et fort longue; elle est d'un noir vert et légèrement tachée de blanc au bout de toutes ses pennes.

Levaillant n'a pas entendu son cri, et l'a tué dans les parties hautes de l'Afrique, c'est-à-dire vers la ligne équinoxiale.

Quoiqu'il n'ait rien pu savoir de ses habitudes, elles doivent être assurément les mêmes que celles de l'Élodio. Si nous en parlons donc, c'est uniquement à propos de son œuf, que nous avons possédé.

Cette remarque aurait eu d'autant plus d'importance, que nous avons possédé un œuf de grand Coucou d'Afrique, reçu comme appartenant à cette espèce, et qui, au lieu d'être blanc uniforme, est d'un fond blanc sale azuré, couvert de taches grises et brun verdâtre, offrant dans son ensemble, et sauf sa forme ovalaire, l'aspect d'un œuf de Pie. Nous ignorons s'il a été trouvé dans le propre nid, en supposant qu'elle en fasse un, de l'espèce à laquelle il nous a été dit appartenir, ou dans le nid d'une espèce étrangère.

Heureusement que nous sommes mieux renseigné que

[1] *Oxylophus Ater.*

par Levaillant, grâce aux investigations des savants Naturalistes Anglais que nous allons citer, sur les véritables habitudes d'une autre espèce, du même groupe africain, qui se montre dans le Midi de l'Europe, celle qui suit :

Le Coucou Geai [1].

Il a le dessus et les côtés de la tête d'un cendré plus ou moins foncé, avec la tige des plumes noires ; la nuque, le dos, le croupion et une partie des sus-caudales gris brun, légèrement lustré de verdâtre, avec la pointe des scapulaires et une partie des sus-caudales latérales blanches ; les parties inférieures du corps, les jambes et les sous-caudales d'un blanc plus ou moins pur, lavé très légèrement de jaunâtre sur les côtés du cou, au bas des jambes, et de cendré aux flancs ; la région parotique, les côtés de la nuque d'une teinte plus rembrunie que la tête ; les ailes pareilles au manteau, avec les couvertures terminées de blanc, et le bout des rémiges liséré de gris ; les rectrices noirâtres, terminées de blanc, excepté les deux médianes qui n'offrent à leur pointe qu'un petit liséré blanchâtre. Le bec est noir, avec la base de la mandibule inférieure rougeâtre ; l'iris jaune ; les pieds sont verdâtres. Sa taille est de 43 centimètres.

Cet Oiseau habite le Nord de l'Afrique et la Syrie ; il n'est nullement rare, pendant le printemps et l'été, en Palestine, où il a même un essor étendu ; se montre accidentellement dans le Midi de la France, en Italie, en Sicile ; il séjourne et niche dans le Midi de l'Espagne ; se montre à Malte, où il est de passage ; et fait quelques apparitions, dit-on, en Allemagne.

[1] *Oxylophus Glandarius.*

Nous avons dit, à propos du Coucou Gris ou Chanteur, qu'on avait trouvé son œuf, non seulement, ce qui est le plus habituel, dans les nids d'Oiseaux insectivores, mais encore, ce qui est moins fréquent, dans ceux d'Oiseaux frugivores, tels que le Geai, le Merle, la Pie, la Corneille Mantelée, la Tourterelle.

Ce fait a été constaté par Levaillant en ces termes : « J'ai toujours reconnu, dit-il, que les nids dans lesquels le Coucou déposait ses œufs étaient ceux des Oiseaux qui, comme lui, vivent d'insectes. On a dit qu'on avait trouvé, en Europe, des œufs de Coucou dans des nids de Ramiers, de Tourterelles, de Pies, etc; mais ces dires auraient grand besoin de confirmation. Tant de gens, qui n'ont jamais rien observé, veulent avoir tout vu, qu'un écrivain doit être bien sur ses gardes lorsqu'on lui raconte des faits qu'il n'a pas vérifiés lui-même. Avoir trouvé, au reste, un œuf de Coucou dans le nid d'un Oiseau granivore, ou dans celui d'un Oiseau de proie, ce n'est pas prouver que cet œuf y soit venu à bien. Un Coucou, pressé de pondre, peut bien aussi, ne trouvant pas d'abord le nid qui lui convient, exposer son œuf dans le premier qui s'offrira à lui ; car il est sûr que les Coucous doivent, aux approches de leurs pontes, être continuellement en recherche de nids; mais comme chaque Oiseau cache le sien avec plus ou moins de soin, il est tout simple qu'il arrive quelquefois qu'un Coucou, n'en ayant trouvé d'avance aucun qui lui convienne, se trouve forcé de déposer, à tout risque et péril, dans un nid quelconque, l'œuf qu'il porte et dont il n'est pas plus en son pouvoir de retarder l'émanation, qu'il ne l'est, en celui de toute autre mère, de garder son fruit, plus longtemps que la nature ne l'a voulu. Encore une fois, des faits particuliers et purement accidentels font exception aux règles et les confirment au lieu de les détruire. »

D'abord Levaillant, dans sa longue et pénible argumentation, oublie deux points importants qui étaient à sa connaissance personnelle : le premier, c'est qu'il s'agisse d'Oiseaux frugivores ou granivores, ils ne se servent pas moins, les uns d'aliments animalisés, les autres d'aliments élaborés pour la nourriture des leurs ; le jeune Coucou se trouve donc à cet égard dans les mêmes conditions, avec eux, qu'avec les véritables insectivores. Le second, c'est que la femelle du Coucou n'est jamais si embarrassée d'expulser son œuf que le dit notre auteur ; puisque d'après lui-même elle le dépose à terre avant de le transporter dans le nid de son choix, et qu'elle peut même l'y laisser assez longtemps, comme nous l'avons vu faire au Coucou du Gabon.

Il a en outre oublié cette épreuve, dont il va parler plus bas, de l'état et de l'examen de la poitrine de ces Oiseaux, au temps de l'incubation, pouvant si bien démontrer s'ils se sont effectivement livrés eux-mêmes à ce travail.

Nous ajouterons que les observations faites sur le Coucou Geai confirment pleinement les citations des auteurs relativement au Coucou Ordinaire d'Europe, ainsi qu'on en va être convaincu. Ces observations nous ménagent même une autre surprise : la possibilité, pour ces Coucous parasites, de couver eux-mêmes leurs propres œufs et d'élever leurs petits.

C'est sous le manteau de ces qualités et de ces habitudes de famille, peut-être exceptionnelles, qu'il s'est fait connaître et a conquis ses droits de cité scientifiques en Europe.

Dès 1739, on apprenait, par les auteurs de l'*Ornithologie Italienne,* que cette même année, un mâle et une femelle de cette espèce nichèrent aux environs de Pise (d'où l'un des noms spécifiques du Coucou Geai de *Pisa-*

nus); que la femelle pondit quatre œufs, les couva, les fit éclore, etc.

A l'appui de cette observation unique et à près d'un siècle de distance, Polyd. Roux fit connaître, en 1826, qu'il se l'est procurée plusieurs fois en Provence, où il a rencontré ordinairement des jeunes de l'année.

Depuis il n'en est plus question jusqu'en 1859, que les Ornithologistes Anglais, par de persistantes observations, ont bien fait connaître ses habitudes qui, selon les expressions de l'un d'eux, étaient presque un mystère pour les naturalistes de la Grande-Bretagne, comme pour tous ceux de l'Europe.

Ainsi quant au fait de propagation selon les règles ordinaires :

Lord Litford, en Espagne, a trouvé les œufs de ce Coucou dans un nid de Pie Commune, qui n'en contenait pas d'autres.

Même constatation a été faite par M. Tristram en Algérie, dans l'Atlas, où il trouva souvent, dit-il, plusieurs œufs de Coucou Geai dans des nids, sans qu'il y en eût d'autres. Ce qui les porte à croire que l'Oiseau les couvait lui-même.

Le même voyageur raconte encore qu'on lui apporta une fois, le 2 mai, quatre œufs de ce Coucou avec trois œufs de la Corneille Mantelée[1], pris dans le même nid, dans une gorge près du Mont Gélead, en Palestine; un des œufs du Coucou était frais, les deux autres, au moment d'éclore, et le quatrième couvé; tandis que les œufs de Corneille étaient couvés depuis quelque temps. Il parut évident, à M. Tristram, qu'il devait y avoir un long intervalle entre la ponte des œufs de Coucou, et qu'il était très

[1] *Corvus Cornix.*

possible que le Coucou eût pondu un œuf avant que la Corneille n'eût pondu les siens, ce qui du reste est conforme à l'observation de lord Litford [1].

D'autres observations dues à MM. William C. Hewitson, W. H. Simpson et Salvin tendent également à confirmer qu'il arrive quelquefois au Coucou Geai de couver ses œufs lui-même dans des nids abandonnés d'autres gros Oiseaux, puisqu'on aurait trouvé jusqu'à trois jeunes de cette espèce ensemble; et qu'on rencontre fréquemment jusqu'à deux et trois de ses œufs dans des nids de Corneilles et de Pies n'en renfermant pas d'autres de leurs propriétaires.

Le dernier de ces observateurs a même été témoin, en 1859, d'un autre fait, à l'appui de cette exception, qu'il raconte en ces termes :

« Un de nos Arabes m'a dit une fois avoir trouvé dans la forêt un nid de *Burroo-Burroo,* nom local du Coucou Geai. Je l'accompagnai sur le lieu. L'Oiseau mâle s'envola de dessus une branche d'un arbre voisin; et au haut d'un vieux Térébinthe noueux, dans un endroit où une branche, arrachée antérieurement du tronc, formait une cavité, j'aperçus un nid pareil à celui de la petite Chouette Méridionale [2], et certainement pas à celui d'une Pie, d'où sortaient les longues plumes de la queue de la femelle. Elle s'envola à son tour, et je trouvai deux œufs dont l'incubation était assez avancée. »

On ne peut malheureusement douter de ses habitudes parasites.

MM. Brehm et Cochrane ont toujours trouvé l'œuf du Coucou Geai, en Égypte, exclusivement dans le nid de la Corneille Mantelée; M. Strafford-Allen a même découvert,

[1] « Ibis. »
[2] *Arthene Meridionalis.*

également en Égypte, à la fin d'avril 1862, un jeune Coucou Geai en compagnie de deux jeunes Corneilles dans le même nid; c'est encore enfin dans le nid de ce dernier Corbeau que M. Tristram a rencontré, en 1865, les mêmes œufs, en Palestine, au milieu des ruines de Rabbath-Ammon. Cependant, en Espagne, c'est, comme on l'a vu, dans le nid de notre Pie Commune d'Europe [1] que lord Litfort d'abord, et depuis lui, en 1868 ou 1869, M. H. Saunders, auraient trouvé l'œuf de ce Coucou; et, en Algérie, M. Tristram l'aurait observé dans le nid de la Pie de Mauritanie [2], avec les œufs de laquelle cet œuf a des rapports de coloration. Ajoutons que M. Hewitson en a figuré un trouvé dans le nid du Merle Ordinaire [3], à l'œuf duquel il ressemble aussi beaucoup.

Tous ces faits, on en conviendra, viennent jeter un grand jour sur les habitudes possibles, probables même, de notre Coucou Chanteur : ce n'est pas exagéré de conclure, dès à présent, de ces nombreuses constatations, que ce qui arrive au Coucou Geai doit arriver également au Coucou Chanteur; et que chaque fois que l'on trouve des œufs de ce dernier dans un nid, fraîchement construit ou abandonné, proportionné à sa taille, et sans aucun autre œuf du propriétaire du nid, c'est qu'il les y a pondus, et qu'il s'apprête à les couver lui-même; et, à plus forte raison, si l'on y rencontre deux ou trois de ses petits, c'est qu'ils les a fait éclore et les nourrit lui-même. Ce qui le dépouille, dans une certaine mesure, d'une partie du merveilleux dont on s'est plu à l'entourer, et le rapproche de l'état normal.

Reste, à l'égard du Coucou Geai, ou tacheté, la ques-

[1] *Pica Caudata.*
[2] *Pica Mauritanica.*
[3] *Turdus Merula.*

tion du polymorphisme de son œuf, moins compliqué, jusqu'à présent, que celui du Coucou Chanteur. Mais pour se rendre compte des diverses variations de couleur que, suivant les circonstances, peut affecter cet œuf, il convient de le connaître à son état normal.

Il est de forme ovalaire, à fond de couleur vert d'eau, recouvert de taches nombreuses de brun rouge, variant de ton, et paraissant parfois rosâtre; de la grosseur la plus ordinaire des œufs de Pie.

Celui publié par Hewitson, en 1859, est presque aussi gros que l'œuf de Merle avec lequel on l'a trouvé : même teinte de fond bleu verdâtre pâle; même couleur de taches brun rouge vineux; mais celles-ci, au lieu d'être nuageuses ou en forme d'éclaboussures, réduites en un semis de petits points de même couleur, plus compactes au gros bout; sa forme est régulièrement ovalaire; il mesure 30 millimètres sur 23; celui des Merles avec lequel il se trouvait, de forme ovée, en mesurait 34 sur 24, ce qui ne fait pas une bien grande différence.

M. W. Chambers dit en avoir trouvé un sur les bords du Nil, entièrement semblable, pour les marques, à celui du Merle, et égal en grosseur à celui du Geai.

Les exemplaires que s'est procurés M. Cochrane diffèrent du précédent; cet œuf, d'après lui, est d'un blanc bleuâtre légèrement sale, sans aucune tache; la texture de la coquille est crayeuse et sans poli.

On peut donc dire que jusqu'à cette heure, d'une manière générale et à part cette modification, s'il existe peu de traces de polymorphisme sur l'œuf du Coucou Geai, il faut convenir que sa coloration naturelle, par ses affinités avec celle des œufs dont nous venons de citer les espèces, l'en dispense suffisamment.

Ce Coucou, du reste, à part ces singularités, est loin

d'avoir le même caractère que notre Coucou Commun. Il est aussi bruyant que celui-ci est silencieux. En Palestine, M. Tristram l'a rencontré par bandes faisant un jacassement continuel dans les buissons de Zizyphes, et parfois s'élançant à la poursuite d'une sauterelle et revenant s'en repaître à loisir sur leur perchoir.

D'accord avec M. Tristram, mais beaucoup plus explicite, M. Strafford-Allen ajoute que les individus de cette espèce se rencontrent généralement par couples (ce qui est déjà un indice de dispositions à l'incubation), fréquentant les plants d'acacia à gomme[1] qui couvrent les bords du Nil, dans la haute et basse Égypte, où on les reconnaît ordinairement au caquetage que font les femelles. Lorsqu'ils sont dérangés, ils s'éloignent d'un vol tranquille et incliné, la queue très développée, et vont se reposer un peu plus loin; s'ils se voient poursuivis, ils se glissent paisiblement vers un autre abri, du côté opposé de l'arbre.

La nourriture de cet Oiseau consiste principalement en chenilles et en différents insectes; vingt-quatre des premières ont été trouvées dans l'estomac d'un seul individu. Il semblerait cependant tenir des mauvais instincts de plusieurs de ses congénères, et notamment du Coucou Chanteur, en mangeant parfois des œufs. M. Allen dit avoir trouvé, dans l'estomac d'un de ces Oiseaux, un débris de coquille d'œuf, qu'il suppose être d'une Poule commune.

Les petits Oiseaux soupçonnent probablement ces habitudes, car les Moineaux Espagnols le poursuivent en troupes, avec un bruit tellement assourdissant qu'ils doivent lui rendre la vie dure.

« Je ne sais pas, dit ce naturaliste voyageur, témoin d'une de ces scènes, si les Moineaux avaient découvert

[1] *Acacia Nilotica* (Bot.).

qu'il offrait l'aspect d'un Oiseau de proie, sans en avoir les moyens d'attaque et de défense, et jouissaient ainsi du plaisir de l'effrayer avec impunité, ou s'ils étaient excités par un sens moral de quelque échappatoire pour les devoirs paternels des Oiseaux ; mais leur persécution était inexorable, et les Coucous devaient beaucoup en souffrir. Leur vengeance paraissait consister en un jacassement incessant entre eux[1]. »

Enfin, à terre, ce Coucou sautille gauchement, d'une manière et avec une tournure maladroites, à travers les lieux découverts ; ce qui tient naturellement et à sa queue trop longue et à ses jambes trop courtes.

Il serait cependant susceptible, sinon de s'apprivoiser, du moins de s'élever et de se conserver en cage. On apporta, le 21 mai 1865, à lord Litford, alors en Espagne, deux jeunes Coucous Geais, qui venaient d'être dénichés. Ils mangèrent avidement du bœuf haché, des œufs durs, des mouches, des coléoptères, des sauterelles, etc. On lui en apporta trois autres quelques jours après, qu'il réussit à ramener en Angleterre, et qu'il conserva en bonne santé jusque vers le milieu du mois de mars 1866, époque à laquelle ils moururent tous dans la même semaine, quoique paraissant fort bien portants. « Ce sont, dit cet observateur, des Oiseaux boudeurs et querelleurs, n'offrant quelque intérêt que par leur singularité et la rareté de les voir et de les garder en cage[2]. »

Et maintenant, nous pouvons dire que c'est aux travaux que nous venons d'emprunter aux savants voyageurs anglais, que le Coucou Geai doit la restitution à la science de son histoire, qui était complètement inconnue en Europe, et surtout en France, où l'on a la déplo-

[1] « Ibis ».
[2] *Id.*

rable habitude, faute de s'initier à leur langue, de tant négliger les Recueils de la Grande-Bretagne, et en tête l'*Ibis,* si consciencieusement et si savamment rédigé par les Sclater et les Newton, Recueils qui renferment presque tous, nous ne saurions trop le répéter, les meilleurs et les plus riches documents sur l'histoire naturelle des Oiseaux en général, et en particulier des Oiseaux de notre Europe.

Après ces grandes ou moyennes espèces de Coucous proprement dits, il nous faut parler de quelques-unes des petites espèces, auxquelles nous avons fait plusieurs fois allusion, et qui vont nous offrir de curieux points de comparaison de leurs habitudes avec celles du Coucou d'Europe, et nous fournir en partie l'explication par eux-mêmes des singularités de son histoire.

En tête, figurent les espèces de l'Océanie, dont on a fait un groupe sous le nom de Cacomantes, et qui ne se distinguent que par la gracilité de leur bec et surtout par l'allongement et l'ampleur de leur queue étagée. La plus remarquable à cet égard est :

Le Coucou à queue en éventail[1].

Ce petit Coucou, de la Nouvelle-Hollande, porte en effet une queue extraordinaire par sa largeur, sa longueur et sa beauté. La tête, le cou, les parties supérieures du corps et les ailes sont d'un noir foncé ; cette couleur forme un croissant sur la poitrine, dont les côtés, ainsi que la gorge et les joues, sont ferrugineux ; le milieu de la poitrine et le ventre sont d'un jaune d'ocre pâle ; les pennes de la queue sont noires, à l'exception des deux intermédiaires, qui ont

[1] *Cacomantis Flabelliformis.*

sur leur côté intérieur des raies transversales blanches. Sa taille est de 24 centimètres.

On le rencontre en très grand nombre dès le mois de mai, préférant les parties solitaires et les plus boisées, ainsi que les terres sablonneuses labourées, couvertes de vieux Banksias et d'Eucalyptus aux branches étendues, où le taillis consiste en Lamberties épaisses, peu élevées et rabougries, en acacias et Banksias nains, etc. Telles sont les parties de la Nouvelle-Hollande fréquentées par cette espèce pendant près d'un mois après son arrivée. On entend souvent, des profondeurs des buissons, son cri clair et plaintif, qui résonne mélancoliquement dans les environs.

Le mois de juin arrivé, ces Oiseaux abandonnent leurs retraites solitaires pour les parties boisées plus découvertes. On peut les y voir soit seuls, soit par couples, fréquentant souvent les jardins et les vergers, où, au milieu des arbres fruitiers sans feuilles, dans lesquels leur vol ondulé et les singulières saccades de bas en haut de leur queue les font immédiatement remarquer. Leur cri mélancolique prend un ton plus gai à mesure que le printemps s'avance, mais se fait entendre moins souvent, étant remplacé par un cri plus vif et plus dur.

Ils semblent devenir moins nombreux lorsque les Oiseaux s'accouplent et que commence la saison des nids. Quelques-uns s'en vont, ou se dispersent si clairsemés dans les buissons, qu'on ne peut en constater le nombre. Si plusieurs émigrent à cette époque, il en reste cependant une assez grande quantité pour déposer leurs œufs et se servir à cet effet des nids des petites espèces qui conviennent le mieux pour devenir les parents nourriciers de leurs petits. Ils commencent alors à s'en aller, et semblent, à l'exception de quelques traînards, être tous partis avant la fin de décembre.

L'Acanthize Poussin[1] est au nombre de ces espèces dont les nids sont favorisés de la visite de ce parasite. Mais son parasitisme s'opère plus franchement et plus au grand jour que celui du Coucou Chanteur, et s'il y met moins de ruses il est plus audacieux et plus éhonté.

M. Ramsay trouva, au mois de septembre 1863, non moins de quatre œufs dans le nid d'un Acanthize Nain[2], dont deux pondus par la propriétaire du nid, et deux par des Coucous. L'entrée de ce nid était très élargie, ayant grandement près de 6 centimètres de large, et le capuchon, qui en cache ordinairement l'ouverture, placée près du sommet du nid, et qui n'a généralement pas plus de 3 centimètres de diamètre, était repoussé en arrière, à un tel point que les œufs étaient parfaitement visibles.

Après avoir comparé les entrées, aussi démesurément élargies, des nids dans lesquels il avait trouvé des œufs de ces Coucous, avec les entrées de ceux qui n'en contenaient pas, M. Ramsay a acquis la conviction que les œufs de ces parasites sont pondus par eux-mêmes dans les nids, et n'y sont transportés ni placés d'aucune autre manière ou par aucun autre moyen. La largeur ordinaire de l'entrée des nids d'une autre espèce d'Acanthize, l'Acanthize Rayé[3], qui n'ont pas été visités par un Coucou, est d'environ 3 centimètres, alors que dans ceux qui ont contenu des œufs de ce dernier, elle varie de 5 à 7 centimètres[4].

Ce qui se comprend moins, c'est la facilité, l'ardeur même avec lesquelles ces vaillants petits Oiseaux se laissent aller à couver aussi fréquemment un œuf si différent des leurs, dont le fond est blanc, avec points et taches

[1] *Acanthiza Pusilla.*
[2] *Acanthiza Nana.*
[3] *Acanthiza Lineata.*
[4] « Ibis. »

rouges; alors que celui qu'ils adoptent n'en représente qu'un véritable d'Alouette, dont il a la forme et la coloration : ainsi, il est d'un blanchâtre sale et grisâtre, parsemé de petits points plus foncés ou brunâtres; toutes ces taches se correspondant et se trouvant réunies en une couronne régulière au sommet de l'œuf, qui mesure 20 millimètres sur 14, bien supérieur en cela aux œufs d'Acanthizes, qui n'accusent que 15 millimètres sur 6.

Le fait de parasitisme de ce Coucou est d'autant plus curieux, qu'il est loin d'être inconscient ou réfléchi, puisque l'Oiseau, n'usant d'aucune supercherie, se pose simplement sur le nid et y pond ses œufs tout à son aise, comme chez lui.

Or une femelle de Coucou qui pond elle-même son ou ses œufs dans le nid d'un autre Oiseau, est bien près de les pondre dans un nid construit par elle-même.

Faut-il imaginer que, d'un commun accord, les deux femelles couvent ensemble? ce qui serait plus curieux encore, et se rapprocherait de la façon d'agir d'une autre famille de Coucous d'Amérique, dont nous aurons à parler en dernier lieu.

Une autre espèce du même groupe, et aussi de la Nouvelle-Hollande, a été l'objet d'observations semblables :

Le Coucou Inorné[1].

Sa couleur générale est grise, la partie supérieure plus foncée, avec une teinte verdâtre suivant les incidences de la lumière; les oreilles portent une tache brune qui s'étend sur les côtés du cou; la queue et l'intérieur des rémiges sont rayés de blanc; la queue est rayée de noir; le bas-

[1] *Cocomantis Inornatus*.

ventre et les longues plumes des cuisses sont blanchâtres; les couvertures inférieures de la queue, blanches, légèrement rayées de noir. Le bec est noirâtre, avec la base des deux mandibules jaune; l'intérieur du bec d'un orangé foncé, ainsi que la langue; l'iris brun foncé, et les paupières sont jaunes; les tarses sont brun clair.

Cette espèce, dit J. Verreaux, qui l'a très bien étudiée, arrive dans les bois des environs de Hobart-Town, vers le mois d'octobre, qu'elle vient pondre. Elle se nourrit de larves et de chenilles, se tient le plus souvent dans la partie la plus fourrée des bois, et est très farouche. Il lui est arrivé cependant d'en voir un assez grand nombre, et de les observer sur les buissons qui se trouvent près de la ville, mais rarement plus d'une paire ensemble.

Une seule fois, du côté du Mont-Dromadéry, il lui est arrivé de voir un de ces Oiseaux s'enfuir d'un nid de Philédon Australien; mais comme le seul œuf qui s'y trouvait appartenait à cette espèce, il lui fut impossible de s'assurer si le Coucou avait emporté le second, ou s'il y venait pour y déposer le sien.

Il est assez fréquent de voir ce Coucou descendre sur le sol pour y saisir les insectes, les larves et les chenilles; c'est ainsi qu'il attrape souvent à la course des grillons et des sauterelles, faisant mouvoir ses ailes et sa queue lorsqu'il s'en est emparé; manège qu'il recommence plusieurs fois quand il veut en même temps se reposer sur un vieux tronc d'arbre, ou sur une branche morte : car il aime à se percher de manière à être à découvert, pour mieux voir ce qui se passe autour de lui.

A plus de vingt ans d'intervalles, M. Ramsay a été mieux favorisé que J. Verreaux, pour découvrir et l'œuf de ce Coucou et les nids où il le dépose.

Le Coucou Brun, ou Inorné, rapporte M. Ramsay,

dépose le plus ordinairement ses œufs dans les nids d'une espèce de Fauvette à ventre rouge [1], du Philédon à moustaches jaunes [2], du Philédon à face jaune [3], mais rarement dans ceux du Philédon Obscur [4] et du Philédon Lunulé [5]; et, en certains cantons sans doute, dans tous les nids à sa convenance.

Il dit avoir souvent remarqué que, lorsque les œufs de ce Coucou sont déposés dans des nids découverts, il montre une préférence décidée pour ceux de ces Oiseaux qui pondent des œufs semblables aux siens [6]. Ce qui chez lui, remarquons-le bien, n'implique aucune tendance au polymorphisme.

Précaution que n'a pas, nous venons de le voir, l'espèce précédente, et qui nous mène bien loin de la proposition de MM. Baldamus, Brehm et Hartmann, au regard du Coucou Chanteur. Il attend que la couleur propre au sien se révèle à ses yeux, pour le mêler aux œufs de la propriétaire du nid : ce qui est fort différent.

C'est ainsi que les œufs de Philédons étant généralement teintés d'un fond minium plus ou moins rosé, plus intense le plus souvent vers le gros bout, où se réunissent parfois des taches de même couleur, mais beaucoup plus foncées et allant au rouge sang, ou bien parsemés d'une manière égale de ces mêmes taches; et plus spécialement l'œuf du Philédon à moustaches jaunes étant d'un rose pâle couleur de chair plus foncé au gros bout, où il est tacheté et moucheté de marques d'une teinte beaucoup plus intense de couleur saumon; c'est dans le nid de ces Oiseaux que

[1] *Petroica Erythrogastra.*
[2] *Ptilotis Auricomis.*
[3] *Ptilotis Chrysops.*
[4] *Ptilotis Fusca.*
[5] *Melithreptus Lunulatus.*
[6] « Ibis. »

le Coucou dépose son œuf, notamment dans le nid de cette dernière espèce, avec l'œuf de laquelle il a les plus intimes rapports de couleur et de dimension : le sien, de 22 millimètres sur 15, étant de couleur chair pâle ordinairement sans marques, parfois avec de petits points noirs et brun rougeâtre foncé sur un fond de même couleur chair pâle, et celui du Philédon, de 20 millimètres sur 14. La distinction en est donc difficile à faire par la propriétaire du nid, quoique ici le polymorphisme n'ait rien à y voir.

Du reste les observations de M. Ramsay sur la manière de vivre de ce Coucou sont en pleine concordance avec celles de J. Verreaux. Il arrive de bonne heure, au mois de septembre, et se rencontre ordinairement en couples, montrant une prédilection pour les terrains à moitié découverts et les lisières d'arbres qui bordent les parties cultivées. On peut souvent en voir des individus perchés sur les branches mortes du haut des arbres, ou sur les branches découvertes du bois, et fréquemment même sur les clôtures, d'où ils s'élancent après les sauterelles et les grillons, qu'ils aperçoivent se cachant dans l'herbe. Leur nourriture consiste principalement en Grillons, en Phasmies, différentes espèces de Mantes, et souvent des magnifiques larves de Cœque triangulaire et de l'Anthérée de l'eucalyptus, qu'ils trouvent dans les feuillages du haut des arbres. Les jabots de quelques individus, pris au mois d'octobre, ne renferment ordinairement que des sauterelles qui semblent leur nourriture favorite.

M. Ramsay réussit à se procurer deux jeunes Coucous Inornés provenant d'œufs qu'il avait laissés dans des nids de Philédons à moustaches jaunes ; et il les reconnut de suite lorsqu'ils eurent leurs plumes.

Ils éclosent ordinairement vers le douzième ou le quatorzième jour, et alors, le jeune Coucou, un petit Être gras et faible, est à peine plus gros que ses frères de lait; mais comme cependant il croît vite, il remplit bientôt presque tout le nid; et ses malheureux compagnons, étouffés par son poids, ou morts de faim, à cause de sa voracité, sont jetés hors du nid par leurs parents; instinct hors nature, que nous retrouverons chez une autre famille étrangère aux Coucous. M. Ramsay trouva, le 30 octobre 1864, deux pauvres petits Oiseaux qui avaient été couvés avec un Coucou dans un nid de Philédon à moustaches jaunes, jetés dehors et étendus sur le sol, exactement au-dessous du nid; ils étaient morts, comme de raison, et paraissaient âgés de trois ou quatre jours.

Encore une variante à ajouter aux probabilités de l'histoire, si controversée en ce point, du Coucou d'Europe!

C'est une chose ordinaire, ajoute M. Ramsay, pendant les mois d'octobre et de novembre, de voir les petits Oiseaux donnant à manger aux jeunes Coucous. Les petits Acanthizes mêmes qui ne sont jamais, qu'on sache, des parents nourriciers de cette espèce, se réunissent à l'effet de pourvoir aux besoins de ses petits, que ceux-ci font facilement comprendre par leurs cris continuels, cris maussades, qui ne s'arrêtent que durant qu'ils reçoivent leur pâture, ou lorsque leur faim est apaisée.

Le 27 octobre de la même année, en traversant, pour rentrer chez lui, un pâturage à moitié défriché, il ne fut pas peu surpris, en entendant les cris d'un jeune Coucou, de voir deux Oiseaux adultes de la même espèce de Coucou Inorné, volant après lui, et paraissant le suivre avec la plus grande attention. Ils s'en éloignèrent plusieurs fois, mais vinrent le retrouver de nouveau, et leurs mouvements convainquirent cet observateur qu'ils étaient occupés à

le nourrir, quoi qu'il ne pût, à son grand regret, les voir d'assez près pour s'assurer du fait.

Nouvelle preuve que les Coucous n'abandonnent jamais leurs petits au sortir du nid étranger, auquel ils ont confié leur œuf.

Chez plusieurs de ces petites espèces de Coucous, le polymorphisme des œufs existe à un degré très prononcé ; et M. Ramsay en a fait une étude suivie très instructive et très curieuse.

Nous ne sachions cependant pas que ce savant ornithologiste ait donné des détails sur le polymorphisme de l'œuf de l'espèce suivante :

Le Coucou Métallique[1].

Ce Coucou est en dessus, y comprise la queue, d'un vert brillant métallique à reflets d'or ; en dessous, blanc rayé transversalement de nombreuses bandes aux mêmes teintes brillantes ; les rectrices latérales seules de la queue, rousses. Le bec est jaune, avec la pointe noire. Presque même taille que celui qui précède.

C'est encore un des nombreux envahisseurs de nids des petites espèces de Fauvettes Australiennes, telles que les Acanthizes, les Stipitures[2], les Semicrornis, etc., dont les œufs sont généralement à fond d'un blanc pur, plus ou moins largement mouchetés de rouge brique, et mesurant de 14 à 17 millimètres de longueur sur 4 à 7 de largeur.

Le sien cependant est loin, par sa teinte, de correspondre à cette coloration, et il les dépasse en dimension, avec sa forme régulièrement elliptique : il est d'un brun olive, luisant, avec le sommet recouvert, en forme de calotte,

[1] *Cacomantis Plagosus.*
[2] *Stipiturus Malacurus.*

d'une multitude de points noirs agglomérés, et mesure de 16 à 18 millimètres sur 12.

Dans ces conditions, nous ne voyons guère espoir, pour lui, de donner le change aux parents nourriciers qui n'en élèvent pas moins le petit qui en éclôt aussi bien et mieux que leurs propres enfants.

Puis viennent deux autres petits groupes, toujours Océaniens, sur les mœurs desquels on ne possède aucun détail.

Le premier, qu'aucun caractère appréciable ne distingue des Cacomantes qui précèdent, si ce n'est une queue plus courte, nous offre pour type :

Le Coucou Fuyard[1].

La couleur générale de son plumage est d'un brun obscur en dessus, et d'un roux cendré en dessous ; la queue est noire, à peine fasciée et terminée à la pointe de chacune de ses rectrices de blanc.

Ce Coucou, de Bornéo, est, ainsi que l'indique son nom, plus facile à entendre qu'à apercevoir, quoiqu'il se trouve quelquefois réuni au nombre d'une douzaine, ce qui tient à son habitude de rester, comme s'il était couché, sur le côté supérieur d'une grosse branche, faisant résonner un cri monotone. Son chant, dit, en 1863, M. J. Mottley, est un sifflement élevé, mais doux comme le son d'une flûte, répété trois fois, et continué plusieurs heures de suite pendant la soirée[2].

Le second de ces deux groupes, est celui des Surnicous, de Lesson, assez nettement caractérisés : par leur bec robuste, légèrement recourbé, comprimé sur les côtés, à arête convexe ; leurs narines parfaitement rondes, nues et

[1] *Hierococcyx Fugax.*
[2] « Ibis. »

garnies sur leurs bords d'un bourrelet membraneux formant une sorte de petit tube. Leurs ailes sont allongées, pointues, atteignant la moitié de la queue, qui est longue et composée de rectrices droites et très étagées ; les tarses courts, emplumés jusqu'au-dessous de l'articulation tibio-tarsienne.

Ces Coucous ont le plumage soyeux, doux et mollet, légèrement métallisé; et les formes minces et grêles. Ils établissent une sorte de transition des Cacomantes aux Chalcites qui suivent. Leur type est :

Le Coucou Lugubre[1].

Les plumes du pourtour du bec sont roussâtres; celles du dessus du corps, brunes, à reflets bleu de fer spéculaire, plus foncé sur les ailes et sur la queue; des gouttes petites arrondies, d'un blanc pur, cerclées de noir, sont éparses sur la tête, les épaules et les ailes; tout le dessous du corps est brun, tirant au roussâtre devant le cou, et parsemé de petites taches arrondies blanchâtres ; les plumes tibiales postérieures, de cette dernière teinte; les ailes, brunes avec une raie blanchâtre sous le reste de leur partie interne, la queue est brune en dessous rayée de blanchâtre sur les petites rectrices seulement. Le bec est noir, et les tarses sont bruns. Sa taille est de 24 centimètres.

Nous passons de suite et sans plus tarder, au groupe de Coucous auxquels on a donné le nom de Chrysococcyxs, ou Chalcites, à cause du brillant de leur plumage qui est, principalement en dessus, à reflets métalliques cuivrés ou dorés, que partagent cependant à divers degrés les groupes qui précèdent.

[1] *Surniculus Lugubris.*

Leurs caractères particuliers sont d'avoir : le bec court, moitié de la longueur de la tête, élargi et déprimé à la base, légèrement arqué jusqu'à la pointe qui est aiguë ; les ailes longues, sub-aiguës ; les narines recouvertes d'une membrane basale, en forme de fissures rapprochées du bord mandibulaire ; la queue allongée, arrondie ; les tarses à demi emplumés, scutellés dans leur reste, égaux en longueur au doigt externe antérieur, qui est le plus long de tous, les deux antérieurs soudés à la base, le pouce le plus court, à ongles faibles, comprimés et arqués.

Le type est :

Le Coucou Didric, ou Doré[1].

Par l'élégance de sa taille et la richesse de son plumage, il est, dit Levaillant, un des plus beaux Oiseaux qu'on voie dans nos cabinets. La tête, le derrière et les côtés du cou, ainsi que le manteau, le dos, les couvertures du dessus de la queue, tout le dessus de l'Oiseau, en un mot, est d'un beau vert doré des plus éclatants; cette couleur est relevée sur la tête par cinq bandes blanches, dont l'une partant du front et se portant jusque sur l'occiput, partage le dessus de la tête en deux portions égales ; deux autres de ces bandes couronnent les yeux en forme de sourcils, et les deux dernières s'étendent du derrière de l'œil à l'occiput; les dernières pennes et les grandes couvertures des ailes, ainsi que les scapulaires et les couvertures du dessus de la queue, sont frangées de blanc; les pennes alaires sont d'un brun verdissant; les premières de ces pennes portent extérieurement de petites taches blanches longuettes, et les autres de grandes taches blanches

[1] *Chrysococcyx Auratus.*

sur leurs barbes intérieures; la queue, légèrement étagée, et s'arrondissant au bout seulement, lorsqu'elle est étalée, a toutes ses pennes terminées par du blanc; elle a, comme les ailes, les barbes extérieures de ses pennes marquées de taches blanches, et toutes les autres, à l'exception des deux du milieu, qui sont d'un or vert des plus riches, parsemées intérieurement de taches rondes blanches, ce qui produit le plus bel effet lorsque l'Oiseau étale sa queue et qu'il déploie ses ailes, ainsi qu'on le voit souvent faire au mâle lorsqu'il est près de sa femelle; tout le dessous de l'Oiseau, à partir de la gorge jusque et y comprises les couvertures de dessous de la queue, est d'un blanc pur égayé sur les flancs et sur les plumes des jambes, qui descendent en amples manchettes sur les tarses, par des bandes d'or transversales, et enfin sur les couvertures inférieures de la queue par de larges bordures extérieures d'or. Le bec, les pieds et les ongles sont bruns; les yeux, à paupières rouges, sont d'un jaune orangé. Sa taille est de 18 à 20 centimètres.

Levaillant a trouvé cette espèce dans l'intérieur des terres du cap de Bonne-Espérance, et Perrein l'a vue à Malimbe, dans le royaume de Congo, où elle se tient aux environs de la mer; on la trouve aussi au Sénégal. Elle se plaît à la cime des grands arbres, et fréquente de préférence ceux qui sont en fleurs, où l'attirent un grand nombre d'insectes, dont elle fait sa principale nourriture.

C'est cette espèce qui procura à Levaillant la clef, qu'il cherchait depuis longtemps, du mystère au moyen duquel les Coucous Parasites pouvaient réussir à déposer leurs œufs dans les nids d'Oiseaux étrangers, d'accès difficiles ou trop profonds.

Ayant tué une femelle de cette espèce, il se disposait à en tamponner le bec avec de la filasse, pour préserver son

plumage de toute souillure, lorsqu'il rencontra pour obstacle un œuf qui se trouvait au fond de la bouche : or, cet œuf n'était autre que l'œuf blanc du Coucou Didric. Il était donc démontré, bien avant les expériences de Fl. Prévost, que c'est à l'aide de leur bec que ces Oiseaux parviennent à introduire leur œuf dans les nids les plus petits par les orifices les plus étroits. Dans ses nombreuses chasses à ce Coucou, Levaillant ne rencontra qu'un second fait semblable. Du reste, il a toujours trouvé ces œufs dans les nids des plus petits Oiseaux insectivores, jamais dans ceux des granivores. Mais il ne nous a pas fait connaître si, dans le nombre de ces œufs, il n'a pas rencontré de variétés ; de même qu'il ne nous a pas dit si cette espèce se construisait exceptionnellement parfois un nid et y couvait ses œufs.

Nous possédons plus de détails sur les deux espèces suivantes, qui paraissent avoir les mêmes habitudes que le Didric, et dont la première, découverte en Afrique par Levaillant, a été dédiée par lui à son fidèle et dévoué Klaas :

Le Coucou de Klaas[1].

Le Coucou de Klaas, quoique de la taille du Coucou Didric, a le bec beaucoup plus petit et moins courbé que celui-ci ; sa queue est aussi moins large que celle du Didric, par la raison que les pennes de cette partie ont, chez lui, les barbes moins longues ; les ailes du Coucou de Klaas sont enfin plus longues que celles du Coucou Didric.

Si des formes nous passons aux couleurs, nous voyons que le premier a tout le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, les scapulaires, les couvertures des ailes,

[1] *Chrysococcyx Klaasii.*

le croupion et les couvertures supérieures de la queue d'un beau vert cuivreux et brillant, sans aucun mélange que le blanc de deux petits sourcils; les grandes pennes sont d'un vert bronzé uniforme extérieurement, et noirâtres, tachées de blanc en dessous; la gorge, le devant du cou, la poitrine, les plumes du sternum, celles du ventre, des flancs, et les couvertures inférieures de la queue d'un blanc pur; si ce n'est que sur le bas du ventre et sur les cuisses, on remarque quelques bandes longitudinales d'un vert bronzé; les quatre pennes du milieu de la queue sont d'un vert comme sablé de rougeâtre, cuivre-rosette; les trois extérieures sont blanches et ont chacune une tache oblongue cuivreuse vers leur pointe et sur leur côté extérieur, tandis que intérieurement elles portent des lignes noirâtres transversales et fort espacées. Le bec et les pieds sont d'un brun noir; les yeux jaunes.

Cet Oiseau, dont les habitudes ont été ignorées de Levaillant, puisqu'il n'en dit rien, n'est, d'après J. Verreaux, qui les a fait connaître en 1855, que de passage, aussi bien dans la partie méridionale de l'Afrique que dans la partie occidentale, telle que le Gabon. Il arrive dans le sud, où il a été à même de l'observer au cap de Bonne-Espérance, vers le mois de septembre, époque à laquelle il se reproduit, en confiant aux autres Oiseaux l'incubation de ses œufs, ce qu'il pratique également aussi bien au Gabon que sur toute la côte jusqu'au Sénégal.

Il a remarqué qu'il prenait indistinctement les nids d'espèces toutes différentes, telles que : la Pie-Grièche Cubla, le Turdoïde du Cap[1], le Pic Olivâtre[2], voire même les diverses espèces d'Hirondelles. Il arrive parfois aussi au Gabon que le nid du Gobe-Mouches à crou-

[1] *Ixos Capensis.*

[2] *Picus Olivaceus.*

pion blanc[1] sert au Coucou de Klaas pour y déposer son œuf, et que le jeune est élevé par ce petit Oiseau au détriment de ses propres enfants, en ce sens que souvent le jeune Coucou reste seul, après avoir jeté les autres hors du nid.

Mais quelle est la couleur de son œuf? C'est ce que nous ne savons pas, non plus que s'il jouit des prérogatives du polymorphisme.

On ne le rencontre que par paires, cependant, et toujours dans les grands bois, où il recherche, au milieu du feuillage le plus touffu, les insectes, qui forment la base principale de sa nourriture; de même que ses congénères, il aime surtout les larves et les dyptères, qu'il chasse à la manière des Gobe-Mouches, en s'élançant du haut des branches au moment où passent ces insectes.

« Nous pouvons ajouter, dit J. Verreaux, que les mêmes mœurs sont communes au Coucou Didric, qui se rencontre avec celui-ci sur la côte orientale. Il est donc certain que ces Oiseaux ont une double ponte, puisque, comme l'espèce dont nous nous occupons, elle niche dans ces localités. »

Elle se reproduit même encore en Abyssinie, d'où l'ont rapportée les Drs Petit et Quartin-Dillon.

J. Verreaux n'est pas moins explicite au sujet d'une des espèces les plus communes de la Nouvelle-Hollande, qui nous offre les mêmes habitudes, avec une modification dont l'importance n'échappera à personne dans cette étude des Coucous; outre que, d'après ce voyageur, comme d'après MM. Bennett et Ramsay, le polymorphisme existerait à l'état chronique dans l'espèce.

[1] *Platystira Leucopygialis.*

Le Coucou Brillant ou Bronzé[1].

Celui-ci, de même que ses congénères africains, a le sommet de la tête, la nuque, le dos, les ailes et les pennes du milieu de la queue d'un beau vert bronzé; les rectrices latérales de chaque côté et le bout des autres rectrices, en dessous, sont marquées de grandes taches vert doré et blanches; les côtés de la tête et du cou, ainsi que toutes les parties inférieures, sont rayés irrégulièrement de vert doré et de blanc pur; le milieu du ventre est d'un blanc uniforme. Sa taille est de 16 à 18 centimètres.

J. Verreaux a rencontré l'œuf du Coucou Brillant dans le nid des Philédons suivants : le Philédon Australien[2], le Philédon de la Nouvelle-Hollande[3], le Philédon Soyeux[4], le Philédon Pénicillé[5] et le Philédon à oreillons[6]. Dans ce cas, l'œuf était d'un olivâtre ou vert olive clair, ce qui est sa couleur normale, ou d'un brun rougeâtre obscur. Or, nous avons déjà fait voir que l'œuf de cette famille est généralement d'un fond blanc saumonné plus ou moins teinté de rougeâtre sale, avec des taches d'un brun plus foncé. Et nous n'apercevons pas de confusion possible entre ces œufs et le sien, qui est en outre beaucoup plus petit, ne mesurant que 18 millimètres sur 11; de même que, en tant qu'Oiseau, il est lui-même de moindre taille que chacune de ces espèces. Il en est différemment d'autres espèces, que nous allons indiquer, qui lui sont inférieures en dimensions. Ainsi le même observateur a encore trouvé

1 *Chrysococcyx Lucidus.*
2 *Meliornis Australasiana.*
3 *Meliornis Novæ-Hollandiæ.*
4 *Meliornis Sericea.*
5 *Ptilotis Penicillata.*
6 *Ptilotis Leucotis.*

l'œuf de ce Coucou dans les nids de l'Acanthyse à cul-d'or[1] et du Mérion Bleu[2], dont l'œuf est blanc, légèrement tacheté d'un rouge brique, comme dans la plupart de nos Mésanges, et alors l'œuf du Coucou de ces dernières couleurs. Était-ce bien l'œuf du Coucou ou une simple variété de ceux-ci ?

Il dépose aussi son œuf dans le nid du Gobe-Mouches à queue d'éventail[3]. Le Dr Bennett rapporte qu'un Gobe-Mouches semblable fut tué pendant qu'il donnait la becquée, dans son nid, à un jeune Oiseau qui, après examen, fut reconnu pour être un Coucou Brillant; le petit Oiseau était couvert de plumes brunes avec des marques noires. C'était, ajoute-t-il, quelque chose de risible que de voir le nid entièrement rempli par ce corps replet et bien nourri, recevant la pitance destinée à plusieurs Gobe-Mouches.

Enfin, M. Ramsay, de 1855 à 1866, a trouvé les œufs du Coucou Lucide dans les nids du Mérion de Lambert[4], de l'Acanthyse Poussin, de l'Acanthyse Rayé, de l'Acanthyse Roitelet[5] et de l'Acanthyze Nain. Il découvrit, en 1864, trois œufs variés de coloration de ce Coucou (polymorphisme bien inutile alors) dans le nid de la dernière espèce d'Acanthyze, dont l'œuf, de 16 millimètres sur 10, est d'un fond blanc, moucheté de rouge brique, avec de larges taches de même couleur réunies au gros bout. Dans cette circonstance, un de ces œufs était enfoncé sous la garniture du nid, et y avait été évidemment déposé, selon M. Ramsay, avant que le nid ne fut terminé, ce qui arriverait assez souvent. Son frère, M. Percy, plaça l'autre œuf dans un nid d'Acanthyze Rayé, qu'il avait découvert

1 *Acanthiza Chrysorrhoa.*
2 *Malurus Cyaneus.*
3 *Rhipidura Albiscapa.*
4 *Malurus Lamberti.*
5 *Acanthiza Reguloides.*

la veille, et qu'il réservait à cette intention. En y retournant, au bout d'une semaine environ, il trouva le petit Coucou éclos; sept jours plus tard, les plumes bronzées commençaient à paraître; et huit ou dix jours ensuite, le jeune Oiseau était presque en état de voler, la couleur de bronze se montrant alors distinctement sur les ailes, la tête et le dos.

Ce Coucou est répandu sur tout le continent de l'Australie aussi bien qu'à la Nouvelle-Zélande. M. Ramsay l'a rencontré dans cette région, depuis l'île Stuart jusqu'à Auckland, où cet Oiseau arrive vers le mois de septembre et d'où il s'éloigne pendant le mois de février et de mars.

Dans toutes les circonstances d'usurpation que nous venons de relater, de même que notre Coucou d'Europe et que le Coucou du Gabon, lorsque le Coucou Lucide a reconnu le nid dans lequel il veut déposer son œuf et ses œufs (car il en introduit souvent plusieurs à la fois) et constaté le nombre de ceux qu'il contient, il ne manque jamais, au moment d'y déposer le sien, de manger et d'avaler ceux auxquels il les veut substituer, pour offrir le même nombre aux yeux des propriétaires du nid ainsi envahi, ce que fait également le Coucou Inorné.

Mais chose remarquable, et dont J. Verreaux n'a pas apprécié toute la portée, c'est que, d'après lui, ce Coucou n'aurait pas recours toute sa vie à l'hospitalité forcée qu'il demande de la sorte plus tard à d'autres Oiseaux pour l'incubation de ses œufs. D'habitude, les jeunes de l'année se réunissent et émigrent en masse dans d'autres localités, où se trouvent à peu près en nombre égal des mâles et des femelles; ils construisent leurs nids eux-mêmes, comme la généralité des Oiseaux, y pondent leurs œufs, au nombre de trois, et les couvent également eux-mêmes.

Cette observation est un des plus beaux résultats auxquels soient arrivées les études et les recherches si constamment poursuivies depuis quarante ans sur l'histoire naturelle des Coucous, et vient puissamment élucider une des questions que nous posions tout à l'heure au sujet du Coucou d'Europe.

Du reste, comme tous les Chalcites, les individus de cette espèce vivent par petites bandes de six à huit, quelquefois plus. C'est, dit J. Verreaux, sur les petits buissons qu'ils se reposent le plus souvent, et semblent préférer ceux qui croissent dans les endroits humides. Cependant on en rencontre parfois dans les terrains sablonneux, courant à terre à la manière des Traquets, faisant mouvoir, comme ceux-ci, les ailes et la queue, et chassant les insectes qui servent à leur nourriture; leur estomac néanmoins renferme généralement des chenilles de diverses espèces. Ils ont un sifflement particulier qui les fait reconnaître aisément, et qu'ils font entendre lorsqu'ils s'envolent, et souvent quand ils viennent de se poser.

De ces Coucous, qui se bornent à introduire plus ou moins furtivement leur œuf dans le nid des autres Oiseaux, mais dont quelques-uns font un nid dans lequel ils pondent, couvent et élèvent leurs petits, nous arrivons à d'autres Coucous qui empruntent bien aussi un nid étranger pour y déposer leur œuf, mais qui l'y pondent eux-mêmes, faisant partie d'un groupe composé de grandes espèces répandues en Asie et en Afrique, celui des Eudynamis, ou Coucous Gros-Bec, qui ont : le bec de la longueur de la tête, robuste, large et très fendu, à mandibule supérieure très recourbée, et comprimé latéralement vers la pointe qui est très crochue, la carène de la mandibule inférieure n'ayant que le tiers de la longueur de la mandibule supérieure; les narines basales, latérales, percées

dans une sorte de membrane, arrondies et largement ouvertes; les ailes allongées, arrivant à la moitié de la queue, obtuses; la queue assez longue, ample et arrondie; les tarses un peu courts, de la longueur du doigt antérieur externe, qui est le plus long, robustes, recouverts de larges écailles, avec des ongles courts, forts, arqués et aigus. Le tour de l'œil est toujours nu, mais la tête ne porte pas de huppe.

Le type est :

Le Coucou Oriental[1].

Il a tout le plumage d'un noir glacé d'une riche teinte bleue sur le dos, les ailes et la queue. Le bec est d'un jaune vert; les yeux sont marron foncé; les pieds d'un brun jaunâtre, et les ongles noirs. Il mesure près de 36 centimètres.

C'est au savant M. Blyth, on peut le dire, qu'est due toute la biographie de ce Coucou, dont la préférence exclusive, comme domicile d'emprunt, pour les nids de Corbeaux, n'est pas moins curieuse ni plus marquée que son goût pour les baies et les fruits.

« Le Coucou Oriental, dit ce naturaliste, dans ses notes si précieuses[2] sur les habitudes des Coucous de l'Inde durant la saison de l'incubation, est peu méfiant; il se laisse facilement approcher de très près, surtout lorsqu'il est occupé sur un arbre à chercher sa nourriture; il est alors aisé de s'en mettre à portée du fusil. Mais il est bon pour cela d'attendre que plusieurs individus soient sur un des arbres dont ils préfèrent les fruits, tel que le bananier, ou mieux encore le *Mimusops Elengi,* dont ils ne

[1] *Eudynamis Orientalis.*
[2] « Ibis. »

quittent pas l'épais feuillage tant que son fruit mûrit. Dans les autres saisons, ce Coucou se nourrit de diverses baies qu'il avale en entier, et dont il rejette par le bec les noyaux parfaitement dépouillés de leur pulpe. Ils ne se réunissent pas, et volent isolément les uns des autres.

Quand approche la saison de la ponte, ces Coucous deviennent plus agités, et ne cessent pas de pousser leur cri d'appel. Ce cri, qui n'est pas sans mélodie, se compose de la répétition continuelle de la même syllabe, avec une variation : mais il demande à être entendu à une certaine distance et pas trop longtemps; autrement sa répétition monotone, à toutes les heures du jour et de la nuit, devient fatigante, et finit même par incommoder. Le mâle a aussi un autre cri correspondant au chant du Coucou Gris, ou d'Europe, et qui est poussé de la même manière. »

A ce sujet, M. Allan Hume nous fait connaître, en 1869, que cet Oiseau serait fameux, dans les poèmes des Indiens, comme étant le précurseur de l'heureuse saison des pluies : « Lorsque, pour n'en citer qu'un passage, la terre, desséchée par le soleil, se dépouille de sa verdure flétrie dans un sol réduit en poussière; et, pour redevenir bientôt la mère joyeuse des moissons de l'automne, revêt une nouvelle robe nuptiale d'un vert brillant. » Le cri sifflant de cette espèce, ajoute ce voyageur, se fait entendre, en effet, continuellement dans tous les taillis, pendant l'entière saison des pluies, et est resté aussi agréable, depuis les temps les plus reculés, aux peuples de l'Hindoustan, que l'a jamais été pour nous le chant de notre Coucou d'Europe [1].

La femelle, au contraire de ce dernier qui dépose son œuf indistinctement dans le premier nid qu'il rencontre,

[1] « Ibis. »

dépose invariablement les siens dans les nids des véritables Corbeaux, principalement du Corbeau à bec élevé[1] et du Corbeau Resplendissant[2] et si abondamment, qu'une seule personne a trouvé jusqu'à cinq ou six de ces œufs dans autant de nids de Corbeaux que l'on détruisait, et qui n'en renfermaient toujours qu'un. L'œuf est si souvent ainsi trouvé tout seul, qu'on ne saurait dire si, en déposant le sien, le Coucou ne détruit pas ceux du Corbeau; mais on ignore encore si le jeune Coucou, une fois éclos, a l'instinct de rejeter lui-même quelques-uns de ses compagnons de son nid. Par exemple, on a souvent vu le Corbeau Resplendissant attaquer la femelle du Coucou, et la chasser de son voisinage. Le plus ordinairement le Corbeau se résigne aux fonctions de père nourricier avec un zèle remarquable. Ainsi, le major Davidson, se trouvant par hasard dans une varandah, entendit des cris bruyants dans la campagne et, pensant qu'un jeune Corbeau était tombé du nid, il s'avança pour le sauver. Au lieu d'un jeune Corbeau, il fut bien étonné de trouver un jeune Oiseau qu'un vieux Corbeau était en train de nourrir, et cet Oiseau n'était autre qu'un Coucou Oriental.

Ici vient ce que M. Blyth appelle une variante aux habitudes de notre Coucou d'Europe, puisqu'il en offre, ainsi que nous l'avons fait voir, de nombreux exemples. Après que la femelle du Coucou Oriental a déposé son œuf dans le nid d'un Corbeau, elle vient fréquemment surveiller le nid à une petite distance, pour voir quand son petit en est expulsé, ce qui arrive dès qu'il a revêtu ses plumes. Aussitôt qu'il est chassé du nid, ou qu'il l'a quitté, la mère le prend à sa charge, et le nourrit.

Nous observerons que la proportion entre les deux

[1] *Corvus Culminatus.*
[2] *Corvus Splendens.*

Oiseaux est inverse et beaucoup plus forte qu'entre notre Coucou d'Europe et les espèces dont il emprunte le nid; en ce sens que le Coucou Oriental est d'un grand tiers plus petit que le Corbeau, et qu'il en est de même de son œuf.

Ce qui est remarquable, c'est l'analogie presque complète qui existe entre les œufs de ce Coucou, pour le fond de la couleur et pour la teinte des taches, et ceux des Corbeaux en général, et notamment des deux espèces Indiennes. Les œufs du Coucou Oriental sont d'un vert olive pâle, recouverts par de nombreuses taches brunes ou noirâtres en forme d'éclaboussures, et le plus souvent réunies en couronne vers le sommet de l'œuf; ils sont du reste, et mieux que chez la plupart des Coucous précédents, proportionnés à la taille de l'Oiseau dont ils proviennent.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que l'analogie est presque la même entre le plumage des deux espèces d'Oiseaux.

Il se pourrait cependant, selon les localités, y avoir une exception à la préférence de ce Coucou, dans l'Inde, pour le nid du Corbeau Resplendissant, ou de toute autre espèce de Corbeau. M. Swinhoë aurait observé, en Chine, que le Coucou Oriental a une propension non moins marquée à déposer son œuf dans le nid du Martin à cou noir [1] avec lequel il se livre souvent à des combats à outrance. Il est à remarquer que l'œuf de ce dernier Oiseau, bien différent de celui des Corbeaux, est d'un vert d'eau uniforme et sans taches, analogue à celui de notre Étourneau.

Il eût été intéressant de savoir si, dans ce cas, l'œuf du Coucou subit une modification dans l'ensemble de sa

[1] *Sturnopastor Nigricollis.*

coloration. Les œufs de l'un et de l'autre au surplus ont presque le même volume.

Il se pourrait encore que le régime, en grande partie frugivore, du Coucou Oriental le rendit plus domesticable que le Coucou Geai. Les naturels, d'après ce que nous en savons déjà par M. Allan Hume, appréciant son chant, si simple qu'il soit, le conservent en cage, à la Chine comme aux Indes, et l'y nourrissent presque uniquement de riz bouilli mêlé quelquefois de plantain. Mais sa voix, entendue ainsi de trop près, n'en devient pas moins insupportable pour une oreille Européenne.

3e SOUS-FAMILLE.

LES SCYTHROPS[1].

Si disproportionné par ses formes que soit le Scythrops, dont nous faisons le type de la sous-famille que nous érigeons pour lui, il ne nous paraît pas possible de l'éloigner de celle des vrais Coucous; et cela avec d'autant plus de raison, qu'il a toutes les habitudes et les allures Accipitrines, plus prononcées même, de notre Coucou d'Europe. Mais on peut dire que c'est le prototype, en de grandioses dimensions, des vrais Coucous.

Cette sous-famille ne se composera donc que de cette seule espèce, des plus remarquables, que n'a pas connue Buffon, qui se trouve aux Célèbes, et sur toute la Nouvelle-Hollande, comme la plupart des petites espèces que nous venons de passer en revue.

Il a pour caractères : un bec fort, robuste, plus long que la tête, plus haut que large, très comprimé; à mandibule supérieure profondément sillonnée dans toute sa longueur, convexe, courbée et crochue à la pointe, à bords mandibulaires très finement dentelés; des narines basales, arrondies, à moitié fermées en dessus par une membrane; des ailes longues, sub-obtuses; une queue très longue et arrondie; des tarses courts, forts, scutellés; les doigts antérieurs soudés à la base; le tour des yeux nus; la langue cartilagineuse, épaisse à son origine, bifide à son extrémité.

[1] *Scythropinæ*.

Tel se présente :

Le Scythrops, ou Coucou Présageur[1].

Il a la tête et le cou d'un gris cendré; le reste des parties supérieures, y comprises les ailes, d'une nuance plus foncée; mais chaque plume est bordée d'un noir plus ou moins intense, ce qui forme des bandes transversales de diverses grandeurs; l'extrémité des rémiges est du même noir; la queue est d'un gris brun, un large ruban noir en orne le bout qui est liséré de blanc; elle est d'un gris cendré en dessous, rayée de noir et de blanc sale à peine détaché du gris; le ventre est d'un blanc sale, et les parties latérales du corps et des cuisses sont rayées de noirâtre mélangé de gris, la première couleur étant la dominante. Le bec est de couleur de corne, terminé de blanc sale; l'iris est d'un rouge de sang, et la peau nue qui entoure l'œil est d'une teinte plus foncée. Sa longueur totale est de 50 centimètres.

Cet Oiseau doit son nom Français, ainsi que ceux qu'il porte, tant aux Célèbes, en Océanie, qu'à la Nouvelle-Hollande, aux indices certains que les naturels, qui en font grand cas, prétendent tirer de son cri, et de ses mouvements brusques et inquiets, lorsque le temps va changer : ainsi, pour les habitants de la Nouvelle-Hollande, c'est même signe de vent et d'orage si, se tenant caché lorsque le temps est beau, il fait entendre des cris sonores et très perçants, lorsque la température annonce des pluies ou des ouragans.

Il est curieux de voir un Coucou ressembler, autant par quelques-unes de ses habitudes, et surtout par son vol, à

[1] *Scythrops Novæ-Hollandiæ.*

un Oiseau de proie que le Scythrops : cette ressemblance est telle, qu'avant d'en avoir tué un, M. G. Bennett s'y est mépris pendant fort longtemps, et l'a considéré comme un Faucon.

On voit, en effet, cet Oiseau, une fois sur l'aile, aller et revenir sur lui-même, s'élever par moment, et souvent très haut dans les airs, puis descendre graduellement, et continuer son vol tout près des cimes des hauts Eucalyptus ou des Casuarinas, ou d'autres grands arbres, pour y capturer des insectes, particulièrement des *Testigonia* ou Locustes, qui, dans le mois de janvier, sont très nombreux ; on le voit aussi tourner en cercles autour des arbres et de branches en branches, pour prendre apparemment les mêmes insectes dans leur vol. Souvent il s'élance en bas et saisit sa proie à travers le feuillage et sur le tronc des immenses Eucalyptus, jetant un cri de temps à autre, et planant, les ailes déployées dans leur plus grande ampleur, à une distance très rapprochée du sommet de ces arbres, comme fait le Faucon. Après s'être livré à ces différentes évolutions et avoir trouvé sa nourriture de la matinée, il se perche tranquillement sur la plus haute de toutes les branches.

On ne saurait dire encore positivement si le Scythrops est parasite comme le Coucou et à sa manière, puisqu'on ne sait rien de sa nidification, mais quelques faits bien observés en forment une forte présomption.

Ainsi, déjà, J. Verreaux avait remarqué, sans en tirer aucune induction, que cet Oiseau volait souvent d'arbre en arbre, suivi d'une quarantaine d'autres petits Oiseaux des groupes Myzanthe et Enthomyze, notamment des Myzanthes Babillards et d'Enthomyzes à oreillons bleus, qui semblaient le suivre dans tous ses mouvements. Rapproché des observations suivantes, ce fait atteint un certain degré d'importance.

M. Gould rapporte, vers la même époque, qu'on lui remit une fois un jeune individu de Scythrops, que l'on avait pris en compagnie d'un autre, pendant que des Oiseaux, appartenant à d'autres espèces, étaient en train de les nourrir comme leurs propres enfants.

Le doute devient moins permis aujourd'hui que, d'après des observations précises du même savant ornithologiste, le Scythrops déposerait son œuf, que l'on sait depuis peu être blanc, dans le nid du Cassican Flûteur[1], assez gros Oiseau ayant de 40 à 45 centimètres de taille, qui deviendrait forcément son père nourricier.

Par exemple, la théorie à toute fin du polymorphisme, facultatif ou volontaire du Coucou, se heurterait encore ici à une redoutable objection : car l'œuf du Scythrops étant, ainsi que nous venons de le dire, invariablement blanc, il ne lui est plus possible de donner le change au Cassican, dont les œufs, si variés soient-ils, ne sortent pas, pour leurs taches, du rouge brique et du brun plus ou moins clair.

Quoi qu'il en soit, les habitudes insectivores du Scythrops paraîtraient, dans bien des cas, assez intermittentes pour avoir une tendance bien marquée vers quelques-unes des habitudes d'Oiseaux de proie. Il ne se bornerait pas à manger de gros Scarabées, des Menthes ou mêmes des Hélices, qu'il brise pour en dévorer les mollusques, comme nous le verrons faire à certains Coucous d'Afrique, les Couas. Et si M. Bennett a trouvé, dans l'estomac des Scythrops, des Anoplognathes et des Testigonies en grand nombre, J. Verreaux y a rencontré bien autre chose : il y a trouvé des débris mélangés d'Hélices, d'os de petits Oiseaux, dont une tête, paraissant avoir appartenu à un

[1] *Barita Tibicen.*

Acanthyze de Diémen, plus la tête et les deux pattes d'une espèce de Lézard, le Scinque à longue queue, qui se trouve le plus souvent sur les tronçons d'arbres qui jonchent les forêts; enfin, dans l'estomac d'un individu, il trouva deux jeunes Philédons que le Scythrops avait pris au nid.

Ces Oiseaux se tiennent sur les branches ou sur les vieux arbres renversés; souvent ils descendent sur le sol, poursuivant les sauterelles, les criquets noirs, les lézards et même les serpents. Leurs mouvements d'ailes et de queue ressemblent en tout à ceux de notre Coucou d'Europe, et, de même que celui-ci, en les voyant à terre, il serait impossible de les prendre pour des Oiseaux de la famille des Coucous. Lorsqu'ils sont surpris subitement et effrayés, ils ont l'habitude des divers Coucous, de relever un peu leur queue et d'entr'ouvrir leurs ailes dans une position tombante.

Mieux, ou tout autant que notre Coucou d'Europe, le Scythrops paraît avoir les meilleures dispositions à la domestication.

Un jeune de cette espèce avait été abattu vivant, d'un coup de fusil, en 1857, avec une aile et une patte cassées. Il fut relevé et soigné par M. Walh, conservateur du Musée Australien. Celui-ci en fit don à M. Alfred Denison, possesseur d'une magnifique oisellerie à la maison du Gouvernement, à Sydney. L'Oiseau fut bientôt rétabli, et on le mit dans un compartiment de la ménagerie, occupé déjà par un Martin-Chasseur Géant. Sentant sans doute les approches de la faim, par suite de la longueur du voyage, le jeune Scythrops, à peine installé, et en présence d'un nouveau compagnon, ouvrit immédiatement le bec pour demander de la nourriture. Le Martin-Chasseur satisfit aussitôt à ses besoins, prit très complaisamment un morceau de viande, et, après l'avoir suffisamment préparé jus-

qu'à ce qu'il fût tendre et amolli, il le plaça avec beaucoup de soin dans le bec avidement ouvert du Scythrops. Il le nourrit ainsi jusqu'à ce que l'Oiseau fut capable de pourvoir lui-même à ses besoins. Toutefois, le jeune paresseux se laissa longtemps encore nourrir comme auparavant par le Martin-Chasseur. Son habitude était de se placer sur la perche la plus élevée de la volière. Il se dressait de temps en temps, faisait fouetter ses ailes, et se les remettait ensuite paisiblement en place, à la manière des Faucons, lorsqu'ils sont privés; il présentait aussi toutes les apparences d'un membre de cette famille d'Oiseaux. Il ne descendait de son perchoir que pour prendre sa nourriture chaque matin, après quoi il y remontait immédiatement.

Exemple curieux de ce que peut produire entre les Oiseaux l'assouplissement de la captivité sur leur caractère et leurs habitudes, et du besoin de rapprochement et d'association qu'ils éprouvent, une fois à l'abri des nécessités ordinaires de la vie, ou de *la lutte pour l'existence,* comme dit Darwin, que leur impose leur condition vagabonde en liberté!

Tels sont les renseignements les plus nouveaux que l'on possède sur ce singulier Oiseau, et que l'on doit, après les notes de J. Verreaux, aux sagaces observations du Dr Bennett, de Sidney, membre correspondant de la Société zoologique de Londres. Nous sommes heureux, en les traduisant[1], d'en faire profiter pour la première fois nos lecteurs.

Toutes les circonstances de ponte clandestine, dans l'exposé desquelles nous sommes entré jusqu'ici, établissent à cet égard, entre les Coucous des divers groupes que

[1] « Ibis. »

nous venons de passer en revue, et les Coucous Couas ou Coulicous, dont nous allons nous occuper, une certaine analogie qui mérite d'être prise en considération. Nous voulons parler de cette double faculté qu'ils possèdent, ou peut-être de cette double nécessité où se trouvent quelques-uns d'entre eux, tantôt d'introduire leur œuf dans un nid étranger, pour l'abandonner aux soins d'une mère étrangère, tantôt de se construire ou de se choisir un nid, et d'y pondre et couver eux-mêmes.

Aussi les nommons-nous Faux-Parasites.

CHAPITRE II.

Les Coucous Faux Parasites.

4e SOUS-FAMILLE.

LES COCCYZES OU COULICOUS[1].

Avec la sous-famille des Coulicous, en effet, nous avançons davantage dans l'étude des habitudes maternelles des Coucous dont les progrès, sous ce rapport, s'ils sont encore en partie inexpliqués, n'en sont pas moins fort sensibles et très marqués.

Ils appartiennent tous à l'Amérique. On y distingue trois groupes : les Coccyzes ou Coulicous, les Piayes et les Cultrides, dont les formes sont élancées, dont le plumage est doux et soyeux et teint de couleurs fondues. Ils se composent de seize espèces, dont six ont été connues de Buffon, Linné et Gmelin.

Ils sont caractérisés par un bec long et assez mince, large à la base, convexe en dessus, très comprimé dans toute sa longueur, entier, arqué et aigu, avec les mandibules d'égale longueur ; des narines basales, ovalaires, percées dans une sorte de membrane; des ailes longues, pointues, recouvrant la moitié de la queue, laquelle est longue, large et étagée; des tarses de la longueur du doigt

[1] *Coccyzinæ.*

externe antérieur, qui est le plus long, très légèrement emplumés au-dessous de l'articulation, recouverts dans le reste de fortes écailles; des ongles courts, épais, peu arqués et faiblement aigus.

Quoiqu'on puisse les considérer comme soumis au parasitisme intermittent, tous, à quelques exceptions près, couvent leurs œufs et élèvent leurs petits eux-mêmes. Ils offrent, à cet égard, un exemple intéressant des modifications que subissent, chez une même famille, les habitudes des Oiseaux, dans le passage d'un groupe à un autre. C'est cette étude, après tout, qui aide puissamment à toute bonne classification naturelle et en constitue le mérite.

Nous avons vu les dernières espèces, et les plus petites, des trois groupes précédents, telles que le Coucou Lucide ou Brillant, peut-être même le Coucou Didric, faire quelquefois, et exceptionnellement à leurs habitudes et à celles de leurs congénères, un nid, y pondre et y couver. Les Coulicous vont nous offrir le même exemple, mais en sens inverse; c'est-à-dire, le plus ordinairement construire leur nid, y pondre et y couver leur œuf, et parfois seulement, confier leur œuf au nid et aux soins d'autres espèces d'Oiseaux; nous montrer, en d'autres termes, la nidification et l'incubation pour règle, et le parasitisme pour l'exception.

Ainsi procède le type de ce premier Groupe :

Le Coulicou Américain[1].

Il a toutes les parties supérieures, les ailes et les pennes intermédiaires de la queue, d'un gris changeant en verdâtre, en roux et en bleuâtre, selon les incidences de la lumière; les premières pennes ont une bordure rousse à

[1] *Coccyzus Americanus.*

l'extérieur; les rectrices latérales d'un noir à reflets bleuâtres avec la pointe terminée de blanc; cette dernière couleur prend une nuance grise sur toutes les parties postérieures. La moitié supérieure de sa mandibule et la portion apicale du bec sont noires, tout le reste étant jaune orangé; les pattes sont noires. Il mesure de 48 à 50 centimètres de longueur totale.

Ce Coucou est migrateur; mais, dans ses migrations, Audubon dit qu'il va seul, lorsqu'elles ont lieu vers le Nord, et qu'il semble voyager en troupe, lorsqu'elles ont pour but les latitudes plus chaudes. Son arrivée à la Jamaïque, d'après M. Hill, est un pronostic des pluies du printemps; l'atmosphère brumeuse qui précède les pluies de la saison printanière a déjà obscurci l'éclat ordinaire du ciel; les vents ont cessé; la chaleur a commencé à prendre une intensité vaporeuse, lourde et brûlante; les papillons ont abandonné les pâturages brûlés et desséchés, pour se réunir partout où ils peuvent trouver un peu d'humidité, et les insectes, descendus dans les basses terres, lorsque le cri bruyant de ce Coulicou se fait entendre parmi les présages des pluies qui vont commencer.

Le Coulicou Américain préfère au fourré des haies les arbres plantés sur leurs bords. Avec les premières pluies, les arbres des haies, lavés de leur poussière, ont commencé à pousser de nouvelles feuilles, et à former ces berceaux plus compactes qui conviennent mieux aux habitudes timides et solitaires de cet Oiseau.

Pour celui-ci, ce n'est pas avec un Oiseau de proie qu'on le confond au vol. Il a les ailes longues, et son vol, rapide comme une flèche, peut être pris pour celui de quelque Pigeon sauvage. Sa course, en volant, est errante, horizontale, d'une rapidité silencieuse, descendant du haut des airs sur les cimes les plus élevées des arbres, ou s'en-

fonçant et glissant au plus épais des branches. Lorsqu'il se repose, il trahit sa présence par un bruit qui ressemble au gloussement traînant d'une Poule se promenant devant la porte d'une grange.

Les individus de cette espèce se tiennent très souvent dans les grandes forêts, quelquefois dans les bosquets voisins des habitations, et très rarement dans les lieux découverts. Ils se cachent dans les halliers les plus sombres et sur les arbres les plus touffus, dont ils parcourent les branches pour y chercher les insectes et, comme le Coucou d'Europe, les chenilles velues que dédaignent ordinairement les autres Oiseaux, et qui abondent sur les arbres qu'ils fréquentent. Ils dévorent aussi de gros insectes, tel que le Hanneton Lanigère[1] et d'autres Carabiques. Mais, avec la même perversité que leurs congénères, ils ont la mauvaise habitude de manger les œufs des autres Oiseaux, et de jeter la désolation et l'épouvante partout où ils se trouvent. Ils adoptent de préférence les cantons qui renferment le plus de petites espèces de volatiles, dont ils guettent les nids pour en manger et détruire ainsi les œufs. Ceux-ci, de leur côté, semblent vouloir prendre leurs précautions et se mettre sur leurs gardes; ils recommencent plusieurs fois et en divers endroits le même nid; puis, au lieu de les placer sur les branches basses d'un arbre, ils les mettent sur les branches les plus élevées, et quelquefois même à vingt mètres du sol.

A l'époque de la maturité des fruits, ils se rapprochent des habitations, où les attirent diverses baies dont ils se nourrissent, surtout à l'automne, et dans lesquelles ils causent beaucoup de dégâts. Ils vivent isolément, et rarement voit-on le mâle et la femelle ensemble, même à l'épo-

[1] *Melolontha Lanigera* (Entom.).

que des amours. Ils sont vifs et alertes, et ne descendent presque jamais à terre.

Lorsqu'ils se construisent un nid, ils le placent sur les arbres, et le composent de plusieurs branches sèches, et de racines en dehors, d'herbes fines et de poils en dedans. Mais ce nid est fait d'une manière si grossière et si négligée, que c'est à peine s'il est assez concave pour retenir, soit les œufs, soit les petits. Leurs œufs, au nombre de deux ou quatre, sont d'un vert bleuâtre tendre, tantôt sans taches, tantôt maculés de taches jaunes ou brunâtres, et mesurent 38 millimètres sur 19 à 20. Le père et la mère les couvent assidûment et se montrent fort attachés à leur progéniture, qu'ils défendent avec acharnement contre toutes les attaques du dehors; ou bien ont recours au manège suivant :

Ainsi, dit M. Nuttall, à qui l'on en doit l'observation, lorsqu'on s'en approche, comme pour prendre soit le nid, soit ce qu'il contient, le mâle se laisse choir du nid à terre, où il se traîne en voltigeant avec peine, comme s'il était blessé, à la manière de certains Oiseaux attachés à leurs petits, telle que la Perdrix, jusqu'à ce qu'il ait éloigné son ennemi. Pendant ce temps, la mère pousse un cri d'alarme, et se laisse à son tour glisser à terre. Alors le mâle revient à une petite distance du nid, et donne de son côté le cri d'alarme à chaque fois qu'il craint l'approche de l'objet qui l'a effrayé.

Aussitôt que les petits sont éclos, les parents s'occupent avec assiduité de pourvoir à leur nourriture. C'est le plus ordinairement au printemps qu'ils couvent; on a cependant vu un nid avec ses œufs vers la fin du mois d'août, quoique le mois de septembre soit l'époque de leur départ.

Il est surprenant qu'avec de pareilles habitudes aussi prononcées, il arrive au Coulicou d'Amérique d'abandon-

ner, comme le Coucou d'Europe, le soin d'élever sa progéniture à d'autres Oiseaux ; et cependant le fait paraît certain.

Il est arrivé un jour, au même observateur, de trouver un œuf de cette espèce dans un nid de Merle Miauleur[1], et bien certainement cet œuf y avait été introduit par le Coulicou lui-même. Une autre fois, en juin 1830, M. Nuttall a rencontré un nid de Merle Erratique[2] contenant deux œufs de cette espèce, avec lesquels se trouvait un œuf de Coulicou, qui ne pouvait y avoir été introduit par celui-ci qu'au moyen de son bec. On n'a pu s'assurer que ces deux Merles n'aient pas renoncé à couver des œufs ainsi frauduleusement introduits dans leurs domiciles; mais le fait seul de leur présence dénote suffisamment l'intention du Coulicou.

Ce fait, dont Vieillot ne dit mot, et dont nous n'avons pu trouver le moindre indice dans Audubon, prouve que, malgré tout ce que l'on en connaît jusqu'à ce jour, il reste encore bien des choses à apprendre dans l'histoire naturelle de la famille du Coucou ; car l'exception qui se révèle ainsi chez le groupe des Coulicous peut se retrouver plus tard chez d'autres groupes, ainsi que nous l'avons vu précédemment chez de petites espèces. Et alors se présente la question de savoir pourquoi un Oiseau qui le plus souvent fait son nid, y dépose ses œufs et les couve lui-même, se laisse, dans un cas donné, aller à s'enquérir d'un autre nid étranger, à y transporter furtivement ses œufs, et finalement à renoncer à l'instinct le plus naturel aux Oiseaux et qui leur paraît le plus doux, celui de les couver et d'en faire éclore les germes, question à laquelle ont répondu en partie les observations de J. Verreaux sur le Coucou Brillant.

[1] *Mimus Felivox.*
[2] *Turdus Migratorius.*

Malgré tout, ou plutôt par suite de qui précède, subsiste toujours cette autre question relative à la variabilité de l'œuf des Coucous selon l'espèce dans le nid de laquelle il doit être déposé, puisque le Coulicou Américain fait des œufs, ou uniformément colorés, ou tachetés, suivant probablement, dans le système Baldamus, la couleur de l'œuf particulier au nid dans lequel il a résolu d'introduire le sien : le vert d'eau uniforme étant la couleur de ceux des Merles Miauleur et Erratique, malgré leur différence de volume, l'un ne mesurant que 24 millimètres sur 18, et l'autre 30 sur 20.

Pris adulte et mis en cage, il se montre peu sociable. M. Hill raconte qu'un de ces oiseaux, légèrement blessé, ayant été placé dans une cage avec plusieurs Tourterelles, son premier mouvement fut de les attaquer en leur arrachant les plumes. Il fut en conséquence séquestré; et alors il se tint morne et immobile, cherchant parfois à s'emparer de quelques criquets ou de quelques sauterelles qu'on lui offrait, ce qui ne l'empêchait pas de se jeter méchamment sur la main qui les lui présentait.

L'espèce en est répandue en Amérique, depuis la Jamaïque jusqu'au Canada; mais elle ne passe que l'été dans le nord, où elle arrive au mois de mai, et d'où elle part au mois d'octobre, pour hiverner aux Grandes-Antilles.

Nous indiquons à la suite une autre Espèce, quoique l'on ne possède aucun détail sur ses mœurs et sa propagation. C'est un grand destructeur de chenilles; voilà tout ce que l'on en sait; mais il n'est pas douteux que ses habitudes ne soient les mêmes que celles de l'espèce précédente.

Le Coulicou des Palétuviers[1].

Tout le dessus du corps et des ailes est d'un gris cendré léger; une bande longitudinale, d'un gris plus foncé, part du coin de l'œil et marque les tempes; le dessous du corps est jaunâtre; les pennes intermédiaires de la queue sont grises, les autres bleuâtres et terminées de blanc. Sa taille est de 33 centimètres.

On le trouve à Cayenne, dans les grandes îles Antilles, et au sud des États-Unis, où il ne reste que pendant l'été.

Le nom donné à cet Oiseau vient de ce qu'il se tient de préférence dans les Palétuviers, où il vit d'insectes, et principalement de ces grosses chenilles qui en rongent les feuilles, et nous sert ainsi en faisant la guerre à nos ennemis. Ces grosses chenilles, dit Sonnini, ont jusqu'à près de 10 centimètres de long sur 1 centimètre 1/2 de large. Dans les années 1775 et 1776, elles se multiplièrent au point qu'elles dévorèrent la plupart des palétuviers et beaucoup d'autres plantes. C'est alors, ajoute-t-il, qu'on dût regretter de ne pas avoir multiplié dans la même proportion cette espèce de Coucou.

Ces espèces du groupe des Piayes se distinguent des Coulicous proprement dits par les cils dont est garnie leur paupière supérieure et par une nudité qui se remarque derrière l'œil.

Les autres caractères sont : un bec médiocre, de la longueur de la tête, peu élevé, très convexe, très comprimé, et courbé dans toute sa longueur jusqu'à la pointe, qui est entière; des narines longitudinales, ouvertes, basales, très rapprochées du bord mandibulaire, percées dans une

[1] *Coccyzus Seniculus.*

membrane qui en occupe la plus grande partie; des ailes, arrivant à la naissance de la queue, arrondies, concaves, plus ou moins sub-obtuses; une queue allongée, très étagée; des tarses de la longueur du doigt externe antérieur, qui est le plus long, assez forts, garnis de larges scutelles, avec des ongles médiocres, faibles, arqués et aigus.

Ce sont des Oiseaux gracieux dans leurs formes, et dont le plumage, doux comme de la soie, n'a rien de rigide.

Le Coulicou Piaye[1].

Il a la tête, le dessus du corps, les couvertures supérieures des ailes, leurs pennes et celles de la queue d'un marron pourpré; cette teinte est plus claire sur la gorge et sur le devant du cou; le dessous du corps cendré; les pennes des ailes ont leurs extrémités brunes et celles de la queue noire et blanche. Le bec et les pieds sont d'un gris brun. Sa taille est de 45 centimètres.

On a conservé à ce Coulicou le nom qu'il porte à Cayenne, et que la superstition lui a donné, puisqu'il signifie *diable* dans la langue du pays; ce qui paraît indiquer un Oiseau de mauvais augure; et c'est par cette raison, dit-on, que les naturels et mêmes les nègres répugnent à manger sa chair.

Le Piaye est cependant peu farouche; il se laisse approcher de fort près, et ne part que lorsqu'on est sur le point de le saisir. On compare son vol à celui du Martin-Pêcheur; il se tient communément aux bords des rivières, sur les basses branches des arbres, où il est apparemment plus à portée de voir et de saisir les insectes, dont il fait sa nourriture. Lorsqu'il est perché, il hoche la queue et

[1] *Piaya Cayana.*

change sans cesse de place. Des personnes qui ont passé du temps à Cayenne, et qui ont vu plusieurs fois ce Coulicou dans la campagne, n'ont jamais entendu son cri. On ne sait rien de son mode de nidification, ni de reproduction.

Mais M. Gosse en aidant à la restitution à la science, et à la détermination par le baron de la Fresnaye, d'une autre belle espèce que nous allons décrire, a enrichi ces premiers détails de quelques renseignements nouveaux. C'est :

Le Coulicou Pluvial[1].

Il a la coiffe d'un gris foncé ou ardoisé, passant sur la nuque à l'olive rembruni glacé de vert, qui couvre tout le reste des parties supérieures, excepté la queue, qui est d'un noir un peu glacé de violet, largement terminé d'une bande blanche moitié plus étroite sur les deux rectrices médianes; la gorge et le devant du cou sont blancs, se dégradant en gris cendré sur les côtés du cou, sur les joues et la poitrine; tout le reste du dessous et les couvertures inférieures des ailes sont d'une couleur cannelle foncée ou brun rouge toute particulière et différente des teintes rousses de toutes les autres espèces de ce groupe, qui en compte neuf, dont cinq connues de Buffon, Linné et Gmelin. Son plumage est très lâche et très moelleux. L'iris est couleur noisette; le bec noir, avec la mandibule inférieure d'un gris pâle; les paupières sont noirâtres; les pattes d'un gris bleuâtre; l'intérieur de la bouche est noir. Sa longueur totale est de 48 centimètres.

M. Gosse dit que cette espèce est désignée par les colons

[1] *Piaya Pluvialis.*

Anglais de la Jamaïque sous les noms de *Hunter, Old-man, Rain-Bird* (Chasseur, Vieillard, Oiseau de proie), et ajoute que ce dernier nom est employé indistinctement pour cette espèce, comme pour un autre groupe différent dont nous avons déjà parlé, et qu'on leur donne à tous deux, quoique moins souvent, celui de Vieillard; mais c'est sous le nom de Chasseur qu'elle est plus spécialement connue, à Sainte-Élisabeth de la Jamaïque.

D'après le même ornithologiste, c'est un Oiseau de grande taille et d'un aspect imposant; son plumage lâche et sa longue queue barrée de blanc le font paraître plus grand qu'il n'est réellement. Sa voix est souvent une sorte de craquement répété du même ton, augmentant de rapidité jusqu'à ce que les sons se confondent; d'autres fois, c'est un croassement rauque.

Ce qu'il offre physiologiquement de particulier, c'est que, chez lui, le jabot est projeté au-dessous du sternum, et que la peau de cette partie de l'abdomen est dégarnie de plumes et même de duvet; enfin, il est souvent si gras que ses intestins sont alors recouverts d'une couche de graisse épaisse de plus de 1 centimètre. C'est une remarque qui n'avait pas échappé à Sloane, qui, ayant eu occasion d'en disséquer plusieurs individus, avait constaté que l'estomac était très grand proportionnellement à sa taille, ce qui est un trait de conformité avec l'espèce européenne; qu'il était doublé d'une membrane fort épaisse; et que les intestins étaient roulés circulairement comme le câble d'un vaisseau, et recouverts par une grande quantité de graisse jaune. Vivant, il a une forte odeur de musc.

Il se tient habituellement dans les lieux découverts et garnis de buissons, où vivent les insectes dont il fait sa nourriture. Mais on est dans la même ignorance que pour le précédent sur son mode de reproduction.

Nous l'avons figuré en 1848, ainsi que la belle espèce espèce suivante, découverte par M. Adolphe Lesson, et que son frère avait fait connaître d'après lui en 1842[1] :

Le Coulicou à Croupion roux[2].

Tête, devant du cou et sommet du dos d'un brun olivâtre, flamméché de noir sur le front et le haut de la tête; ailes d'un vert brunâtre à reflets métalliques bronzés et pourprés; la queue de couleur semblable avec les même reflets, mais où domine un violacé rosé, les deux rectrices latérales terminées à leur pointe par une tache blanche; tout le dessous du corps, de même que le croupion, d'un brun roux clair; le tour des yeux noirs, ce noir se prolongeant en moustaches, depuis l'angle externe de l'œil jusqu'au méat auditif. Bec jaune à arête noire; peau du tour des yeux d'un bleu presque cobalt; l'iris de couleur sombre; les pieds d'un jaune brun. Sa longueur totale est de 26 à 27 centimètres.

Il provient de San Carlos, Centre-Amérique; et Ad. Lesson ne connaissait aucune de ses particularités, qui n'ont été révélées que près de vingt ans plus tard.

M. Salvin, qui l'a observé au Guatemala, dit, en 1859[3], que cet Oiseau a l'habitude, quand il est à terre, de s'y tapir, tantôt courant rapidement, tantôt demeurant au repos en élevant la tête; mais il a de particulier, comme quelques-uns de nos Coucous précédents, de grimper le long des branches basses des taillis.

Son chant, quoique court, est remarquablement riche en intonations, et il a, dans chaque note, un moëlleux qui se

[1] « Iconogr. ornith., pl. LXV et LXVI. »
[2] *Piaya Erythropygia.*
[3] « Ibis. »

rencontre rarement chez les Coucous, et qu'on entend tout aussi rarement surpasser par d'autres Oiseaux Chanteurs. Les Indiens prétendent même qu'il chante à toute heure du jour, et que le prolongement de ce chant dépendrait de l'heure que marque le soleil. Ainsi, disait l'un d'eux à M. Salvin : à une heure, son chant est très court, et à midi, très prolongé. Aussi ont-ils donné à cet Oiseau un nom rappelant, dans leur langue, cette faculté.

Ce serait, d'après cette remarque, le seul Coucou véritablement chanteur ou à chant modulé.

Quant au groupe des Cultrides, qui clôt la série des Coulicous Américains, il ne repose que sur une seule forte et brillante espèce, qui se fait remarquer également par la nudité du tour de l'œil, ainsi que par une huppe beaucoup plus prononcée surmontant la tête, et dont, en raison des différences d'âges alors assez peu étudiées, on avait fait jusqu'à trois espèces, que nous avons réduites à leur unité, dans notre travail sur *les Oiseaux de l'Amérique du Sud,* de l'expédition de Castelnau.

Leurs autres caractères particuliers sont : un bec long, élevé à la base, très arqué dans son dernier tiers, comprimé sur les côtés jusqu'à la pointe, sans être crochu ; la mandibule supérieure ayant, en un mot, la forme d'une lame de couteau, d'où la dénomination générique de *Cultrides,* que le Dr Pucheran a imposée au type en 1845, en le dédiant à Isidore Geoffroy Saint-Hilaire ; des narines comme lunulées, percées obliquement dans une membrane formant opercule, basales, très rapprochées du bord mandibulaire ; les ailes courtes, concaves et très arrondies, plus que sub-obtuses ; une queue longue, large et étagée ; des tarses très longs, du double de la longueur du doigt externe antérieur, garnis de scutelles ; les doigts et les ongles courts ; ceux-ci comprimés, peu courbés et peu aigus.

Le Coucou de Geoffroy[1].

Tête surmontée d'une huppe longue et bien fournie, d'un noir bleuâtre; cou et poitrine d'un noir bleu, légèrement nuancé de vert; dos et petites couvertures alaires olivâtres; les grandes couvertures d'un roux cannelle; les rémiges primaires d'un noir violet; estomac et abdomen d'un blanc sale; les rectrices médianes d'un vert à reflets bronzés; les deuxième, troisième et quatrième d'un vert foncé teinté de bronze et d'un bleu violet à la pointe. Bec d'un rouge carmin foncé dans toute sa longueur, d'un orange clair à la pointe; peau nue du tour de l'œil d'un beau rouge cramoisi en avant, bleu en arrière; œil d'un beau jaune; tarses gris. Longueur totale, 50 centimètres.

Deville nous apprend que cet Oiseau, qui habite le Brésil, la Haute-Amazone jusqu'au Pérou, et se trouverait au Mexique, vit par paires dans les grands bois, où il niche et couve lui-même ses œufs, qui sont généralement au nombre de deux, sans nous dire leur couleur; qu'il est très farouche et que son vol est fort léger.

Nous avons figuré ce bel Oiseau en deux états différents dans nos *Oiseaux de l'Amérique du Sud*[2].

[1] *Cultrides Geoffroyi.*
[2] Pl. VI et VII.

5e SOUS-FAMILLE.

LES TACCOS OU SAUROTHÈRES[1].

Les Taccos se distinguent des autres Coucous par un bec de la longueur de la tête, à sommet presque entièrement droit jusqu'à la pointe qui se recourbe brusquement en crochet très comprimé sur les côtés et à bords dentelés; par des narines basales, oblongues, couvertes par une membrane; par des ailes remarquablement courtes et concaves comme celles des Gallinacés, l'Oiseau présentant ce phénomène peu ordinaire d'une plus grande longueur de corps que d'envergure; par une queue fort longue et très étagée; par des tarses courts, grêles, légèrement emplumés au-dessous du talon, garnis de larges scutelles, de la longueur du doigt externe antérieur, avec des ongles courts, comprimés, très arqués et aigus. Le tour de l'œil est nu, diversement coloré selon les espèces; et, caractère que nous rencontrons pour la seconde fois dans la famille, la paupière est ciliée.

La plupart se perchent, et tous sont marcheurs.

On les a divisés en Saurothères proprement dits, et en Géococcyxs ou Coucous Terrestres, renfermant huit ou neuf espèces, sur lesquelles Buffon et Gmelin n'en ont connu que deux.

Le type véritable dans lequel, jusqu'en 1867, on a confondu trois espèces, est :

[1] *Saurotherinæ.*

Le Tacco Vieillard[1]

Cette espèce est bien remarquable par la teinte noirâtre enfumée du dessus de la tête et du cou, au bas duquel elle se fond insensiblement dans le gris olivâtre luisant qui règne sur tout le dessus de l'Oiseau, sauf les rémiges, qui sont d'un beau brun marron terminées de gris olive, et les rectrices, qui ne sont de cette dernière teinte qu'à leur base, puis noires et largement terminées de blanc, tandis que les médianes n'ont de noir qu'un peu avant leur extrémité. La gorge et le haut du cou seulement sont blancs, et cette couleur se nuance graduellement dans le fauve roussâtre qui colore le bas du cou et toutes les parties inférieures, s'éclaircissant toutefois à l'extrémité des sous-caudales; les joues sont de couleur cendrée. Le bec, qui est très allongé et entièrement rectiligne, est en dessus et à la base de la mandibule inférieure d'un noir sombre; le reste de celle-ci est d'un bleuâtre pâle; les pattes sont couleur de plomb, sa longueur totale est de 38 centimètres.

Le chevalier Deshayes est, après Sloane, le premier observateur qni ait donné, sur cet Oiseau, les renseignements les plus précis dont s'est servi Buffon.

Tacco est le cri habituel de cet Oiseau, d'où le nom qu'on lui a conservé et qui est resté celui du groupe : on l'appelle aussi *Oiseau de pluie,* nom donné à presque tous les Coucous d'Amérique, et même on l'a vu, à plusieurs de la Nouvelle-Hollande, attendu qu'il crie plus souvent lorsqu'il doit pleuvoir, ou plutôt parce qu'il arrive aux Antilles, de même que le Coucou Pluvial, à la

[1] *Saurothera Vetula.*

saison des pluies; l'épithète de *Vieillard,* qu'on lui a encore imposée, vient de ce qu'il a les plumes du menton blanches.

Lorsqu'il prononce *Tacco,* dit le chevalier Deshayes, il articule lentement la première syllabe, et descend d'une octave pleine sur la seconde. Il ne fait jamais entendre ce mot qu'après avoir remué la queue de bas en haut, et recommence ce mouvement chaque fois qu'il se déplace. Il a encore un autre cri qu'il fait entendre seulement lorsqu'il est effrayé par la présence d'un chat ou de quelqu'autre ennemi aussi dangereux.

Quoique le Tacco se trouve communément dans les terrains cultivés, il fréquente aussi les bois, parce qu'il y trouve également la nourriture qui lui convient : cette nourriture, ce sont les chenilles, les coléoptères, les vers et les vermisseaux, les ravets, les pous de bois et autres insectes qui ne sont malheureusement que trop communs aux Antilles, soit dans les lieux cultivés, soit dans ceux qui ne le sont pas; il donne aussi la chasse aux petits lézards, appelés anolis, aux petites couleuvres, aux grenouilles, aux jeunes rats, et même quelquefois, dit-on, aux petits Oiseaux; il surprend les lézards dans le moment où, tout occupés sur les branches à épier les mouches, ils sont moins sur leurs gardes; à l'égard des couleuvres, il les avale par la tête et à mesure que la partie avalée se digère, il aspire la partie qui reste pendante au dehors.

C'est donc un animal utile, puisqu'il détruit les animaux nuisibles; il pourrait même devenir plus utile encore, si l'on venait à bout de le rendre domestique; et c'est ce qui parait très possible, vu qu'il est d'un naturel si peu farouche et si peu défiant, que les petits nègres le prennent à la main, et qu'ayant un bec assez fort, il ne songe pas à s'en servir pour se défendre.

Son vol n'est jamais élevé : il bat des ailes en partant, puis épanouissant sa queue, il file et plane plutôt qu'il ne vole; il va d'un buisson à un autre, il saute de branche en branche, il saute même sur les troncs des arbres auxquels il s'accroche comme les Pics; quelquefois il se pose à terre, où il sautille encore comme la Pie, et toujours à la poursuite des insectes ou des reptiles. On assure qu'il exhale une odeur forte en tout temps, et que sa chair est un mauvais manger, ce qui est facile à croire, vu les mets dont il se nourrit.

Tous ces détails si minutieux ont été confirmés dans leur exactitude, à près d'un siècle de distance par M. Gosse.

Par suite de la conformation de ses ailes, dit M. Gosse, on voit rarement ce Tacco voler, si ce n'est d'un arbre à un autre, sautant plus ordinairement d'une manière pressée le long des branches ou, chose remarquable en raison de l'allongement de ses jambes, montant perpendiculairement, et par petits sauts, au long du tronc des arbres. Lorsqu'il vole, il glisse en ligne droite, sans battre des ailes. Il perche souvent dans une position singulière, sur une branche, la tête plus basse que les pattes, et sa longue queue pendante presque perpendiculairement.

Il parcourt les arbres, dans toute leur étendue, avec une légèreté étonnante pour sa taille. Toujours l'œil aux aguets pour épier les petits anolis qui se jouent sur les branches, et découvrir les chenilles cachées sous les feuilles, il pénètre, avec une adresse et une activité vraiment admirables, dans l'intérieur des buissons les plus épais. Sa chasse l'occupe tellement qu'il se laisserait approcher à portée de la main; c'est au point qu'on peut aisément le frapper avec un bâton, surtout au moment où, immobile sur une branche, il est prêt à fondre sur sa proie, et par-

ticulièrement sur les anolis, qu'il ne pourrait attraper sans cette immobilité, puisqu'ua moindre bruit, au moindre mouvement, ces petits animaux disparaissent avec la rapidité de l'éclair. Le bruit du fusil n'est point, pour cet Oiseau, un motif de crainte; il se contente de changer de place sans s'éloigner. S'il se dérange, son vol est peu élevé; il bat alors des ailes en partant, fait entendre en même temps son cri, puis il file, et semble glisser sur un plan incliné.

M. Gosse a trouvé, dans l'estomac de divers individus, de grosses chenilles, des sauterelles, des araignées, une souris entière, des lézards; une fois on a trouvé, dans l'un d'eux, un gros anoli vert, de 22 centimètres de longueur, roulé en spirale la tête contre le ventre; ce qui explique la manière dont il s'empare de ces lézards. Habituellement, aussitôt qu'il en a saisi un, il lui brise la tête, après quoi il l'avale, celle-ci la première; et comme le jabot de l'Oiseau est de forme globulaire arrondie, il est naturel que l'animal qui y est englouti de la sorte prenne cette position repliée sur lui-même.

Le Tacco Vieillard, qui se trouve plus exclusivement à la Jamaïque qu'à Saint-Domingue, se retire, au temps de la ponte, dans la profondeur des forêts; il s'y cache si bien que, jusqu'à l'époque où en parle Deshayes, personne n'avait vu son nid; ce qui lui fait dire, qu'on serait tenté de croire qu'il n'en fait point et, qu'à l'instar du Coucou d'Europe, il pond dans le nid des autres Oiseaux, en quoi, ajoute-t-il, le Tacco différerait de la plupart des autres Coucous d'Amérique, qui font un nid et couvent eux-mêmes leurs œufs.

Rien, jusqu'à présent, n'est venu justifier ces prévisions de parasitisme; et il paraît avéré aujourd'hui, d'après M. Gosse, que le Tacco fait son nid sur les arbres, et de

préférence sur ceux de Campêche; il le place dans le creux ou l'enfourchure des grosses branches divergentes, et le compose de petites racines sèches, de brindilles, de mousse et de feuilles; enfin il y pond et couve lui-même ses œufs, au nombre de quatre ou cinq, de couleur blanche, recouverts de taches obscures assez nombreuses.

Lorsqu'il est pris et tenu à la main, contrairement à l'assertion de Deshayes, M. Gosse dit qu'il devient furieux et cherche à mordre, ayant toujours le bec ouvert, en poussant des cris de colère, et la queue épanouie.

Un individu mâle de cette espèce, qui avait été abattu sans être grièvement blessé, ayant été mis en cage, entrait en fureur lorsqu'on passait la main près des barreaux, se jettant de côté et d'autre, cherchant à se saisir de la main, en piaillant tout le temps exactement du même ton qu'un petit chien en colère.

Il serait cependant domesticable. M. Hill en a conservé un vivant, à la Jamaïque, pendant plusieurs semaines; il prenait des blattes et d'autres insectes; il mangeait également de la viande fraîche coupée en petits morceaux.

A la suite de ce Tacco, vient une autre espèce, que Vieillot avait confondue avec lui, et qu'avec sa sagacité habituelle de la Fresnaye a bien su en distinguer, en lui conservant le nom de ce naturaliste. C'est :

Le Tacco de Vieillot[1].

Il est plus faible que le précédent en toutes ses proportions, et surtout dans la dimension de son bec, qui, en outre, a une très légère courbure de la base à la pointe, tandis que, ainsi qu'on l'a vu, il est entièrement rectiligne

[1] *Saurothera Vieilloti.*

chez le Tacco Vieillard. Il en diffère encore par la couleur de cet organe, qui n'est que de couleur cornée et non noire en dessus, blanc de cire et non bleuâtre en dessous; par la teinte uniforme d'un gris roussâtre de toutes les parties supérieures, n'ayant point les rémiges d'un brun marron, mais au contraire de la couleur du dos; par la couleur cendrée blanchâtre qui règne sur la gorge, le cou et toute la poitrine jusqu'au ventre; tandis que, chez le Tacco Vieillard, cette couleur n'existe que sur la gorge et le haut du cou. Il en diffère enfin par les deux rectrices médianes de sa queue, simplement terminées de noir, et non de noir et de blanc, et par le blanc terminal de toutes les autres moins grand que chez le dernier. Il a de longueur 37 centimètres.

Vieillot nous apprend que, de même que ce dernier, ce Tacco, qui se trouve à Saint-Domingue et à Porto-Rico, fait son nid sur les arbres, le place dans la fourche des grosses branches, et le compose de petites racines, de mousse et de feuilles, et que sa ponte est de quatre à cinq œufs d'un blanc sale tacheté de noir.

Outre les dénominations appliquées au Tacco Vieillard, on appelle celui-ci *Rieur,* parce qu'il semble faire des éclats de rire, lorsqu'il pousse un certain cri en volant, et quand il voit un animal qui lui porte ombrage. Les nègres de Saint-Domingue le nomment *Tacra Bayo,* sans qu'on en sache au juste le motif, peut-être par une autre imitation d'un de ces cris. Enfin, il est connu des habitants sous le nom de *Pie,* parce qu'il a, comme la nôtre, les pennes caudales très longues, le vol lent, et qu'ils trouvent dans son cri des rapports avec celui de cet Oiseau d'Europe.

Nous joindrons à ces deux espèces de Taccos proprement dits une autre, la plus grande, dont les ha-

bitudes sont les mêmes, d'après d'Orbigny, qui l'a fait connaître.

Le Tacco de Merlin[1].

Dessus du corps brun roux antérieurement, brun olivâtre en arrière; front gris; tectrices des ailes et les rémiges secondaires brun olivâtre clair à reflets métalliques; rémiges primaires d'un beau roux vif, leur extrémité olivâtre brillant comme ses tectrices; rectrices médianes brun olivâtre à reflets, toutes les autres de la même teinte, mais terminées de deux taches, l'une blanche, à l'extrémité, l'autre noire, placée transversalement à 3 centimètres de l'extrémité; dessous de la queue grisâtre; la gorge et la poitrine gris blanchâtre; ventre et derrière d'un beau roux vif. Le tour des yeux du rouge le plus brillant; yeux d'un brun clair; bec bleuâtre; pieds bleus. Il a de longueur totale 54 centimètres.

Cet Oiseau, dit d'Orbigny, loin d'être de passage à l'île de Cuba, est son habitant le plus fidèle et l'espèce la plus connue dans cette île, la plus familière et la plus commune. Elle fréquente les lieux les plus différents, les bois, les savanes cultivées, les arbres et les buissons. On la voit d'un vol lent, et qu'embarrasse sa longue queue, passer d'un arbre à l'autre, se poser le plus souvent sur les branches basses, et, dans un instant, en parcourir toutes les parties, en sautant et relevant chaque fois sa queue; on est même étonné qu'elle parcourt ainsi les buissons les plus épais. Au milieu de sa course, aperçoit-elle un insecte, elle le prend avec adresse; mais avide en même temps des lézards, qu'elle préfère aux premiers, et qui sont moins faciles à

[1] *Saurothera Merlini.*

saisir, l'obligeant souvent à les épier avec soin, alors, immobile, elle suit des yeux les moindres mouvements de sa proie, attendant qu'elle arrive à sa portée pour s'en emparer. Au reste, tous ses mouvements sont gracieux, et elle relève souvent la tête avec une sorte de fierté.

Le chant que cet Oiseau profère de préférence, vers le soir, s'entend de très loin, et fait retentir les échos d'alentour; il commence par un son composé et se termine par une espèce de cadence prolongée. Quelquefois ce chant ressemble à celui du Couroucou Temnure[1], et, lorsqu'il ne fait pas sa cadence, on pourrait souvent s'y méprendre. Son chant est surtout très fort à l'instant des amours; alors il place son nid sur les arbres, à l'enfourchure des grosses branches.

La chair est dure et répand une odeur aussi désagréable que celle des Oiseaux de proie, ce qui est sans doute une suite de son mode de nourriture, les reptiles communiquant presque toujours cette odeur aux Oiseaux de proie qui s'en nourrissent.

Le fait est donc général pour tous les Taccos.

Les Taccos dont on a fait le groupe des Géococcyxs ou Coucous de terre, ne sont que des Taccos plus marcheurs et plus terrestres que les autres : aussi ne les en séparons-nous pas, les caractères étant presque en tous points les mêmes, sauf la réversibilité facultative, chez ceux-ci, du doigt externe antérieur d'arrière en avant. L'espèce type est :

Le Tacco Marcheur[2].

La couleur générale du corps est bronzée, tachée de blanc et de roux; la peau nue du tour de l'œil et des côtés

[1] *Priotelus Temnurus.*
[2] *Geococcyx Viaticus.*

de la tête est violette, et traversée par une bande longitudinale d'un bleu très clair; de chaque côté de l'occiput, la peau, sous les plumes, est vivement colorée en rouge orangé; sur la tête est une petite huppe de plumes d'un bleu foncé qui peuvent se relever; les plumes du dos sont bronzées dans la partie centrale et bordées de blanc et de roux, surtout autour du cou, ce qui donne au plumage un aspect ocellé; le ventre et les cuisses sont blancs; les rectrices sont d'un bleu métallique et tachées de blanc à leur pointe. Le bec et les pieds sont d'un gris verdâtre. La longueur totale de l'Oiseau est de 50 centimètres, sur lesquels la queue seule en prend moitié.

La nature du plumage de ce Tacco est lâche et peu unie; les plumes sont en général légèrement décomposées à leurs bords et comme usées; celles du ventre sont molles, également décomposées et presque semblables à du duvet.

Hernandez avait parlé d'un Oiseau, appelé en langue mexicaine *Hoitlalotl* (Oiseau long), habitant, disait-on, les parties les plus chaudes du Mexique. Cet oiseau volait près du sol, ne faisant que des vols de peu de portée; mais il courait avec une telle vitesse qu'il dépassait à la course le cheval le plus rapide. Sa chair était peu estimée comme nourriture. La longueur du corps était de 6 pouces, et la queue d'environ un *empan*, ou au total d'environ 18 pouces. La queue avait des reflets pourprés comme ceux du Paon.

On reconnait aujourd'hui que l'on est plus instruit de ses mœurs, et c'est aussi l'avis de M. Gambel, que cet Oiseau ne peut être autre que celui dont nous nous occupons.

Le Dr Botta est le premier qui ait attiré l'attention sur lui, en 1829, dans un séjour en Californie, où il eut occasion de l'observer, et où il est connu sous le nom *Corrua-mino*, ou Coureur de grands chemins, quoiqu'il soit aussi

répandu au Mexique, où on le nomme *Paisano* (paysan), et où depuis 1847-1849, M. Gambel le rencontra aussi parfois sur la route allant du Nouveau-Mexique en Californie, et M. G. M'Call dans les *Chapparals,* ou fourrés épineux.

Il a, dit le Dr Botta, le vol très faible, comme on en peut juger par la petitesse de ses ailes; au contraire, il court avec beaucoup de rapidité, en portant sa queue relevée, ce qui lui donne un aspect extraordinaire; ce n'est que lorsqu'il rencontre un obstacle dans sa marche, tel qu'un ravin ou un buisson, qu'il fait momentanément usage de ses ailes pour s'élancer au-dessus; au delà, il recommence à courir. La faiblesse de son vol fait que, lorsqu'on le rencontre dans un endroit découvert, on peut le prendre vivant, soit à pied, soit à cheval. La vitesse de sa course, d'après M. Gambel, est même proverbiale, et un sujet d'étonnement pour tous ceux qui le voient, et le fait est, dit-il, que, dans beaucoup de lieux, les Mexicains s'amusent à le chasser à cheval.

Il se tient ordinairement dans les lieux secs, couverts de broussailles, sous lesquelles il aime à se cacher, et parmi lesquelles il disparaît promptement dès qu'il aperçoit le moindre danger. Il ne se perche jamais, et on ne le rencontre pas dans les bois. Il se nourrit d'insectes, de limaçons, de petits reptiles, de petits Oiseaux, et même de petits mammifères, tels que des écureuils; du moins Botta en a-t-il toujours trouvé des débris dans l'estomac de ceux de ces Oiseaux qu'il a disséqués : ce qui établit le plus grand rapport entre eux et le Tacco de la Guyane.

M. Gambel a trouvé, dans l'estomac de ces Oiseaux, qu'il a ouvert, en Californie, entre autres substances, neuf très grosses cigales, et, à sa grande surprise, un lézard entier d'une assez grande dimension. M. M'Call dit qu'il

prend les limaçons sur le sol, ou les enlève de dessus la basse branche d'un buisson; et, comme il s'éloigne rarement de sa demeure, il porte sa proie dans un lieu spécial, où il brise la coquille avec son bec et où il dévore le mollusque. On trouve souvent des amas de ces coquilles, qui suffiraient à remplir à moitié un chapeau.

Les Californiens ont raconté à M. Gambel que ces Oiseaux avaient, pour tous les serpents, un moyen qui, s'il est vrai, est assez remarquable; lorsqu'ils trouvent un serpent replié sur lui-même et endormi, ils l'entourent de joints d'un cactus à tête ronde, ayant de longues épines barbelées et pénétrantes, qui est si commun en beaucoup d'endroits; puis ils en font retomber un sur les replis du reptile, qui, en se déroulant, se déchire tout le corps, et meurt bientôt.

La seule particularité anatomique que présente notre Tacco Marcheur, est un troisième cœcum au milieu de l'intestin, outre deux autres très longs à l'extrémité, caractère qui ne se retrouve ordinairement que dans les Échassiers, dont la nourriture est la même; et il n'est pas douteux qu'il ne soit commun à tous les Coucous Taccos.

Une étude plus minutieusement faite, dans les mêmes lieux, par M. George M'Call, et publiée en 1846, est venue modifier, en leurs points les plus essentiels, les observations premières de Botta, et compléter en même temps celles de M. Gambel.

Ainsi M. M'Call fait judicieusement remarquer d'abord que, quoique les doigts de cet Oiseau soient disposés, comme chez tous les Zygodactyles, par couples opposés, le doigt extérieur de derrière étant cependant réversible et d'une grande flexibilité, il se trouvait convenablement disposé, dans l'une ou l'autre direction, soit pour grimper, soit pour percher, soit pour marcher sur le sol. Ainsi, il se

précipite parfois à terre avec des sautillements irréguliers, mais vigoureux; et ensuite, lorsque le doigt extérieur est rejeté en avant, il court aisément, et avec une telle vitesse, qu'il peut toujours, dans les fourrés, échapper à un chien sans prendre le vol.

Quant à l'aptitude de ce Tacco à voler, ce voyageur a observé que, quoique demeurant principalement sur la terre, il est prompt et habile à saisir sa proie dans l'air; alors ses mouvements sont pleins d'animation : s'élançant du sol par une vive impulsion, jusqu'à une hauteur de 2 à 3 mètres, on voit, pendant un temps appréciable, ses ailes et sa queue déployées, et l'on entend le claquement de son bec lorsqu'il saisit sa proie, puis il retombe subitement à l'endroit d'où il s'est enlevé. Là il se tient debout pendant une minute, les jambes écartées et la queue jetée de côté, avec une singulière expression de triomphe sauvage dans sa pose, avant de courir sous l'épais *Chapparal*. M. M'Call crut d'abord, comme c'est la croyance générale chez les Mexicains, que sa puissance de vol était fort limitée; mais il vit au contraire que si l'Oiseau se trouve tout à coup effrayé ou surpris dans un terrain découvert, il s'enlève d'un mouvement vif et léger, et continue son vol au-dessus des buissons, pendant une centaine de mètres, avec une aisance qui semble indiquer la faculté de soutenir un plus long vol.

Enfin, quoique aimant l'ombre et la solitude, il grimpera le matin de bonne heure au sommet d'une branche droite et sans feuillage, afin de s'y percher et de jouir des premiers rayons du soleil[1].

Depuis ces intéressantes communications, M. Dresser, qui a rencontré et étudié ce Tacco dans le Texas

[1] « Ibis. »

du Sud, a fait connaître, en 1865, son mode de nidification.

D'après lui, le Tacco Marcheur, ou de la Californie, abonde dans toute la contrée Mezquite, et encore plus particulièrement près du Rio-Grande. Aux mois d'avril et de mai, il trouva des œufs de cet Oiseau près de San Antonio; et des Vaqueros lui en apportèrent aussi tard que le 23 septembre. Il fait un nid grossier avec de petites branches de mezquites, qu'il place généralement à quelque hauteur du sol sur une branche, soit dans le creux d'un mezquite ou d'un chène, et y dépose deux à quatre œufs d'un blanc pur.

Les Mexicains élèvent souvent cet Oiseau à l'état demi domestique, afin de l'avoir sous la main, pour le tuer en cas de mauvaise santé chez eux ou les personnes de leur maison, persuadés qu'ils sont fermement que sa chair est un remède infaillible contre plusieurs maladies.

D'autre part, M. Gambel a entendu dire qu'on l'avait apprivoisé à Chihuahuo et dans d'autres lieux, et qu'on le gardait dans les maisons pour détruire les vermines, telles que les scolopendres, les scorpions, les lézards, etc., qui y sont si communs.

M. Dresser aussi a sérieusement essayé d'en apprivoiser un, dont il parle en ces termes :

« J'en avais un à Matamoras, dit-il, qui devint d'abord très apprivoisé, mais à la fin tellement méchant qu'il me fût impossible de le conserver. Il volait et cachait tout ce qu'il pouvait emporter, déchirait surtout les lettres, renversait l'encrier, etc. Je ne le tenais jamais en cage, ni attaché, et quoiqu'il fit de fréquentes visites aux voisins, il revenait toujours cependant avant la nuit. Je le nourrissais de viande crue, ou avec des lézards, quand je pouvais m'en procurer. Je n'ai jamais vu de Taccos sauvages au

vol, mais je les ai chassés, et je puis témoigner de leur grande vitesse à la course. Jack, mon Oiseau apprivoisé, volait avec facilité, et aimait à se percher sur le toit de la maison. Il avait une antipathie étrange pour un Perroquet, apprivoisé aussi, que j'eus quelque temps; et lorsque je laissais ce dernier sortir de sa cage, il battait des ailes, entrait dans une véritable rage, et s'en allait enfin chez quelque voisin, ou montait sur le toit[1]. »

Le Tacco Marcheur, d'après les indications exactes de M. M'Call, se trouve donc répandu dans le Texas, depuis la rivière Nueces jusqu'au Rio-Grande, et au Mexique, au moins du bord de la mer jusqu'à la *Sierra Madre;* et, comme il habite le *Chapparal,* ou la région du Fourré épineux, il s'aventure rarement loin au delà de ces limites.

D'où il suit qu'on peut considérer aujourd'hui l'histoire de ce Tacco comme complètement élucidée. Mais au bout de quel temps? de 1829 à 1865! après trente-six ans, en mettant de côté le peu bien problématique qu'en a dit Harnandez. Il n'y a plus à s'étonner d'après cela, nous l'avons répété assez souvent, que l'histoire naturelle proprement dite des Oiseaux progresse si lentement. De là nécessité de n'en reprendre et n'en refaire la biographie qu'à de longs intervalles.

Nous mentionnerons encore une espèce, que le Dr Hartlaub, dont elle porte le nom, a fait connaître, parce qu'elle a été l'objet d'intéressantes observations de la part de M. Salvin :

[1] « Ibis. »

Le Tacco de Hartlaub[2].

Il a la tête, dont les plumes se relèvent en forme de huppe, d'un roux noirâtre agréablement rehaussé par une tache blanche ronde, qui termine chacune d'elles ; le dessus du corps et les deux rectrices médianes sont d'un brun uniforme à reflets de cuir ; les scapulaires et les rémiges secondaires, brunes au centre et bordées extérieurement de blanc dans toute leur longueur ; les grandes couvertures des ailes, brunes sur toute leur page interne et blanches dans toute l'étendue de leur page externe ; les rémiges primaires, noires, avec un miroir blanc vers le milieu de leur longueur ; toutes les rectrices portent une fine bordure blanche dans tout le développement de leur page externe ; les côtés de la gorge et du cou sont finement flamméchés de brun noir sur fond ventre de biche, qui fait la couleur uniforme et sans tache et des flancs et de tout le dessous du corps ; le menton et la gorge seuls sont blancs. Le bec est couleur de corne bleuâtre en dessus et d'un jaune brunâtre en dessous ; l'iris est d'un noisette doré ; la peau qui entoure l'œil, d'un beau rouge orangé ; les pieds sont d'un gris pâle et les ongles noirs. L'Oiseau, beaucoup plus petit que le précédent, auquel il ressemble beaucoup, ne mesure que 36 à 38 centimètres, dont 16 pour la queue, qui se trouve ainsi plus longue que chez le Tacco Marcheur.

Le mode de progression des Taccos, en général, a été très bien décrit par M. Salvin, d'après le Tacco de Hartlaub, qu'il a observé dans le Guatémala :

« La manière de courir de ce Tacco rappelle beaucoup,

[1] *Geococcyx Affinis.*

dit-il, celle de la grande espèce de lézard nommée *Iguana* à Guatémala, ou Iguane. Il passe rapidement au travers de la route, comme le fait ce lézard; d'abord regardant au dehors du taillis avant de s'y élancer, et s'arrêtant de temps à autre avant de s'y plonger de nouveau, pour se mettre définitivement en observation. Il n'est, du reste, nullement craintif, restant tout à fait au repos à côté d'un sentier, vous regardant avec une sorte d'étonnement et de curiosité, comme s'il n'avait jamais vu d'hommes[1]. »

Il résulte des détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les mœurs de ces Coucous Taccos ou Saurothères, que c'est avec infiniment de raison que le baron de la Fresnaye a pu dire, après Buffon ou plutôt après le chevalier Deshayes, que ces Oiseaux, grands mangeurs de reptiles, de couleuvres et de lézards, ainsi que de mollusques, ont certainement mission d'en diminuer la trop grande multiplication sur le sol américain, et particulièrement dans les îles, où ils deviendraient plus nuisibles qu'ailleurs. Ils sont marcheurs et faibles voiliers, ce qui suffit à leur chasse; il n'est donc pas étonnant que le Créateur ait multiplié les espèces stationnaires de ce groupe reptilivore, de manière à ce que la plupart des grandes Iles, ou réunion d'îles américaines, en ait eu en quelque sorte une qui lui soit particulière.

Sous le rapport des mêmes services, les Couas, les Malcohas et les Coucals, qui composent les trois sous-familles suivantes, peuvent bien être considérés, sauf quelques modifications organiques, pour les véritables représentants des Taccos dans l'Ancien-Monde.

[1] « Ibis. »

6e SOUS-FAMILLE.

LES COUAS[1].

Tous exclusivement de l'Ancien-Monde, ils se trouvent dans l'Afrique orientale et à Madagascar. On n'en compte que six espèces, dont deux seules connues de Buffon et de Linné.

Ils ont pour caractères : le bec généralement élevé à la base, arqué au sommet et très comprimé sur les côtés jusqu'à la pointe, qui est entière; les narines basales, de forme ordinairement linéaire, et en partie munies d'un opercule; les ailes, le plus souvent médiocres, assez arrondies; la queue longue et graduée; les tarses allongés et recouverts de larges écailles; les doigts inégaux.

Les Couas, en effet, se distinguent au premier coup d'œil, dit Levaillant, des Coucous proprement dits par les tarses, qu'ils ont plus allongés que dans ces derniers; ils ont aussi les doigts plus forts, plus longs, mais les ailes plus courtes, celles-ci étant coupées différemment qu'elles ne le sont chez ces derniers, qui, comme nous l'avons vu, les ont longues et pointues, c'est-à-dire que les pennes en sont décroissantes successivement, depuis la première, qui est la plus longue, jusqu'à la dernière, qui est la plus courte. Chez les Couas, au contraire, les pennes du milieu des ailes sont un peu plus longues que les premières et que les dernières, de sorte qu'en les déployant, ces

[1] *Couaïnæ.*

Oiseaux décrivent avec leurs ailes une portion de cercle. Cette conformation des ailes, chez les Couas, est la même que chez les Pies, Oiseaux pour lesquels on prendrait tous les Couas, s'ils n'en différaient par leurs doigts, disposés deux à deux par paires, comme ceux de tous les Coucous.

Le corps est robuste, le sternum court, moins cependant que celui de ces derniers. En outre, ils se remarquent par un plumage sec, rigide, orné cependant de couleurs métallisées, peu nuancées et un peu crues.

Leur voix est forte et sonore et non triste et plaintive, comme l'est en général celle des Coucous. Ils nichent dans des trous d'arbres, couvent eux-mêmes leurs œufs et élèvent leurs petits. Ils se plaisent dans les forêts, plus rarement dans les bosquets qui avoisinent les habitations, dans les fourrés épais, où ils cherchent les insectes, les fruits, les reptiles dont ils se nourrissent, ainsi que les mollusques terrestres, principalement à coquilles, appelés Agathines, dont ils sont très friands.

Il est deux espèces de ces Couas sur lesquelles, sans avoir fait une étude bien approfondie de leurs mœurs, Levaillant a consigné quelques remarques intéressantes :

Le Coua Huppé[1].

Il est plus fort de taille que notre Coucou d'Europe. Il porte sur la tête une huppe composée de plumes déliées qui se rabattent par derrière, et que l'Oiseau gonfle et hérisse lorsqu'il est animé par quelque passion ; on le voit aussi, dans ces moments, étaler sa belle queue largement barbée, légèrement étagée, et qu'il ramène sur son dos. Toute la tête, y compris la huppe, le derrière du cou, le

[1] *Coua Cristatus.*

manteau, les couvertures des ailes, le dos, le croupion et les couvertures du dessus de l'Oiseau sont d'un joli gris glacé de vert d'eau, de sorte que ces plumes paraissent ou plus vertes ou plus grises, suivant les incidences de la lumière; la gorge et le devant du cou sont d'un gris vert beaucoup plus clair que celui des autres parties, et qui se charge toujours d'une teinte de roux vineux à mesure qu'il descend sur la poitrine, où cette teinte est plus foncée; le reste du dessous de l'Oiseau est d'un blanc gris; les pennes des ailes sont d'un violâtre glacé de vert, ainsi que celles de la queue, dont les latérales sont largement terminées de blanc. Les yeux sont rougeâtres, le bec, les pieds et les ongles noirs.

Levaillant rapporte avoir trouvé une nichée de ce Coua dans un grand trou sur la tête d'un tronc d'arbre cassé et creusé par les eaux.

« Il y avait, dit-il, quatre petits d'éclos. Quelques débris de coquilles, que nous aperçûmes au pied de l'arbre, nous firent voir une couleur gris de lin. J'avais pris les quatre petits, que je voulais élever; mais, n'acceptant rien de ce que nous leur présentions, ils moururent le second jour. Ils étaient couverts d'un duvet gris roux; les pennes de leurs ailes et de leur queue, qui a déjà un pouce à peu près de longueur, étaient d'un joli vert de mer glacé; leurs yeux étaient gris brun; leur bec, aussi brun, était, dans toute sa base, entouré d'un bourrelet jaune.

La seconde est :

Le Coua Tait-Sou ou Bleu[1].

Il est remarquable par l'élégance de ses formes et par la beauté de son plumage, qui est entièrement d'un riche bleu, verdissant sous certains aspects, et relevé par de belles nuances violettes, qui s'annoncent avec plus d'éclat sur les ailes, et plus encore sur la queue; celle-ci, de la longueur du corps, est légèrement étagée, et à pennes largement barbées, ce qui lui donne une belle ampleur, que l'Oiseau augmente encore par l'habitude qu'il a, comme le Coua Huppé, dans les moments d'action, de l'étaler; il la tient à moitié soulevée en même temps qu'il rabat ses ailes déployées, et qu'il enfle le plumage de sa tête de manière à faire croire qu'il est coiffé d'une huppe. Les yeux, dont le tour est nu, sont d'un beau rouge; le bec et les pieds sont noirs.

Cet Oiseau habite les grandes forêts du pays des Cafres. Il se perche sur la cime des plus hauts arbres, d'où on entend le mâle faire un roucoulement, qui le trahit en le faisant découvrir aux chasseurs. Il se nourrit, selon Levaillant, de fruits, ce qui mérite confirmation, d'après les habitudes communes aux autres espèces.

Ne perdant pas de vue les habitudes de parasitisme de la plupart des Coucous, Levaillant ajoute (et c'est ici que vient se placer cette observation si importante et si tardive dont nous parlions plus haut) :

« Pour n'avoir pas trouvé les œufs du Tait-Sou, je n'en suis pas moins sûr qu'ils sont couvés non seulement par la femelle de l'espèce, mais même par le mâle, ainsi que je l'ai très bien remarqué à l'état de la peau épaisse et ridée

[1] *Coua Cœruleus.*

du ventre de ce dernier. Les traces de l'incubation de cette partie ne s'effacent qu'à la longue chez les Oiseaux qui remplissent cette fonction; elles ne disparaissent même que quelque temps après la mue, car il faut qu'ils refassent leur peau partout où elle a touché aux œufs. Rien n'est donc si aisé que de vérifier si un Oiseau a couvé ou non dans la saison où, dans chaque pays, tous les autres couvent. »

L'espèce sur laquelle on possède le plus de détails, au sujet de la manière de vivre, seulement par suite des observations qu'en a faites, à Madagascar, où elle est commune, le Dr Ackermann, de la Marine Française, est :

Le Coua de Delalande[1].

Ce n'est pas qu'il ait rien de remarquable dans sa parure. Son plumage, d'un noir métallique sur toute la partie supérieure du corps, blanc à la gorge et à la poitrine, est d'un roux clair à l'abdomen.

Ses yeux, d'un brun foncé, sont vifs. Sa longue queue étagée, du même noir bleuâtre que le dessus du corps, souvent en mouvement, comme celle de la Pie, donne à cet Oiseau un air de vivacité et d'impatience que caractérise encore sa marche saccadée, en sautant fréquemment des deux pattes à la fois.

Il va ainsi dans les bois, de branche en branche, de roche en roche, pour rechercher les Agathines. Lorsqu'il en a trouvé une, dit, en 1840, M. Ackermann, quelle qu'en soit la grosseur, il l'emporte près d'une grosse pierre, sur laquelle il monte, en tenant, avec le bout de son bec, la coquille par le bout de son ouverture; il frappe avec sur la

[1] *Coua Delalandi.*

pierre, en tournant et levant la tête tantôt à droite tantôt à gauche; lorsque, par le bruit du choc, il reconnaît que la coquille est cassée, il met une patte dessus, et, à l'aide de son bec, il retire le mollusque, qu'il avale aussitôt. Si l'ouverture n'est pas assez grande pour laisser passer entier le corps de la limace, le Coua frappe de nouveau jusqu'à ce que la coquille soit suffisamment brisée.

C'est de cette habitude, plus prononcée chez lui que chez les autres Couas, qu'il a reçu des Malgaches le nom local de *Famac-Acora* (Hache-Escargot ou Casseur d'Escargots).

L'exemple suivant fera connaître jusqu'à quel point cet Oiseau est friand d'Agathines :

Le Dr Ackerman possédait un de ces Couas depuis quelques mois, dans une grande volière, où il vivait en bonne intelligence avec les autres Oiseaux et était devenu presque familier. Il distinguait assez bien la voix de son maître pour venir lorsque celui-ci l'appelait : si, à travers le grillage, on lui montrait une agathine, il voltigeait dans tous les sens et chantait comme dans les bois. Après lui avoir bien fait désirer le mollusque, on le lui donnait, et alors il se promenait en le tenant au bec, proférait des cris plusieurs fois de suite, après quoi il brisait la coquille. En mangeant le mollusque, il chantait encore un peu, et, lorsqu'il n'avait plus rien, il venait voir à travers les grillages si l'on n'en n'avait pas d'autres à lui donner. Mais il avait bien soin d'essuyer son bec chaque fois qu'il était sali par la matière gluante que rendait l'agathine.

Tous, à divers degrés, ont les mêmes habitudes, y compris l'espèce suivante, découverte au cap Sainte-Marie de Madagascar par M. Grandidier, qui l'a dédiée, en 1867, à J. Verreaux :

Le Coua de Verreaux[1].

C'est le plus élégant de tous les Couas. Il porte une huppe d'un gris cendré à la base, d'un gris noir à reflets métalliques au sommet; les parties supérieures sont d'un cendré verdâtre; les rémiges d'un vert doré et les rectrices bleues; la gorge et la poitrine sont grises; l'abdomen et les sous-caudales blanchâtres; l'iris est rouge; les tarses sont noirs. Il a de longueur totale 34 centimètres.

M. Grandidier a trouvé dans l'estomac des individus de cette espèce qu'il a observés, des élythres de coléoptères, des sauterelles, et presque toujours une masse gélatineuse fétide, provenant des mollusques, dont ils aiment à se nourrir.

Le vol de ces Couas est médiocre; mais leurs mouvements sur les arbres, que beaucoup d'entre eux ne quittent guère, sont vifs et agiles. La plupart vivent effectivement dans les bois, sur les arbres, où on les voit sauter de branche en branche, à la recherche d'insectes et de coquilles terrestres.

Quelques espèces cependant, observe M. Grandidier, se tiennent presque toujours à terre, où ils courent sous bois avec une grande rapidité. Tels sont le Coua Coureur[2], le Coua de Coquerel[3].

Telle est encore la plus grande de toutes les espèces, que nous allons aussi décrire.

[1] *Coua Verreauxii.*
[2] *Coua Cursor.*
[3] *Coua Coquereli.*

Le Coua Verdâtre ou de Madagascar[1].

Il a sur la tête un espace légèrement sillonné, peint en bleu et environné d'un cercle de plumes d'un beau noir; le dessus du corps est d'un olivâtre foncé, varié d'ondes brunes et sombres; quelques-unes des plumes de la queue sont terminées de blanc; la gorge est d'un olivâtre clair nuancé de jaune; la poitrine et le haut du ventre sont fauves; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue, bruns. Le bec, dont la base est garnie de quelques poils, est noir; l'intérieur est également noir, ainsi que la langue, qui est un peu fourchue; l'iris est rougeâtre ou orangé; les jambes sont d'un gris vineux. Il n'a pas moins de 58 à 60 centimètres de longueur totale.

D'après M. Grandidier, les Couas, à l'exception du beau Coua de Reynaud[2], que Pucheran a fait connaître en 1845, ne présentent aucune différence de plumage dans les deux sexes.

Il en est à peu près de même chez les espèces de la sous-famille suivante.

[1] *Coua Madagascariensis.*
[2] *Coua Reynaudi.*

7e SOUS-FAMILLE.

LES MALCOHAS[1].

Les Malcohas sont de grands Coucous des Indes, d'un plumage généralement brillant. On en compte quinze espèces, dont aucune n'a été connue ni de Linné, ni de Buffon. Nous avons le regret d'avouer que ce sont ceux sur les habitudes desquels on possède le moins de détails.

Si cette sous-famille est restreinte, elle n'en est pas moins la plus disparate de toutes celles que nous venons de parcourir; il est même permis de dire qu'on a en fait l'exsutoire de tous les types que leurs caractères semblent éloigner des autres sous-familles. Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'on ait constitué jusqu'à sept groupes pour ces quinze espèces. Les Phœnicophées, ou Malcohas proprement dits, les Alectrops, les Zanclostomes, les Dasylophes, les Rhinorthes, ou Boubous, et les Carpococcyxs.

Dans le groupe des Malcohas proprement dits, le bec est recourbé, convexe, à pointes assez vives, à bords lisses, légèrement comprimé sur les côtés; la mandibule inférieure plus comprimée, pliée à l'extrémité et à bords également lisses et membraneux. Les narines sont percées en fissure, formant un demi-cercle sur le côté de la mandibule supérieure et sur le rebord des plumes du front. Les ailes sont courtes, épaisses et dépassent à peine le croupion;

[1] *Phœnicophœinæ.*

elles sont concaves en dedans, un peu roulées sur leur bord, ce qui doit rendre le vol lourd. La queue est toujours longue avec rectrices arrondies à l'extrémité, et jouissant d'une certaine rigidité. Les tarses sont courts, presque de la longueur du doigt externe antérieur, garnis de scutelles larges et minces; les jambes sont garnies de plumes tibiales allongées recouvrant le haut du tarse; le pouce est très petit, court; les ongles sont recourbés, peu robustes, comprimés et acérés.

Les orbites et une portion de la joue sont nus et recouverts d'une peau mamelonnée comme celle des Faisans. Les plumes de la tête sont parfois étroites, lancéolées et un peu raides; toutes celles du corps sont douces, à barbes lâches et métallisées. Tous ont le bec diversement coloré, et se nourrissent de baies et de fruits.

Nous citerons :

Le Malcoha à Bec rouge[1].

D'un vert bronzé vif en dessus; en dessous d'un rouge marron; parties latérales du cou d'un noir plombé; queue du même vert que le dos, jusqu'à la première moitié de sa longueur seulement, brun marron dans le surplus jusqu'à la pointe. La mandibule supérieure verte, ayant une bande noire à sa base et autour des narines; l'inférieure rouge. Une ligne étroite et blanche entoure la région nue de la face.

Les Malcohas, dont les habitudes sont restées ignorées, même du temps de Lesson, passaient jusqu'alors pour se nourrir exclusivement de baies et de fruits, et pour se tenir toujours cachés au milieu des forêts, où ils vivent. Ce-

[1] *Phœnicophœus Erythrognathus.*

pendant J. Verreaux nous apprend que ceux d'Afrique, et notamment le Malcoha à bec jaune[1], chassent de préférence les larves et les insectes mous, que ce dernier cherche sur les arbres de moyenne taille. Cette espèce ne se trouve que par couple, et se retire dans les grands bois par les fortes chaleurs. Elle paraît muette, ou du moins silencieuse; car il n'est jamais arrivé à ce voyageur de lui entendre faire le moindre bruit, son vol même étant excessivement léger.

Quant au Malcoha à bec rouge, qui se trouve aussi à Bornéo, il fréquente d'autres lieux, et se trouve, d'après M. Mottley, dans les fourrés secs et sablonneux, se cachant au milieu des broussailles, comme nous le verrons faire aux Coucals, et volant à peu de distance lorsqu'il est dérangé. Son chant est un jacassement enroué, ressemblant assez à celui de la Pie.

Nous avons figuré, dans le temps, une espèce de Sumatra, que Lesson avait dédiée au voyageur français Diard. C'est :

Le Malcoha de Sumatra[2].

Il est en dessus d'un vert à reflets de cuivre; la tête et la poitrine sont d'un gris ardoisé; l'abdomen et les couvertures inférieures de la queue d'un roux marron; chacune des rectrices de même couleur que le manteau a sa pointe blanche.

Une des plus curieuses espèces est :

[1] *Zanclostomus Flavirostris.*
[2] *Zanclostomus Sumatranus* (Ic. ornith., pl. X).

Le Malcoha de Cumming[1].

Avec un bec proportionnellement moins long et par conséquent moins bombé, il a la tête ornée de plumes écailleuses, et comme recoquillées et frisées, formant un bandeau ou une huppe continue depuis son front jusqu'à la nuque, et parfois même se reproduisant en façon de barbe sous le menton et la gorge; ces plumes, qui sont blanches et à rachis noir, représentent par leur extrémité une véritable palette de corne, phénomène spécial dont nous avons déjà parlé dans nos généralités, et dont nous avons montré depuis des exemples dans d'autres familles, telles que les Ibis et les Gallinacés, et que nous rencontrerons encore dans d'autres par la suite.

Son plumage est d'un vert noir à reflets bronzés en dessus, et d'un beau roux en dessous; les côtés de la tête sont blancs, et chaque rectrice est terminée par une pointe blanche.

Deux ou trois autres espèces sont également remarquables, telles sont :

Le Malcoha à tête rouge[2].

Il a le sommet de la tête et les parties dénudées des joues d'un rouge de feu encadré d'un liséré blanc. L'occiput et le dessus du cou, le dos, les ailes et la queue sont d'un noir nuancé d'un peu de vert; les rectrices sont terminées de blanc, la poitrine et le ventre blancs. Sa longueur totale est de 40 centimètres. Il habite l'île de Ceylan et le Bengale.

[1] *Dasylophus Cumingii.*
[2] *Phœnicophœus Pyrrhocephalus.*

Le Malcoha à Sourcils rouges[1].

Le nu du pourtour des yeux jaune. Sa particularité est d'avoir les sourcils surmontés, à partir de l'angle interne de l'œil, de plumes étroites, sétiformes, véritables soies ou poils allongés, d'un beau rouge de feu, s'étendant en forme de longues aigrettes jusque derrière la nuque. Cet ornement rouge ressort d'autant plus que son plumage est noir, à reflets violets ou bleuâtres en dessus; le dessous est d'un blanc sale ou d'un noir fulgineux; l'extrémité apicale des rectrices est blanche, le bec est vert, noirâtre à la mandibule supérieure, blanchâtre à l'inférieure; les pieds sont jaunes. La longueur totale est de 38 centimètres. Il est des Philippines.

En résumé, à part leur bec, un peu volumineux, les Oiseaux de ce groupe de Coucous sont des plus élégants de formes.

Il n'en est pas de même de ceux de la sous-famille qui suit.

[1] *Dasylophus Superciliosus.*

8e SOUS-FAMILLE.

LES COUROLS[1].

Nous comprenons sous cette dénomination trois types d'Oiseaux zygodactyles, que l'on a l'habitude de réunir aux Coucous, et dont on a fait les éléments de trois groupes, sous les noms de Leptosome, de Calobate ou Carpococcyx, c'est-à-dire Coucou Mangeur de fruits, et de Boubou ou Rhynorthe, l'un de Madagascar, les deux autres de l'Océanie, ne différant entre eux que par l'absence ou la présence d'une nudité à l'œil. Le nom générique français est celui donné à l'espèce typique par Levaillant, d'après les rapports qu'il lui trouvait avec les Rolles ou Rolliers et les Coucous.

Le bec est un peu plus long que la tête, robuste, comprimé latéralement, un peu trigone, à dos étroit et légèrement comprimé, sans arête, à bords mandibulaires droits; la mandibule supérieure crochue et échancrée à la pointe; les narines sont oblongues, à bords saillants, en scissure plus ou moins oblique; les ailes sont allongées et suraiguës pour le groupe Malgache, et au contraire médiocres, arrondies et surobtuses pour les groupes Océaniens; la queue est longue, égale, chez le premier, étagée chez les seconds; les tarses sont plus ou moins longs, les doigts courts, les deux antérieurs soudés dans leur première articulation chez celui-là, disjoints et séparés chez ceux-ci.

[1] *Leptosomidæ.*

Le Courol Vert[1].

Il porte une calotte brune avec des reflets sur l'occiput; un trait noir s'étend de la commissure de la bouche à l'œil; les joues, la gorge et le cou entier, jusqu'au haut de la poitrine, sont d'un gris ardoisé tendre; la poitrine, le ventre et les couvertures inférieures d'un blanc plus ou moins mêlé de gris clair; le dos est d'un vert glacé, teinté de cuivre de rosette, qui s'étend sur les moyennes rémiges; les grandes sont d'un noir verdâtre. Il a le bec noir et les pieds couleur de chair. Sa longueur totale est de 47 centimètres.

Le Courol semble, par son port, par ses habitudes, par son vol, et même par toutes ses formes, si l'on en excepte celle de ses doigts, se rapprocher du groupe des Rolliers ou de celui des Geais, tandis que par ses pieds il tient, sinon de préférence des Coucous, du moins de tous les zygodactyles; c'est-à-dire qu'ayant les doigts plus forts, les tarses plus longs et plus robustes que les Coucous proprement dits, il participe moins d'eux que des Coucals dont nous les rapprochons. Il a enfin d'autant moins d'analogie avec les vrais Coucous qu'il ne se repose pas, ainsi que font ces derniers, sur les autres Oiseaux, du soin de couver ses œufs et d'élever ses petits. Il est cependant loin d'être frugivore, puisque l'on a trouvé dans son estomac des débris de mantes, de sauterelles et de cigales.

Ajoutons que ses caractères anatomiques sont aussi incertains que ses caractères organiques extérieurs. Ainsi, inspection faite du sternum de ce singulier Oiseau, qui

[1] *Leptosomus Afer.*

figure dans la collection de M. A. Newton, M. Sclater avoue que, si son appareil n'offre aucune ressemblance très exacte avec celui des Rolles et des Rolliers, on ne voit pas qu'il se rapproche davantage, sous aucun rapport, de celui des Coucous.

Quant à ses habitudes, M. Grandidier nous fait connaître, en 1867, que les individus de cette espèce vivent en bandes de quinze ou vingt sur la lisière des bois, ce qui rappelle plus les Rolliers que les Coucous. Il ajoute que, dès qu'on abat un de ces Oiseaux d'un coup de fusil, tous les autres se posent à peu de distance, ou planent audessus du chasseur; de sorte qu'on peut quelquefois en tuer jusqu'à dix en moins d'un quart d'heure. Le cri est triste, d'où, selon ce voyageur, le nom imitatif de *Tréo-Tréo*, que leur donnent les Sakalaves.

Une autre espèce, dont a fait le type unique d'un petit groupe, sous le nom de Calobates, à cause de ses habitudes de marcheur, est le Courol ou Calobate rayé[1], que nous nous bornons à mentionner.

Il occupe, dans la sous-famille des Courols, la place des Géococcyxs dans la sous-famille des Taccos. Comme ces derniers, il se tient constamment à terre, où il guette les vers, et fuit le danger par une course sautillante très rapide, sans jamais se tenir sur les arbres. C'est ce que confirme M. Wallace, qui l'a observé à l'île de Bourou.

Une troisième espèce, type également d'un autre groupe, découverte à Bornéo par sir Raffles, est :

[1] *Carpococcyx Radiatus.*

Le Courol Boubou[1].

Il a le plumage d'un roux vif, plus clair sur la gorge; l'abdomen et la région anale d'un gris ardoisé; les ailes, chocolat; la queue, qui est brune, rayée en travers de noir, chaque rectrice terminée de blanc. La mandibule supérieure est brun vert, l'intérieur du bec jaune; le tour des yeux nu et noirâtre; les tarses sont bruns. Sa taille est de 30 centimètres environ.

Cette espèce, d'après les observations de M. Wallace, qui l'a aussi trouvée à Bourou, paraît avoir des habitudes très errantes, puisqu'on la rencontre rarement deux jours de suite dans le même lieu. Elle vole par petites bandes, qui semblent occupées à chercher les chenilles sur les feuilles des arbres; ce sont, en effet, avec les corps des lépidoptères, les seuls insectes que l'on retrouve dans leur estomac.

[1] *Rhinortha Chlorophœa.*

9e SOUS-FAMILLE.

LES COUCALS[1].

Les Coucals sont encore de grandes espèces de Coucous, habitants des Indes Orientales, de l'Afrique et de l'Océanie, auxquels on a donné ce nom, par contraction abréviative des mots Coucou et Alouette, pour exprimer qu'ils ont, comme les Oiseaux de cette dernière famille, un ongle très long au pouce.

On ne peut, dit Levaillant, s'empêcher de considérer les Coucals comme ayant une grande analogie avec les Coucous proprements dits, auxquels ils ressemblent par les formes générales de leur corps, mais dont ils diffèrent par leurs tarses longs, forts et robustes, leurs longs doigts, leurs ailes courtes et arrondies, ainsi que par la longueur, la force de leur bec, et leurs narines étroites et prolongées. Par tous ces caractères, ces Oiseaux se rapprochent des Coucous Couas; mais ils s'en éloignent, comme des vrais Coucous, par l'ongle de leur doigt postérieur interne, le pouce, lequel est chez eux droit et allongé, ainsi qu'on le voit chez les Jacanas et chez les Alouettes.

Leurs caractères détaillés et précis sont : un bec robuste, de la longueur de la tête, plus haut que large, élevé à la base, très arqué, et recourbé en voûte, surtout de son milieu à son extrémité, très comprimé sur les côtés, terminé en pointe tombant presque perpendiculairement à

[1] *Centropodinæ.*

l'extrémité apicale de la mandibule inférieure, laquelle est presque droite et très peu concave, les bords mandibulaires entiers; des narines étroites, obliques et longitudinales, percées au milieu et à la base du bec, dans une large membrane occupant le tiers de la hauteur de la mandibule supérieure, qui est fortement comprimée et concave en cette partie et engagée dans le rebord des plumes du front; des ailes courtes arrondies, concaves, sub-obtuses; une queue longue et arrondie; des tarses allongés, plus longs que le doigt externe antérieur, forts, robustes, nus, garnis de très larges scutelles minces; les doigts antérieurs soudés à la base jusqu'à la première articulation, les deux postérieurs libres, l'externe de ces derniers réversible; l'ongle du pouce plus long que ce doigt lui-même, presque droit, subulé et très aigu; les autres proportionnés, arqués et aigus.

La langue et le palais de la bouche sont couverts de papilles.

Mais leur caractère le plus remarquable est dans leur ptilose. Ainsi les Coucals ont généralement les plumes de la tête et de toute la moitié antérieure du corps, en dessus et en dessous, d'une nature rude comme du crin, ce qui tient à l'élargissement inaccoutumé du rachis ou de la tige de chaque plume de cette partie, laquelle est plate, luisante, prenant d'autant plus de consistance et de dureté qu'elle arrive vers la pointe, et conserve sa portion apicale dénuée de barbules, et paraissant dès lors plus longue que la plume elle-même.

Il est évident qu'un caractère aussi singulier de ptilose a sa cause dans certaines des habitudes de l'Oiseau, qui ne se sont pas encore révélées d'une manière complète à l'observation. Et nous ne serions pas étonné que ce caractère leur eût été réparti en raison de leurs habitudes terrestres

et buissonnières, et pour les mettre à l'abri, comme nous le verrons, dans la sous-famille de Coucous suivante, les Anis, de la piqûre des guêpes et des abeilles, parmi lesquelles ils ne sont pas sans exercer de grands ravages.

Ils se nourrissent en effet d'insectes, notamment de sauterelles, dont ils font une forte destruction, ainsi que de mollusques. Ils vivent dans les bois, où ils nichent, les uns dans des trous d'arbres, les autres dans un nid en forme de dôme ou de panier, établi à l'enfourchure ou aux extrémités des grosses branches, couvent eux-mêmes leurs œufs et élèvent leurs petits.

Cette sous-famille ne forme qu'un seul et même groupe, auquel on a donné le nom de Centrope, tiré de la singularité de l'ongle du pouce.

On en compte près de vingt-cinq espèces, dont trois seulement ont été connues de Linné, de Buffon et de Gmelin. C'est par la plus ancienne que nous commencerons cette étude.

Le Coucal Hou-Hou ou du Sénégal[1].

Les plumes du dessus de la tête et du derrière du cou sont épaisses, dures, pointues et à côtes brillantes d'un noir verdissant et à reflets métalliques; le manteau, le croupion, les couvertures supérieures de la queue sont d'un brun qui prend des tons verts plus ou moins éclatants suivant la position de l'Oiseau; les couvertures supérieures des ailes sont d'un roux brunâtre à reflet vert; la queue tout entière et les dernières plumes des ailes, celles près du dos, sont d'un vert sombre luisant; leurs premières pennes sont rousses et terminées par un vert brillant; la

[1] *Centropus Senegalensis.*

gorge, le devant du cou et la poitrine, dont les plumes sont dures et à côtes luisantes comme celles du dessus de la tête, sont d'un blanc roux qui s'éclaircit toujours davantage à mesure qu'il descend sur la poitrine et vers le milieu du sternum; les couvertures inférieures de la queue, les plumes du bas-ventre et celles des jambes sont d'un noir vert, très lavé, et finement rayées de noirâtre. Le bec est noir; les yeux sont d'un rouge vif et les pieds d'un noir brun. Sa taille est de 38 à 40 centimètres.

Le premier nom donné à cet Oiseau lui vient de son cri, composé de ces deux syllabes, répété plusieurs fois de suite sur un ton grave. D'après Sonnini, qui le premier a donné quelques détails sur les habitudes de ce Coucal, on le voit fréquemment en Égypte, dans le Delta. Il a remarqué qu'il n'est point farouche et se laisse approcher de très près; qu'il ne craint pas le voisinage de l'homme. Une fois appariés, la mâle et la femelle se quittent rarement. Ils se nourrissent principalement de sauterelles, et mangent encore les grillons et les criquets. Ils volent mal, ne peuvent s'élever, ni même traverser un espace de quelque étendue, si dans l'intervalle ils ne rencontrent un arbrisseau pour se poser; ils sont bientôt obligés de se laisser, pour ainsi dire, tomber à terre.

Dès le point du jour, dit Levaillant, et dans toutes les parties des forêts qui avoisinent le Gamtoos, au cap de Bonne-Espérance, on entend ces Coucals commencer leur chant, qu'ils font durer une grande partie de la matinée, qu'ils recommencencent le soir une heure ou deux avant le coucher du soleil, et qu'ils continuent très avant dans la nuit, lorsque le temps est calme. Comme tous les Oiseaux chanteurs, ces Coucous sont très faciles à approcher pendant qu'ils chantent : dans tout autre moment, ils sont tellement méfiants qu'il ne faut pas espérer les surprendre;

ce qui indiquerait une différence d'habitude entre ceux qui habitent le Cap et ceux d'Égypte. En tous cas, comme on est sûr de retrouver tous les jours chaque couple dans le même canton qu'il a adopté, et que c'est aussi toujours sur le même arbre que le mâle se perche pour chanter, il ne s'agit que de reconnaître cet arbre, et de se cacher aux environs, pour pouvoir le tirer avec la plus grande facilité.

C'est dans un grand trou, sur la tête d'un arbre, ou dans une grosse branche cassée et vermoulue, que le couple fait sa nichée. La femelle pond quatre œufs blancs, qu'elle dépose sur des brins de bois, dont elle remplit le fond du trou. Le mâle les couve tout aussi bien que la femelle.

D'après les observations du Dr Livingstone, d'accord en cela avec Sonnini, ces Oiseaux volent gauchement au-dessus des grandes herbes, en laissant retomber leur queue presque perpendiculairement à leur corps. Ils se posent à la pointe des chaumes les plus élevés. Les indigènes, qui connaissent cette habitude, leur tendent des gluaux, afin de s'emparer de leurs pennes caudales, qui sont fort estimées dans les environs du Kuruman.

Certaines espèces ne dédaignent pas les insectes qui pullulent sur les charognes. Telle est, entre autres, l'espèce suivante, découverte au Cap par Levaillant, et qu'il a nommée, de son plumage :

Le Coucal Noirou[1].

Les couleurs de cet Oiseau sont en effet fort simples : un noir pur domine partout, si ce n'est que les couvertures

[1] *Centropus Nigro-rufus.*

supérieures des ailes sont partie rousses, partie noires, et les grandes rémiges entièrement d'un roux foncé, sauf leurs pointes, qui sont d'un noir lavé. Le bec, les pieds et les ongles sont d'un noir luisant, et les yeux d'un noir brun. Sa taille est d'environ 46 à 50 centimètres.

Levaillant raconte qu'un couple de ces Coucals vint s'abattre sur les débris d'un Buffle, qu'il avait traîné à l'écart, pour y attirer des Oiseaux de proie. Caché dans un buisson, à portée du cadavre, il vit les deux Coucals rôder plus d'une demi-heure autour de lui, voltigeant d'arbre en arbre, sans oser descendre, quoiqu'ils vissent plus de vingt Corbeaux occupés à dévorer le buffle. Ils descendirent à la fin; mais les Corbeaux, forts de leur nombre, eurent l'audace d'empêcher les Coucals d'approcher. Levaillant tua les deux Oiseaux dans le moment où ils s'étaient réunis l'un à l'autre pour se défendre contre la voracité des Corbeaux. Il ne trouva dans leur estomac que des débris d'insectes.

Une autre espèce, découverte en Abyssinie par le Dr Rüppell, ne diffère pas beaucoup des précédentes par ses habitudes. C'est :

Le Coucal à Sourcils[1].

Il est en dessus d'un cendré obscur, avec le sommet de la tête d'un noir brun, qui fait ressortir davantage le contraste d'un sourcil blanchâtre qui surmonte l'œil; les épaules et les ailes en entier sont d'un brun chocolat pâle uniforme et sans taches; tout le dessous du corps est d'un ton ocracé finement zébré de grisâtre; les plumes du croupion et les couvertures supérieures de la queue sont grises,

[1] *Centropus Superciliosus.*

zébrées régulièrement de noir; toutes les rectrices sont noires, terminées à leur extrémité par un étroit liséré blanc. Ce qu'il offre de particulier, c'est que le rachis de chacune des plumes de la nuque, du derrière du cou, des épaules et des petites couvertures alaires est blanc; ce qui rend ces diverses parties comme lancéolées de cette couleur. Le bec et les ongles sont noirs; l'iris est rouge. Il mesure de longueur totale 38 à 40 centimètres.

Le Coucal à Sourcils, d'après les notes adressées de Natal, par M. Ayres à M. Gurney, lesquelles viennent heureusement suppléer au silence de Rüppell à cet égard, fréquente, comme ses congénères, les buissons fourrés, et vit principalement au milieu des plantes grimpantes les plus impénétrables, ainsi que dans les lieux marécageux, où il court à la recherche des sauterelles, des chenilles et des insectes, dont il se nourrit; quand il est dérangé, il ne s'envole qu'à peu de distance.

Le chant de ces Coucals se compose d'un son élevé, mélancolique et roucoulant; ils appellent davantage en temps de pluie; ils aiment à monter dans les arbres couverts de lianes et à se chauffer au soleil. Ils volent généralement sur la plus basse branche d'abord, puis sautent par degrés, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le faîte. Ils sont facilement pris, si on les fait sortir sur un terrain découvert; ils se cachent de très près sous l'herbe, et il faut un bon chien pour les trouver. S'ils sont effrayés, ils volent immédiatement vers le couvert le plus voisin et le plus épais, où ils se mettent à courir comme les Râles.

Le Dr Rüppell a encore fait, en Abyssinie, la découverte d'une autre espèce, sur les habitudes de laquelle J. Verreaux a fourni quelques détails nouveaux de mœurs. C'est :

Le Coucal Moine[1].

Il a toute la tête, jusqu'au dessous des yeux, et le derrière du cou, jusqu'aux épaules, d'un noir pur et intense, avec le rachis de ces plumes également noir; la queue est de même couleur, sauf un mince liséré blanc qui borde l'extrémité de chacune de ses rectrices; tout le dessus du corps, y comprises les ailes et leurs rémiges, est d'un brun chocolat clair; tout le dessous est d'un blanchâtre ocracé. Le bec, les pieds et leurs ongles sont noirs; l'œil est d'un rouge brun. Sa taille est de 40 centimètres.

Les individus de cette espèce, trouvés tant au cap Lopez qu'au Gabon, ne diffèrent en rien de ceux de l'Abyssinie; ils ne sont toutefois que de passage au Gabon, quoiqu'ils y nichent.

On ne les rencontre, rapporte J. Verreaux, que par paires, dans les bois de moyenne futaie très touffus. C'est là qu'ils aiment à chercher les insectes et les mollusques, dont ils se nourrissent. Il leur arrive parfois de descendre à terre et de courir des uns aux autres, recherchant très scrupuleusement, parmi les détritus, les coquillages qui s'y cachent. On prétend que, comme le Coucal du Sénégal et tous les Coucous d'Afrique, ils déposent leurs œufs dans la cavité d'un arbre, sur un nid composé de divers matériaux rassemblés avec un peu de soin.

Nous citerons encore, en espèces Africaines, une de Madagascar, qui y est renommée par sa stupidité :

[1] *Centropus Monachus.*

Le Coucal Toulou[1].

Ce Coucal porte un vêtement en entier d'un noir lustré, à reflet verdâtre sur le croupion et à l'abdomen; mais les épaules et les rémiges sont couleur de marron pourpré; la queue, cunéiforme, est d'un noir vert en dessus, et simplement noire en dessous. Le bec est d'un brun obscur; les pieds sont noirs. Il a de 36 à 38 centimètres de longueur.

Sganzin, qui l'a observé à Madagascar, en 1831, dit que ce Coucal serait d'une indolence telle et d'une si grande facilité à approcher qu'il existe dans le pays une sorte de proverbe qui signifie : « Bête comme un Toulou. » Son cri, répété très souvent, et qui s'entend à une grande distance, a quelque chose d'épouvantable dans le silence des forêts.

Les mœurs des Espèces Asiatiques et Océaniennes paraissent différer sensiblement de celles d'Afrique. Les plus caractéristiques, sous le rapport de ces modifications, sont les suivantes :

Le Coucal Géant[2].

Le dessus de la tête, le derrière du cou, le manteau, les couvertures des ailes et le dos du Coucal Géant sont d'un brun roux légèrement olivacé; mais le milieu de chacune des plumes de ces parties est marqué d'un trait longitudinal d'un blanc roussâtre, qui n'est autre, de même que chez le Coucal à Sourcils, que le rachis même de la plume, et elles sont toutes traversées par des bandes brun noir; les pennes alaires sont toutes coupées, dans leurs barbes

[1] *Centropus Tolu.*
[2] *Centropus Phasianus.*

extérieures, par des bandes alternativement roux brun et roux jaunâtre; les pennes de la queue sont barrées de gris roussâtre sur un fond brun noir et terminées de blanc sale; la gorge, le devant du cou et la poitrine sont variés du fauve clair et de brun; le reste du dessous du corps, c'est-à-dire le sternum, le ventre, les flancs, ainsi que les plumes des jambes, et les couvertures du dessus et du dessous de la queue portent, sur un fond aussi fauve clair, des bandes transversales noirâtres.

Cet Oiseau, exclusivement propre aux régions méridionales de la Nouvelle-Hollande, atteint jusqu'à 82 centimètres de longueur totale, depuis le sommet de la tête jusqu'au bout de la queue; et ses proportions sont telles que la tête et le cou, le corps, puis la queue en forment entre eux trois parties presque égales en longueur, c'est-à-dire que chacune d'elles, prise séparément, se trouve former le tiers de la longueur totale de l'Oiseau; mais cette taille varie suivant les individus, jusqu'à un quart en moins. Les tarses et les doigts, qui sont noirs, proportionnés à ces autres dimensions, sont d'une force extraordinaire et couverts de larges écailles; le doigt postérieur de dedans, le pouce, est armé d'un ongle de plus de 4 centimètres de long, et fort en raison de sa longueur; les ailes ployées descendent jusqu'à l'extrémité des couvertures supérieures de la queue, dont toutes les rectrices sont étagées; les plumes de la tête, celles du cou et de la poitrine sont épaisses, dures et à côtes luisantes; le bec, qui est brun, est fort et épais à sa base.

Le nom de Faisan, que porte en latin cette espèce, lui vient de sa grande ressemblance avec la famille de ce Gallinacé, par ses dimensions et ses couleurs, alors surtout qu'elle est à terre.

C'est à J. Verreaux que l'on doit la connaissance d'une

partie des habitudes de cet Oiseau, et c'est à ses notes que nous en emprunterons les détails.

Les individus de cette espèce se trouvent le plus ordinairement à terre ; ils sont communs dans les forêts ; on les rencontre deux ou trois ensemble fréquemment sur le sol, où ils cherchent les insectes servant à leur nourriture. Cependant ils détruisent bon nombre de coquilles terrestres, comme les Couas, surtout de celles de la famille des Hélyxs, qu'ils percent avec leur bec, lorsque le test en est trop dur pour en extraire le mollusque ; ils cherchent aussi parmi les détritus les limaces qui abondent dans les lieux humides, là où les rayons du soleil ne peuvent pénétrer. Leur vol est lourd et bruyant, ce qui les rend faciles à découvrir et à tirer. A terre, le mâle redresse sa queue, à la manière des Gallinacés, pirouettant autour de sa femelle, les ailes entr'ouvertes, en faisant entendre un cri rauque et grattant le sol pour engager celle-ci à venir partager sa nourriture. Ces Coucals passent pour nicher à terre, au pied des buissons touffus qui bordent la lisière des grands bois.

Quoique le plus habituellement posés à terre, ils grimpent au besoin dans l'intérieur des buissons pour y saisir également les insectes qui s'y cachent ou les coquilles qui s'y mettent à l'abri. Aussi, à un certain âge, est-il facile d'observer l'usure de leur plumage et de voir les barbules des rectrices également usées sur les bords. Ils grimpent de même parfois dans les lianes. En sorte que l'allongement insolite de leur ongle du pouce leur sert à double fin : d'abord à leur donner un point d'appui plus solide sur les mêmes branches des buissons et sur les tiges grêles et multipliées des lianes qu'ils parcourent ; ensuite, lorsque le sol est à découvert, à y marcher et courir avec la même aisance et la même célérité que les Alouettes.

Ce qu'il y a de remarquable pour ces espèces australiennes, c'est qu'on tire fréquemment deux ou trois femelle avec un mâle, mais ceci n'a lieu qu'à des époques autres que l'accouplement; ce qui s'explique d'autant mieux que ce ne sont presque jamais que des jeunes de l'année précédente; et que par conséquent il est permis de penser qu'ils peuvent bien se trouver réunis ainsi, comme le font en général beaucoup d'autres espèces d'Oiseaux, surtout quelques Coucous.

Quelle que soit la valeur des explications de J. Verreaux, sur ce fait qui a surpris son instinct investigateur, son observation subsiste; et en la rapprochant de celle de M. Schomburgk sur l'espèce indienne que nous allons décrire, on est bien près d'avoir la solution du problème.

Le Coucal des Philippines[1].

Il est en entier d'un noir brillant à reflet bleuâtre, à l'exception des ailes, qui sont d'un beau roux doré. Le bec et les pieds sont noirs; l'iris est d'un magnifique rouge de laque. Sa taille est de 45 centimètres.

Le régime de cette espèce est beaucoup plus étendu que celles dont nous venons de nous occuper, et se rapproche de celui des Couas.

Le colonel Sykes la regarde comme fort utile. Il a en effet trouvé dans l'estomac d'un individu qu'il avait tué, un serpent de 22 centimètres de long, des insectes nuisibles et des lézards; il trouva même, dans l'estomac d'un autre, un serpent de 36 centimètres de longueur.

Cet Oiseau, au rapport de M. J. Mottley, joint encore, à la nourriture des autres Coucals, les œufs d'oiseaux,

[1] *Centropus Philippensis.*

qu'il va prendre dans leurs nids, et dont il se montre très friand. Ce qui doit être, par assimilation, commun aux autres espèces, et laisserait peut-être soupçonner leur velléité de parasitisme non encore observé.

M. Swinhoë ajoute qu'en Chine on visite rarement la Vallée-Heureuse, près de Hong-Kong, sans être frappé par son étrange *Hou'-Hou'*, qui se fait entendre des montagnes environnantes, et qui représente bien chez le Coucal ce qu'on appelle le chant chez notre Coucou. C'est cependant, dit-il, un Oiseau difficile à bien voir, fort timide, et se mettant à couvert aussitôt qu'on en approche. Outre son cri ordinaire, il fait quelquefois entendre un gloussement bruyant, qui ressemble assez au son que produit l'eau en sortant d'un goulot[1].

Enfin, ce qui est plus curieux, M. Schomburgk, qui a étudié ses mœurs à Siam, lui trouve beaucoup des habitudes des Anis d'Amérique, dont nous n'allons pas tarder à parler; c'est-à-dire que les individus de cette espèce vivraient en société, sans qu'il puisse affirmer qu'ils construisent, pour la communauté, un nid, dans lequel les femelles viendraient déposer leurs œufs, et où elles couveraient chacune à leur tour. Leur cri est élevé; ils vivent en troupes, comme on vient de le voir. M. Schomburgk avait déjà remarqué, en s'approchant pour la première fois d'un taillis, où se trouvait une colonie de ces Coucals, un grand bruit qui en sortait, et il l'attribua, avant de les apercevoir, à des Oiseaux de la grosseur d'un aigle; il fut bien étonné, après qu'il en eut abattu quelques-uns, de voir qu'ils n'étaient guère plus forts que nos Coucous. On dit, dans le pays, qu'ils annoncent le retour de la marée dans les rivières qui se dirigent vers la mer, et sur lesquelles cette

[1] « Ibis. »

influence se fait sentir. Les mouvements de ces Oiseaux sont excessivement vifs au milieu des branches des arbres qui bordent les routes, et ils suivent les passants pendant une grande distance, comme s'ils voulaient constater leur identité; ce qui ne dénote pas beaucoup de sauvagerie.

Cette espèce nous offre une autre habitude quant à sa manière de nicher. Les Coucals, en effet, si homogènes par leurs caractères génériques, sont loin, on l'a vu, de présenter la même homogénéité dans leurs habitudes, quoique s'y rencontre en général la manie de grimper; et c'est là ce qui les distingue le plus essentiellement des autres groupes des Coucous. Ils ne varient pas moins dans leur mode de nidification.

Ainsi, tandis que la plupart des espèces d'Afrique font leur nichée dans une cavité d'arbre ou de grosse branche, que le Coucal Géant d'Australie niche à terre ou près du sol, l'espèce des Philippines établit son nid sur les arbres, et lui donne, selon M. J. Mottley, une énorme dimension, avec la forme d'une bouteille; et quoique souvent placé en évidence, ajoute ce voyageur, comme il est composé de feuilles et de mousses, il peut facilement échapper à l'œil de l'observateur, par sa ressemblance avec un amas confus de feuillage [1].

Une seconde espèce, très peu distincte de celle-ci, et de la même localité, se trouve dans un cas identique. C'est :

Le Coucal aux Ailes rousses [2].

Au plumage noir, brillant, à reflet bleuâtre, et aux rémiges primaires d'un beau roux.

M. Jerdon lui prête un nid en forme de dôme, mais

[1] « Ibis. »

[2] *Centropus Rufipennis.*

M. Swinhoë dit n'en avoir jamais trouvé de semblable en Chine. Ce nid, selon lui, a la forme d'un panier long et étroit, presque entièrement fait d'herbe fraîche, suspendu au milieu d'une haie fourrée. Toutes indications pouvant se ramener à un même type, et qui offrent, quelle qu'en soit la divergence apparente, un rapport avec le Coucal des Philippines, dont nous venons de voir le nid comparé à une bouteille pour la forme. Ce qu'il y a de certain, et ce qu'il faut en retenir, c'est que ce nid est volumineux.

Le capitaine Beavan, lui qui aurait pu nous fixer, sans plus se préoccuper d'une forme que de l'autre, nous apprend, en 1865, que les petits du Coucal aux ailes rousses sont nus au nid, avec la peau noire. Il en vit deux dans le même nid : l'un avait un petit serpent entier dans l'estomac, qui était par suite très distendu, ce qui, joint à sa couleur, lui donnait, dit-il, un aspect repoussant.

Enfin, une troisième espèce, longtemps aussi confondue avec le Coucal des Philippines, nous apporte un exemple presque semblable de nidification :

Le Coucal Vert[1].

La tête, le cou, le dos et les couvertures supérieures des ailes sont d'un noir bleuâtre et parfois brillant de pourpre; les deux premières pennes des ailes d'un roux marron, les autres bordées de noir; le ventre est d'un brun jaunâtre; la queue, très longue et cunéiforme, a ses deux rectrices latérales noires et terminées de brun, les autres portent des raies transversales brunes. Le bec et les pieds sont noirs. Sa taille est de 45 centimètres, mais

[1] *Centropus Viridis.*

varie considérablement, au point de faire croire à plusieurs espèces.

Ce Coucal qui, comme les précédents, appartient à l'Asie et est répandu dans la Malaisie, paraît, d'après M. Swinhoë, commun et unique dans l'île de Formose; il y abonde dans les plaines et dans les basses chaînes des montagnes. Il aime à se percher dans l'épais feuillage des arbres toujours verts, se balançant au moyen de ses ailes sur son juchoir mobile, et sautant, avec le secours de ses ongles longs comme ceux d'une Alouette, d'une branche de feuilles à une autre, après les Locustes et autres insectes mous de cette famille. Son vol est droit, avec des battements d'ailes, la queue presque horizontale, mais le plus souvent légèrement inclinée.

Le Coucal Vert enchérit encore sur l'industrie de ses congénères pour l'édification de son nid. Il suspend son large berceau, composé de joncs, entre les longues feuilles des cannes à sucre et d'autres roseaux, en tissant les feuilles sèches et pendantes dans le fond de son nid, et les transformant ainsi en supports. Dans cette construction, assez grossière du reste, l'Oiseau pond ordinairement, comme les précédentes espèces, quatre œufs blancs de forme arrondie.

M. Swinhoë raconte qu'on lui apporta, à la fin du mois de septembre 1861, un nid contenant quatre petits bien en vie, qu'il conserva pendant quelque temps : leur appétit était insatiable, et, prêts d'étouffer, ils jetaient encore des cris pour avoir de la nourriture[1].

C'est à la Nouvelle-Guinée que se trouvent les plus fortes espèces de Coucals. Nous n'en décrirons qu'une, quoique l'on ne possède aucun détail sur ses habitudes,

[1] « Ibis. »

découverte à la Nouvelle-Irlande par Garnot et Lesson, qui en ont fait connaître des plus curieuses :

Le Coucal Violet[1].

Cet Oiseau, au premier aspect, paraît presque noir; ce n'est qu'en l'examinant au jour qu'on voit qu'il est d'un violet rougeâtre, avec des reflets métalliques dans toutes ses parties, mais plus saillants sur le cou et la poitrine; les plumes de la tête, du cou et de la gorge sont raides, un peu arquées, effilées, à barbes lâches, même écartées; la tige en est très marquée; les autres plumes du corps sont lisses et soyeuses; les ailes sont courtes et arrondies; les plumes de la queue très larges et un peu étagées en dessous; les deux inférieures sensiblement plus courtes; les plumes qui recouvrent les jambes sont plutôt noires que violettes. Les yeux, qui sont bruns, ont leur contour nu; les paupières ont les soies raides et très noires; le bec est lisse et d'un beau noir de corne; les pieds sont forts, couverts de larges et longues écailles de couleur jaunâtre; les ongles sont ou noirâtres ou jaunâtres; l'ongle du pouce a tous les caractères de la sous-famille, c'est-à-dire qu'il est long et presque droit.

C'est une des plus grandes espèces connues, puisqu'elle rivalise avec le Coucal Géant, sous le rapport de la taille, qui est de 70 à 72 centimètres; la longueur de la queue seule est de 37 à 38, et la distance qui sépare l'œil de l'extrémité du bec est de 7 centimètres.

La plus petite espèce et la plus nouvelle est le Coucal de Tytler[2], découverte aux îles Andamans, et dont le colonel Tytler, dont elle porte le nom, possédait, en 1863, un beau spécimen vivant en cage.

[1] *Centropus Violaceus.*
[2] *Centropus Affinis.*

Mentionnons encore, pour terminer, une espèce découverte par Horsfield, et sur laquelle, depuis sa découverte, déjà ancienne, on a eu quelques détails.

Le Coucal Lépide [1].

D'un noir foncé, avec le rachis des plumes le plus souvent blanc et aux ailes rousses. Il mesure à peine 33 centimètres.

Le capitaine Beavan rapporte, en 1865, que cette espèce, à Maunbhoom, dans l'Inde, fréquente les lieux les plus montagneux et les plus fourrés. Sa tranquillité et ses habitudes discrètes, dit-il, sont cause qu'on la voit rarement, si ce n'est dans les chasses au gros gibier. Ce Coucal se nourrit d'insectes.

Au résumé, en réunissant les diverses observations qui précèdent, on peut présumer que les Coucals sont polygames, à l'instar de notre Coucou d'Europe. De même que lui, auraient-ils parfois recours à l'emprunt du nid d'autres Oiseaux pour y pondre et leur imposer le soin de leurs petits? C'est ce qu'on ne saurait affirmer, mais ce qui pourrait s'induire à la rigueur de la destruction, par le Coucal des Philippines, des œufs de ces Oiseaux : ce que viendront peut-être confirmer de nouvelles observations, quoique ce soit un indice bien faible pour conclure au parasitisme.

Maintenant, cette polygamie présumée, d'après les constatations de J. Verreaux, pour le Coucal Géant, et de M. Schomburgk, pour celui des Philippines, s'étendrait-elle jusqu'à l'association plus ou moins confuse des ménages, dont la sous-famille des Anis, ou Crotophages, va

[1] *Centropus Lepidus.*

nous donner l'exemple? Ce n'est encore qu'une hypothèse, à laquelle cependant le développement inusité que paraissent donner à leur nid le Coucal des Philippines et celui aux Ailes rousses, apporte une apparence de fondement.

Dans tous les cas, il est impossible chez une même famille, et avec des habitudes presque identiques, de rencontrer un plus grand contraste d'humeur entre les Coucals que nous quittons et les Anis que nous allons aborder. Autant ceux-là sont tristes et sombres, autant ceux-ci se montrent gais et insouciants. On en va juger.

10e SOUS-FAMILLE.

LES ANIS [1].

Nous terminerons, en effet, ce que nous avons à dire des Coucous, par une sous-famille qui, à part quelques différences de caractères et de ptiloses, par une singulière coïncidence, les résume tous pour les mœurs et les habitudes, quoique les exagérant sous certains rapports. Ce sont les Anis ou Crotophages : plus marcheurs que grimpeurs; tour à tour insectivores, frugivores, monogames, polygames; constructeurs de leur propre nid, envahisseurs de celui des autres; pratiquant enfin, dans leur existence en commun, la pluralité des sexes la plus accentuée, et arrivant insensiblement à l'institution de vrais phalanstères. Tels vont se présenter à nos yeux les Anis, que l'on peut se figurer, pour leur manière d'être excentrique, comme les représentants, dans l'ordre des Passereaux, des Tavous ou Mégapodes dans celui des Oiseaux de terre. Il ne leur a manqué, pour atteindre la célébrité qu'ils méritent si bien, que d'avoir eu leur biographie tracée par la plume sympathique de notre analogiste Toussenel qui en aurait tiré des aperçus tout nouveaux.

Nous comprenons dans les Anis, pour en faire une section à part, le groupe des Diptoptères, grands Coucous, ayant aussi le tour de l'œil nu, qu'on range ordinairement auprès des Coulicous, mais qui s'en éloignent, indépen-

[1] *Crotophaginæ*.

damment de leurs habitudes, par une huppe occipitale plus ou moins prononcée et par la couleur et la rigidité du plumage.

1re SECTION. — Les Coucous Diploptères[1].

Ils ont pour autres caractères : le bec aussi long que la tête, robuste, triangulaire et beaucoup plus haut qu'épais à la base, très comprimé sur les côtés, médiocrement courbé ; les narines basales, en scissure longitudinale percée au centre d'une membrane placée au milieu de la memdibule et un peu engagée dans les plumes du front ; les ailes longues, obtuses, ne recouvrant cependant que le quart de l'étendue de la queue ; celle-ci longue et arrondie ; les tarses de la longueur du doigt externe antérieur, épais, recouverts de larges scutelles, avec les ongles petits, minces, arqués et aigus.

Il en existe cinq espèces, dont deux connues de Buffon, Linné et Gmelin.

On les trouve, rapporte M. G. R. Gray, dans les parties tropicales de l'Amérique du Sud où ils habitent les forêts épaisses. Ils se nourrissent de sauterelles et de petits lézards. Une des espèces mène, dit-on, une vie tellement solitaire, excepté pendant l'époque des amours, que les individus ne s'en trouvent qu'à une demi-lieue les uns des autres. On prétend, d'un autre côté, que les bandes de deux autres espèces sont souvent mêlées ensemble et que les femelles construisent même en commun un grand nid dans lequel elles pondent toutes leurs œufs, les couvent ensemble, et élèvent leurs petits comme s'ils étaient tous de la même espèce[2].

[1] *Diplopteriinæ.*
[2] « Genera of Birds. »

Leurs habitudes sont tellement identiques avec celles des Anis, qu'au Brésil, les naturels, d'après Ménétrier, ont donné le nom d'*Anou Branco* (Anou Blanc) aux Coucous Chiriri et Guira, et celui d'Anou Praeto (Anou Noir) aux Anis; c'est-à-dire qu'ils font des uns et des autres de véritables Anis.

Nous reviendrons plus en détail, sur les généralités que nous venons d'exposer, pour l'un au moins de ces Coucous, et d'abord nous citerons une des espèces découvertes par d'Azara :

Le Coucou Chiriri[1].

Chez celui-ci, un trait blanchâtre va de la narine à l'occiput, en passant au-dessus de l'œil, en forme de sourcil; un autre s'étend parallèlement de l'œil à l'oreille, et il y en a deux autres au-dessus du second; la gorge et le devant du cou sont fauves; mais chaque plume a, vers sa pointe, une raie noirâtre; le bas-ventre est roux et le reste du dessous du corps blanchâtre. Les plumes du sommet de la tête sont étroites et allongées, et l'Oiseau les relève et les abaisse sans cesse; de sorte qu'elles forment par intervalle une huppe assez longue; ces plumes sont noires, avec une jolie tache ronde et rousse à leur extrémité; celles du derrière de la tête et du cou, aussi bien que celles du haut du dos, sont d'un noirâtre plus foncé au milieu; le dos et le croupion sont rayés transversalement de noirâtre sur un fond roux; une belle tache ronde, et de couleur cannelle, termine les plumes scapulaires, les couvertures supérieures et les pennes des ailes; une ligne noire la surmonte, et le reste de ces plumes est brun foncé. On remarque sur les

[1] *Diplopterus Galeritus.*

ailes une large bande blanchâtre parallèle aux couvertures ; le fouet de l'aile est noir et tacheté de roux. Les trois pennes latérales et les deux du milieu de la queue sont tachetées irrégulièrement de roux et de noirâtre; cette dernière couleur règne sur les autres pennes. Le bec est noir, excepté sur les bords et sur la moitié de la mandibule inférieure, lesquels sont blancs; l'iris est d'un vert faible et le tarse est d'un blanc mêlé de bleu. Sa longueur totale est de 25 à 26 centimètres.

Le nom de ce Coucou du Paraguay exprime son cri. D'Azara n'a pas eu d'occasion de l'observer en liberté; mais il donne, sur des individus qu'il a élevés et gardés en cage, quelques détails qui prouvent d'abord, jusqu'à un certain point, l'éducabilité de l'espèce, et qui ne manquent pas d'intérêt.

D'Azara raconte, en effet, qu'il a élevé chez lui quelques jeunes de ces Coucous prêts à voler, qu'il nourrissait à la brochette avec de la viande hachée, et qui, lorsqu'il n'enfonçait pas assez avant les petits morceaux dans leur gosier, les rejetaient et lui becquetaient les doigts, comme pour le punir de sa négligence. Jamais ils n'ont voulu de pain, et quoiqu'ils eussent faim, ils ne prenaient pas la viande de la main, même lorsqu'ils furent adultes; mais ils la demandaient la bouche large ouverte, et en prononçant sans cesse leur nom *Chiriri*. Pour leur donner à manger, il fallait le faire d'un seul coup et avec promptitude; car si on leur laissait le temps ils poussaient les morceaux avec leur langue et les rejetaient. Ils n'aimaient pas non plus le maïs ni les mouches. Ils prenaient beaucoup de plaisir à se baigner tous les jours; mais si on ne les plongeait pas soi-même dans l'eau, ils ne cherchaient pas à y entrer, et jamais ils ne buvaient. Ils étaient fort doux et gais, et si quelque Oiseau pénétrait dans l'habitation où ils

vivaient en toute liberté, ils se blottissaient et montraient beaucoup d'envie de jouer; mais comme l'étranger ne répondait pas à leurs agaceries, ils le frappaient à coups de bec. Ils passaient la plus grande partie du jour entre deux livres inclinés, et ils y dormaient. Ils couraient en sautant sur les tables et les chaises, quelquefois à terre; ils se rendaient fort incommodes par leur cri qu'ils ne cessaient de faire entendre en enflant leur gosier. On les voyait souvent se tourner de côté et d'autre, et lorsqu'ils étaient effrayés, ils faisaient craqueter leur bec.

Ces Oiseaux, pour l'ordinaire, ont la queue un peu étalée, et la fausse aile, ou aile bâtarde, très souvent poussée en avant; ils l'avancent vers la tête jusqu'à lui faire presque toucher l'oreille, sans pour cela que l'on aperçoive de mouvement dans l'aile ou dans quelqu'autre partie. Leur attitude ordinaire est de se tenir un peu courbés et le cou un peu retiré. Les pennes de la queue tombent les premières dans la mue. Ils ne sont point laids, et peu d'Oiseaux les égalent en vitesse et en gaieté.

L'on dit qu'ils ne quittent jamais les cantons aquatiques, et que leur ponte consiste en quatre œufs.

Quoiqu'il ne nous apprenne rien sur les habitudes de cette espèce à l'état sauvage, d'Azara, parlant en général des autres espèces du groupe, dit que ces Coucous du Paraguay se tiennent dans les grands bois et les halliers, vont presque toujours par paires, volent bas et horizontalement et ne se posent point à terre. Il ne pense pas qu'ils aient d'autre nourriture que les insectes qui vivent sur les arbres. Quoiqu'ils restent assez longtemps au repos, ils ne laissent pas que d'être vifs et alertes pour sauter d'une branche à l'autre, mais sans descendre sur les plus basses. Tous ont moins de chair que le volume apparent de leur corps ne le fait croire.

La seconde espèce est la suivante, que d'Azara n'a pas découverte, mais qu'il a assez bien observée le premier, et sur laquelle il donne des détails qui viennent suppléer heureusement à ceux qui manquent sur la précédente. C'est :

Le Coucou Guira-Cantara[1].

Son plumage est mélangé de roux et de flammèches longitudinales sur un fond blanc; il porte, comme le précédent, une huppe formée de l'allongement des plumes occipitales qui sont pointues, rousses au sommet, blanchâtres à la base; les ailes sont brunes, variées de brun et de blanc; la queue est blanche, traversée en son milieu par une très large barre noire. Le bec est rougeâtre; l'œil est entouré d'une peau nue d'un jaune bleuâtre avec les paupières garnies de cils; les tarses sont jaunes. Sa taille est de 40 à 41 centimètres.

Ses habitudes, selon d'Azara, paraissent identiques, sauf quelques variantes, à celles des Anis qui vont nous occuper.

Ainsi le Guira, comme l'Ani des Savanes, n'est point farouche, et il cherche, comme lui, sa nourriture de côté et d'autre, sans néanmoins se poser à terre, dans les plantations, les enclos et les bosquets; il tourne aussi comme lui autour des bœufs dans les pâturages, mais ne se pose jamais sur ces animaux.

L'Ani des Palétuviers, au contraire, est si défiant, qu'il ne se montre jamais dans les lieux découverts; il se tient toujours dans les cantons et les halliers les plus fourrés et les plus sombres, où il se nourrit d'insectes et de vers.

Le Guira et l'Ani des Savanes, qui sont vingt fois plus

[1] *Diplopterus Guira.*

communs, mangent les grillons, les sauterelles, les petits lézards et les petites couleuvres. Quoique ces trois Oiseaux se tiennent en bandes, l'Ani des Savanes et le Guira se serrent tellement les uns contre les autres sur quelques branches pour se mettre à l'abri du vent, lorsqu'il fait froid, que l'on peut en tuer un grand nombre d'un coup de fusil. Ces deux dernières espèces sont si intimes, que leurs troupes se mêlent fréquemment, et qu'elles travaillent de concert comme si elles étaient de la même famille.

Ce n'est pas tout : ces mêmes bandes, composées d'espèces différentes, concourent souvent ensemble à la construction d'un vaste nid, où toutes les femelles déposent leurs œufs, les couvent jusqu'à ce qu'ils soient éclos, nourrissent et élèvent leurs petits sans aucune distinction d'espèce. D'Azara rapporte avoir positivement vu plusieurs de ces nids dans lesquels étaient les œufs des deux espèces, quoi qu'ils soient fort difficiles à distinguer, si ce n'est par leur volume. Il ajoute cependant qu'il arrive plus ordinairement que chaque troupe de Guiras et d'Anis des Savanes fait son nid assez spacieux pour contenir les œufs de toutes les femelles de la bande; qu'on dit la même chose de l'Ani des Palétuviers, mais qu'il ne l'a pas vu.

Le Guira-Cantara est fort rare à Buenos-Ayres; mais il est très commun au Paraguay, et l'on assure qu'il existe au Tucuman. C'est un Oiseau sédentaire. Il préfère les plantations voisines des habitations; il entre même dans les lieux habités. La forme de son nid, qu'il place sur des buissons hauts et épais, ainsi que celle de ses œufs, leur aspect et leur couleur, sont les mêmes que chez les Anis, que l'on va voir. Un peu plus brave qu'eux, si quelque Caracara, ou quelque autre Oiseau passe auprès du nid, même sans aucun dessein d'y causer du dommage, le Guira l'attaque avec acharnement et le met en fuite.

De même que le Chiriri, on l'élève facilement en cage, avec de petits morceaux de viande crue. Un observateur du pays, très digne de foi, a affirmé à d'Azara, qu'ayant pris une nichée de Guiras-Cantaras, il laissa vivre les petits en toute liberté dans sa maison, où ils se plaisaient tellement qu'ils se promenaient et volaient dans le jardin, parcouraient l'habitation et entraient partout sans la moindre crainte, comme les animaux domestiques les plus familiers. Quand ils eurent un an d'âge, ils construisirent tous ensemble un nid dans une grande caisse, y firent leur ponte, et y élevèrent une nouvelle famille.

Le fait de la reproduction en domesticité du Guira-Cantara est donc acquis.

2e SECTION. — **Les Anis proprement dits**[1].

Ce groupe ne se compose également que de six espèces, toutes des Iles des Indes occidentales et des contrées tropicales de l'Amérique du Sud, dont deux seulement ont été connues de Buffon et de Linné : ce sont l'Ani des Savanes[2] et l'Ani des Palétuviers[3], auxquels sont communs les détails qui vont suivre.

Tous ont le plumage uniformément noir, à reflets bleuâtres plus sensibles sur le dos ; le bec et les pieds noirs ; l'iris noisette. Leur taille varie de 33 à 40 centimètres.

On peut cependant faire cette observation pour l'Ani des Savanes : que son plumage est noir avec des reflets d'une riche couleur pourpre très prononcée sur les plumes des ailes ; que celles du corps ont leur disque plus vif, avec une bordure moins éclatante, et que les bords de

[1] *Crotophagiinæ.*
[2] *Crotophaga Ani.*
[3] *Crotophaga Major.*

celles du cou sont quelquefois d'une couleur d'airain ou bronzée.

Ce sont des Coucous essentiellement marcheurs, caractérisés : par un bec de la longueur de la tête et souvent même plus long, plus haut que large, comprimé, arqué, sans dentelures aux bords, mais dont l'arête est surmontée d'une sorte de carène ou lame verticale tranchante ; par des narines basales découvertes ; par des ailes sur-obtuses, recouvrant le tiers de la queue, qui est longue, large et arrondie ; par des tarses allongés, des doigts grêles, ainsi que les ongles, qui sont fort comprimés, arqués et très aigus ; les deux doigts antérieurs soudés jusqu'à la première articulation.

L'œil est entouré d'un large espace dénué de plumes, qui s'étend jusqu'au bec. Leurs paupières sont garnies de cils gros, longs et noirs, ayant la raideur de vraies soies de sanglier, et surplombant sur les yeux. M. Gosse pense que ces soies sont destinées à garantir l'organe visuel des tiges de racines et des pointes d'herbes au milieu desquelles ils pâturent. Quant à la constitution intime du bec, le centre de la mandibule supérieure est concave, et la partie qui l'entoure, ainsi que la mandibule inférieure, est composée de cellules formées par des os excessivement minces, qui rappellent la nature celluleuse du bec des Toucans. Enfin, chez les Anis, la conformation du rachis des plumes du dos, de la gorge et de la poitrine rappellent également et tout à fait, comme le Guira, mais à un degré plus faible, le système de ptilose de ces parties chez les Coucals, c'est-à-dire la rigidité, l'élasticité, l'aplatissement, vers la pointe, de la tige des plumes.

Ils habitent les endroits cultivés, ou ceux qui l'ont été anciennement, et se tiennent dans les plantations, dans les bosquets, et à la lisière des forêts, dans lesquelles ils ne

pénètrent jamais, pas plus que dans les grands arbres. Leur vol est bas, droit, horizontal et soutenu, mais rapide. Dans ce cas, d'après M. Gosse, leur aspect est peu ordinaire : le corps est grêle, la tête grosse et le bec énorme ; et, comme en volant, ils prennent une position parfaitement droite et horizontale, leur longue queue, maintenue dans la même ligne, et sans aucun mouvement apparent des ailes, ils ressemblent, vus de côté ou de profil, plutôt à un Poisson qu'à un Oiseau. Quoiqu'ils soient gras, ils ont toujours l'air d'être maigres, la petitesse du duvet qui recouvre leur ventre et leurs longs tibias ajoutant à cet effet.

On peut dire qu'ils mangent à peu près de tout : depuis les graines et les fruits, les chenilles, les grillons, les sauterelles et les vers, jusqu'à de petits lézards et de petites couleuvres. Ainsi, quoique leur nourriture consiste principalement en insectes, elle n'y est cependant pas entièrement bornée. On trouve souvent leur estomac dilaté par des chenilles, des phalènes, des cigales, des coléoptères, et en une telle quantité qu'on se demande comment une masse aussi considérable a pu y être introduite.. M. Gosse a quelquefois trouvé dans cet organe des matières roulées avec des baies d'une espèce de lierre, dont il avait pris les couleurs ; et, au mois de juillet, rempli de celles du *Citharexilon,* par lesquelles toute la surface interne était teinte d'un brillant incarnat. A cet époque de l'année, en effet, des bandes nombreuses de ces Oiseaux se nourrissent de ces grappes étincelantes en pleine maturité, répandues en quantité sur les arbres.

Ils font, en outre, une énorme destruction des essaims d'abeilles, qui existent à profusion sur les arbres. C'est probablement en raison de cette chasse, et pour garantir leurs yeux et leur corps de la piqûre de ces insectes, beaucoup plus que de celle des plantes que, d'une part, leurs

paupières sont garnies de cils si épais et si durs, et, de l'autre, que les parties antérieures de leur corps ont été recouvertes de plumes si singulièrement conformées.

Vivant en société, sans être cependant en aussi grandes bandes que les Étourneaux, on comprend qu'ils en empruntent quelqu'unes de leurs manières de vivre. Ils aiment, en effet, quoiqu'en ait dit M. Fraser, en 1860, à se poser sur le dos des quadrupèdes qui pâturent en troupes si innombrables dans les vastes plaines herbeuses de l'Amérique du Sud. Et c'est même le principal usage auquel leur sert la forme en lame de couteau de leur bec. Cette forme leur donne les plus grandes facilités, non seulement pour chercher les insectes sur la terre, mais surtout pour trouver et saisir ceux qui se retirent sous le poil des bœufs, des vaches, des chevaux et autres animaux semblables, pendant qu'ils sont en train de paître. On les voit, au nombre de cinq, six et plus, montés sur le dos d'une de ces bêtes, cherchant avec ardeur les insectes attachés à sa peau, service qu'elle paraît recevoir avec plaisir. M. Hill en a vu parfois même, à la Jamaïque, s'attaquer à la queue de ces animaux, s'y suspendre et y rechercher les insectes jusque dans la touffe de poils ou de crins qui la termine. Une autre fois, ayant examiné attentivement un tas de bouse de vache, où des Anis venaient de chercher des larves et des insectes, cet observateur le trouva aussi finement et aussi régulièrement sillonné que si une petite charrue en miniature y eût passé.

M. Kirk en a vu sur des corps de moutons morts, soit qu'ils y fussent attirés par la chair putride ou par les larves qui s'y trouvent, ce qui n'est pas bien certain. On les a rencontrés aussi, pendant la saison sèche, par bandes de vingt ou trente, auprès des petits ruisseaux, à la recherche des têtards, dont ils se nourrissent.

Mais les insectes parasites ne font pas, comme nous venons de le dire, l'unique nourriture des Anis, quoiqu'ils en soient le fond essentiel, malgré ce qu'en aient avancé d'Azara et d'Orbigny. M. Gosse en a vu dans les pâturages, pendant les soirées du mois de décembre, de petits groupes s'enlevant à environ un mètre du sol, et volant sans doute après des insectes, dont ils semblaient s'emparer. Un jour, au mois de mars, son attention fut attirée par un objet, qui lui paraissait être un Oiseau vert, poursuivi au-dessus du faîte d'un arbre par plusieurs Anis; mais il reconnut bientôt que ce n'était qu'un insecte lépidoptère; il s'envola au-dessus des bois à une distance d'une centaine de mètres, avant qu'il fût hors de portée de vue, et il parut alors se poser sur le sommet d'un arbre, les Oiseaux ayant renoncé à le poursuivre. Le même naturaliste a vu un Ani ayant dans son bec une grande libellule, dont il venait de se saisir.

Lorsque les Anis sont en train de chasser à la surface de la terre ou dans les herbes, on les voit souvent sauter ou courir avidement après leur proie; leur longue queue, continuant l'impulsion donnée avant le temps d'arrêt, est jetée en avant d'une façon singulière, et les fait parfois culbuter. Pendant cette chasse, ils ont toujours une ou deux sentinelles de postées, qui, à la moindre apparence de danger, poussent un cri d'alarme qui fait partir toute la bande. Leur mode de progression à terre est de sauter; parfois ils marchent en élevant chaque pied l'un devant l'autre; souvent même ils courent ainsi très vite, mais à de courtes distances. Ils aiment à se reposer le matin sur les branches basses, les ailes étendues, restant ainsi pendant assez longtemps dans la plus complète immobilité. On peut en voir aussi un grand nombre, pendant la chaleur du jour, dans les mois de juillet et d'août, perchés sur

les barrières et les haies de bois de Campêche, le bec entièrement ouvert, comme s'ils cherchaient à humer l'air; ils oublient alors leur loquacité et leur circonspection ordinaires. Deux ou trois de ces Oiseaux resteront parfois perchés au centre d'un buisson épais dominé par un berceau de Convolvulus, d'où ils font entendre un cri singulier comme un appel, et comme s'ils jouaient à cache-cache et demandaient à leurs compagnons de venir les chercher.

On peut dire que l'Ani descend *les* arbres plutôt qu'il ne *les* monte. Il se pose sur l'un d'eux à l'extrémité d'une des branches principales, et gagne le milieu du feuillage en rampant le long de la tige et en cherchant les insectes dont il fait sa nourriture. Il ne saute pas de branche en branche, et ne parcourt pas tout l'arbre pour y trouver des larves. Ces Oiseaux, réunis au nombre de dix ou douze, pénètrent rarement à une grande distance au milieu des feuilles. Ils parcourent rapidement les branches des arbres, qu'ils visitent et les quittent en silence, s'abattant un à un sur quelque place attrayante du vert gazon, au-dessous d'eux; ou bien la bande entière s'envole tout d'un coup vers quelque fourré voisin, ayant ordinairement l'un d'eux à leur tête et faisant entendre un cri perçant qui les distingue de tous les autres Oiseaux.

« Les autres vagabonds ailés, dit, dans une de ses plus brillantes pages, M. Gosse, qui a si bien étudié les mœurs des Anis, ont leur saison; mais ceux-ci tiennent les champs toute l'année : leur vie est au soleil. Ces Oiseaux sociables fréquentent tous les lieux où existent des terrains ouverts, soit en pâturages, soit en labours, entremêlés d'arbres et d'arbustes; toujours familiers, et paraissant sans crainte, mais ne manquant jamais de poser une sentinelle pour

faire entendre un cri, si quelque importun s'approche de leur retraite commune. Après une pluie passagère, un de ces orages pluvieux des tropiques, par exemple, au milieu du jour, lorsque le soleil, dans tout son éclat et dans toute son ardeur, luit de nouveau sur le paysage rafraîchi, l'Ani est le premier Oiseau qu'on voit sortir doucement d'un buisson, pour sécher ses ailes et reprendre le chemin des champs. L'Oiseau-Moqueur, quelque pressé qu'il soit de faire entendre son chant, pour égayer encore la campagne, précède rarement le cri perçant de l'Ani, rompant le silence qui succède à une averse. Ce cri sort de quelque bocage peu éloigné, et l'on voit une petite troupe d'Anis, leur longue queue et leurs ailes étendues dans leur vol glissant, se rendre en quelque endroit où les insectes s'agitent sur la terre rafraîchie. Que le soleil darde ses rayons obliques sur les plaines, et que la brise de la mer souffle tiède et odoriférante, avec un fond d'humidité vivifiante, à la suite des pluies de l'après-midi, le même cri se fait entendre de nouveau, répété avec vivacité et sollicitude, et l'on voit les petits Oiseaux s'agiter dans les haies, et les Anis de dessus les branches extérieures des fourrés solitaires, d'où ils ont fait entendre leur cri d'alarme, gagner le couvert intérieur du feuillage. Un Épervier vole-t-il silencieux, rasant le bord de la forêt et effleurant de temps en temps les buissons de la savane, le tocsin de l'Ani a cependant prévenu tous les environs, et aucune note ne se fait entendre, aucune aile ne remue[1]. »

Au vol, toutefois, l'Ani a à se mettre en garde contre un tout autre ennemi que l'Épervier, ennemi qui, pour ne pas être un Oiseau de proie, ne lui en est pas moins incommode par son agilité, sa souplesse et la continuité de

[1] « Birds of Jamaïc. »

ses petites attaques réitérées. Cet adversaire est une espèce de gros Gobe-Mouches, le Tyran Dominicain[1].

MM. A. et E. Newton parlent ainsi de ces attaques, dont ils furent témoins en 1858 :

« L'Ani, disent-ils, partage, avec la Cresserelle et le Butor Verdâtre, le privilège d'être l'objet favori des attaques du Tyran Dominicain, et il est difficile de dire lequel du Butor ou de l'Ani procure le plus d'amusement à l'observateur. Par un vent frais, peut-être la poursuite de l'Ani par le Tyran est-elle plus amusante; car avec sa longue queue et ses courtes ailes il se trouve emporté à la merci du vent, il perd sa présence d'esprit, et essaye s'il ne pourrait voler à l'encontre du courant, tandis qu'en s'abandonnant à la dérive, il s'en trouverait beaucoup mieux. Alors vient s'abattre le Tyran, qui, après deux ou trois élans, lui applique un coup tel qu'il l'envoie à tout hasard dans le premier endroit venu, où l'autre s'empresse de chercher un abri, que ce soit une misérable haie d'épines, ou un lit moelleux d'herbe de Guinée[2]. »

Ces savants observateurs pensent que c'est par suite de ces rencontres que le plumage de l'Ani, et spécialement sa queue, souffre et s'endommage, au point qu'on trouve à peine un spécimen dont cet organe soit en parfait état.

Pendant les journées chaudes et d'une atmosphère étouffante, lorsque la rosée est tombée, et que la végétation languit, on voit les Anis se diriger en petites troupes, au commencement de la soirée, vers les bords de la rivière. S'ils y ont découvert quelque endroit où un arbre déraciné sera tombé dans l'eau peu profonde, ils s'y perchent, quelques-uns la queue en l'air, buvant les eaux limpides qui coulent au-dessous d'eux; d'autres silencieux et indiffé-

[1] *Tyrannus Dominicensis.*

[2] « Ibis. »

rents; quelques-uns nettoyant leurs plumes; et d'autres encore, posés sur le sable accumulé autour de l'arbre renversé, et se baignant dans les bas-fonds. Il restent ainsi jusqu'au jour.

Ces habitudes, pour le moins singulières, chez des Oiseaux rangés parmi les Coucous, ne sont rien à côté de la singularité de leur mode de reproduction. Non contents de vivre en société, sans s'éloigner beaucoup les uns des autres, on voit, dans le temps qui précède la ponte, plusieurs femelles travailler simultanément avec les mâles à la construction d'un nid commun; et ensuite plusieurs femelles couver ensemble chacune leurs œufs et y élever leurs petits. Cette bonne intelligence, comme le dit le chevaler Lefebvre Deshayes, correspondant de Buffon, est d'autant plus admirable que l'amour rompt presque toujours, dans les animaux, les liens qui les attachaient à d'autres individus de leur espèce. Ils s'apparient de bonne heure dès le mois de février, les mâles recherchent les femelles avec ardeur; et dès le mois suivant, le couple s'occupe de concert à ramasser les matériaux pour l'édification du nid. Ils sont beaucoup plus vifs et beaucoup plus gais dans cette saison qu'en tout autre temps.

Ils nichent généralement dans les arbrisseaux, dans les caféiers, dans les buissons et dans les haies. Ils choisissent la fourchette d'un arbre, d'un faux-cèdre, par exemple, et y construisent, pour y nicher en commun, dans l'Amérique du Sud, au Mexique, comme aux Antilles, un de ces nids.

Lorsque les femelles se mettent plusieurs ensemble dans le même nid, la plus pressée de pondre n'attend pas les autres, qui agrandissent le nid pendant qu'elles couvent les œufs. Ces femelles usent d'une précaution qui n'est pas commune aux Oiseaux de cette famille : c'est de

couvrir leurs œufs avec des feuilles et des brins d'herbes à mesure qu'elles pondent. Elles couvrent également leurs œufs pendant l'incubation, lorsqu'elles sont obligées de les quitter pour aller chercher leur nourriture. Les femelles qui couvent dans le même nid ne se chicanent pas, comme font les Poules lorsqu'on leur donne un panier commun; elles s'arrangent les unes auprès des autres; quelques-unes cependant, avant de pondre, font, avec des brins d'herbes, une séparation dans le nid, afin de contenir en particulier leurs œufs; et s'il arrive que les œufs se trouvent mêlés et réunis ensemble, une seule femelle fait éclore tous les œufs des autres avec les siens; elle les rassemble, les entasse et les entoure de feuilles. Chaque femelle fait plusieurs œufs par ponte.

Ces Oiseaux construisent leurs nids très solidement, quoique grossièrement, avec de petites tiges de plantes filamenteuses, des branches de citronniers ou d'autres arbrisseaux; l'intérieur est seulement tapissé et couvert de feuilles tendres et qui se fanent bientôt; c'est sur ce lit de feuilles que sont déposés les œufs. Ces nids sont fort évasés et fort élevés des bords; il y en a dont le diamètre a près de 50 centimètres; la grandeur du nid dépend du nombre des femelles qui doivent y pondre. Il serait assez difficile de dire au juste si toutes les femelles qui pondent dans le même nid ont chacune leur mâle : il peut se faire qu'un seul mâle suffise à plusieurs femelles, et qu'ainsi elles soient, en quelque façon, obligées de s'entendre, lorsqu'il s'agit de construire les nids; alors, il ne faudrait plus attribuer leur union à l'amitié, mais au besoin qu'elles ont les unes des autres dans cet ouvrage.

M. Hill, dont les récits sur l'Ornithologie de la Jamaïque méritent la confiance la plus illimitée, s'en exprime ainsi :

« Le fait avancé, que l'Ani bâtit son nid en société, et que ce nid forme un immense panier construit par les efforts réunis de la bande entière, est une opinion générale dans toute la colonie. Une demi-douzaine de ces Oiseaux construisent ensemble un seul nid, assez vaste pour qu'ils puissent s'y réunir et y élever leurs petits. Ils sont très soigneux dans le travail de l'incubation, et ne quittent jamais le nid pendant ce temps, sans couvrir les œufs de feuilles, afin de leur conserver toujours une température égale. »

Et aussi, ajouterons-nous, pour les dissimuler aux recherches et à la vue de leurs ennemis naturels.

La seule fois que M. Gosse ait trouvé un de ces nids, quoiqu'elle ne soit pas concluante, est plutôt en faveur de cette opinion que de celle contraire. Il découvrit, au mois de juillet un nid d'Ani dans un Faux-Cèdre (*Guazuma*) : c'était une masse considérable de petites branches entrelacées et garnies de feuilles. Il y avait huit œufs dans le nid ; beaucoup de coquilles s'y trouvaient également, et il y en avait une grande quantité de tombées sous l'arbre. Les œufs étaient de la grosseur de ceux d'une jeune poule, parfaitement ovales, d'un bleu vert, mais enduits d'une substance ressemblant à de la craie, rayée et corrodée sur tous, et facile à enlever.

Tous les nids cependant n'ont pas la même disposition ; et cela ce conçoit avec une telle agglomération de travailleurs.

Un de ces nids, que M. de Saussure a eu occasion d'examiner, dans ses intéressants voyages au Mexique, en 1857, ne se composait que d'un simple plancher commun ; il n'était pas cloisonné, et n'offrait aucune niche ni aucun compartiment. On ne saurait dire, d'après lui, si les Anis s'établissent par paires dans cette demeure com-

mune, et si ces Oiseaux ont des habitudes polygames, pas plus que si la promiscuité existe entre eux.

M. A. Newton, de son côté, décrit ainsi un de ces nids, qu'il observa vers la même époque, à l'île Sainte-Croix des Antilles :

« On me montra, dit-il, un nid de l'espèce ordinaire, l'Ani des Savanes, le 18 juin 1857. En m'approchant de l'arbre, un assez grand Tamarinier, je vis deux Oiseaux perchés auprès de ce que je reconnus plus tard être l'emplacement du nid, qui était établi contre le tronc, à environ deux mètres du sol, et soutenu par quelques jeunes branches qui paraissaient n'avoir poussé que depuis peu d'années. C'était un grossier amas de baguettes et de petites branches, grand et profond, mais en partie rempli de feuilles mortes, au milieu desquelles je trouvai quatorze œufs. Autour du bord étaient piquées droites quelques petites branches mortes de tamarin. Je retournai au nid le 23, et enlevai deux des neuf œufs que j'y retrouvai ; mais il n'en restait plus que quatre le 26, le nid ayant été probablement dévalisé par les enfants d'un village nègre peu éloigné. Il y avait huit œufs le 2 juillet; et le nid était entièrement détruit, lorsque j'y revins quelques jours après. Ce nid était évidemment une propriété commune; il y avait généralement deux ou trois Oiseaux perchés, soit sur le nid, soit auprès, et, dans l'arbre, peut-être cinq à six autres, qui ne cessaient de crier durant tout le temps de ma présence [1].»

Cette absence de tout instinct de conservation de leur ponte, chez les Anis, est la meilleure démonstration, nous ne dirons pas de l'esprit d'association des femelles, mais du hasard de leur rapprochement et de leur promiscuité

[1] « Ibis. »

dans la double opération de la ponte et de l'incubation. D'habitude, un Oiseau qui voit son nid dérangé, ou le nombre de ses œufs diminué, est bien prêt de tout abandonner, sauf à recommencer ailleurs à nouveaux frais. Pour les Anis, rien de semblable; le nid a été endommagé, les œufs ont été pillés, les femelles n'en continuent pas moins d'y revenir étourdiment en pondre de nouveaux, et n'abandonnent définitivement la partie que devant la destruction consommée de l'habitation commune.

En aucune contrée, les Anis, surtout l'Ani des Savanes, ne paraîtraient plus multipliés que dans l'Équateur. M. Fraser, qui en a vu un grand nombre, dit, en 1860, qu'il doit y en avoir des milliers! Ce qui ne peut surprendre, si l'on réfléchit à l'étonnante reproduction de ces Oiseaux, en définitive plus inoffensifs et, sans nul doute, plus utiles que nuisibles.

L'Ani, selon M. A. Newton, est appelé le *Sorcier Noir*, à Sainte-Croix. Or, il existe une opinion accréditée, que ces Oiseaux sont exempts du destin commun de la Création, et que ce nom n'est pas étranger à leur immortalité supposée. Mais ce nom, comme l'observe M. Salvin, n'est probablement pas étranger non plus à la singularité du cri de l'Ani qui, selon la juste remarque de M. Hill, résonne comme le glas funèbre de la mort. Cet Oiseau ne pouvait, en effet, échapper aux légendes.

Toujours est-il que ses deux cris différents lui ont encore valu d'autres noms : le premier aigre fortement, qu'on peut exprimer par *ou-i-o*, d'où est venu le nom de *Judio* (Juif), qu'on a donné à l'Ani, à Cuba; l'autre, qui n'est qu'un gazouillement désagréable que les créoles de Cayenne ont comparé au bruit de l'eau bouillante dans une marmite de terre; de là la dénomination de *Bouilleur des Canaris* (du nom de ces vases de terres, *canaris*).

Les nègres de Saint-Domingue, eux, lui donnent différents surnoms, tels que *Bout-de-Tabac*, de *Bout-de Petun*, d'*Amangona*, de *Perroquet noir*, etc.

Si singuliers que paraissent les Anis par leurs habitudes, si singuliers qu'ils soient dans leur mode de nidification et de ponte, ils le sont tout autant par la nature et la constitution de l'enveloppe solide de leur œuf et même de son contenu, comme s'ils avaient voulu réunir à eux seuls toutes les excentricités, non seulement de la famille des Coucous, mais de toute la classe des Oiseaux. Et c'est ici le cas de reproduire ce que nous en disions, en 1843, dans le *Magasin de Zoologie*.

De même que tous les groupes naturels, ils se font remarquer par l'homogénéité que présente leur œuf chez toutes les espèces. La forme en est exactement ovalaire, approchant parfois de la figure sphérique; la coquille, d'un grain très serré, à pores peu sensibles, d'un blanc légèrement bleuâtre dans la transparence de son épaisseur, le plus ordinairement plus ou moins recouverte d'une couche sédimenteuse, crayeuse ou demi calcaire, qui se peut facilement enlever par le frottement ou le grattage; dans tous les cas, mate et sans reflets; la couleur le plus souvent d'une apparence de lait pur, qui n'est que la couche crayeuse accessoire à la matière calcaire de la coquille. De temps à autre, cette même couche laisse apercevoir, dans ses solutions de continuité naturelles, et au milieu de l'espèce de réseau ou de mailles qu'elle y dessine souvent, et sous forme de pointe, de raies et de losanges plus ou moins nombreux et plus ou moins larges, la surface même de la coquille et sa véritable couleur d'un beau bleu d'aigue-marine. C'est cette double enveloppe, mal examinée par eux, qui a fait croire et dire à quelques ornithologistes que ces œufs étaient blancs, avec des raies et des

points bleus, prenant ainsi l'accessoire pour le principal. D'autres fois même, mais rarement, et sur les œufs derniers pondus, la couche crayeuse disparaît totalement, et l'œuf se montre en entier de cette jolie couleur.

Ajoutons que quand l'œuf vient d'être pondu, ce dépôt calcaire blanc est très tendre, même friable, et facile à enlever, non sans blanchir les doigts; mais il durcit en peu de temps.

Nous avons dit alors quel était l'usage probable ou plutôt la nécessité de l'application de cette couche additionnelle, qui, on le sait, se produit chez l'œuf de quelques Palmipèdes, mais qui est unique et sans exemple parmi les Passereaux.

Exposés aux inconvénients résultant de la chaleur des climats qu'ils habitent, mais ayant de plus à lutter contre l'humidité brûlante des localités qu'ils fréquentent pour couver, telles que celles des Savanes et des Palétuviers, les Anis ont subi, dans la structure de la coquille des œufs, une modification particulière, qui se rapproche de celle qu'on signale dans les œufs de Cormorans, dont le test est aussi bleuâtre sous sa couche crayeuse (singulière analogie!), et qui, nous le répétons, est unique dans toute la classe si nombreuse des Oiseaux dits Terrestres. Leur coquille, ainsi qu'on vient de le voir, a été revêtue d'une couche crayeuse et sédimenteuse de même nature que celle qui existe sur les œufs de certaines familles de Palmipèdes, laquelle, en obstruant, comme dans ceux-ci, les pores de la coquille mate, par lesquels s'effectue l'évaporation, et en retardant l'effet destructeur d'une perte trop active de calorique, procure le même avantage que le pouvoir réfléchissant, et n'en a pas les inconvénients; car la faculté de réfléchir s'acquérant aux dépens de l'épaisseur de la coquille, il en résulte que cette enveloppe, dans ce cas, en

devient plus accessible aux atteintes de l'humidité, et plus fragile. Rien n'eût donc été plus nuisible, pour les œufs des Anis, que d'être pourvus d'une coquille luisante : une coquille mate les préserve beaucoup mieux de cet inconvénient grave; et la couche sédimenteuse dont elle est munie la préserve et la défend d'une évaporation abondante, que ne manquerait pas de provoquer l'ardeur brûlante de ces latitudes.

Si à ces causes bien suffisantes de préservation de l'œuf, on ajoute les observations de M. Gosse, desquelles il résulte : que le glaire en paraît moins tenace qu'à l'ordinaire et ressemble davantage à de la gelée, quoique d'une consistance moins épaisse; que, de plus, ce glaire remplit au moins les trois quarts de l'œuf, tandis que le jaune, aplati dans sa forme, et pas plus large en diamètre qu'un bouton d'habit et deux fois moins épais, adhère par un côté et un bout, est de couleur pâle, et ressemble à un œuf de poule qui vient d'être altéré par la cuisson, on en concluera facilement que la nature a bien pris ses précautions dans ce cas physiologique si spécial à notre Oiseau.

Les Anis forment donc, à tous les points de vue, une sous-famille exceptionnelle dans la grande famille des Coucous : promiscuité des ménages ou des couples, dans le triple travail de l'édification du nid, de la ponte et de l'incubation des œufs, comme de l'éducation des petits; et sans nul doute, polygamie au premier chef; en plus, caractère oologique, unique dans l'ordre des Passereaux, d'une couche crayeuse couvrant la coquille; et constitution organique spéciale de l'œuf.

Ainsi, il était écrit que la famille des Coucous, étudiée même méthodiquement, devait se terminer comme elle a commencé, c'est-à-dire, par l'exemple de phénomènes d'habitudes en dehors de toutes les règles que s'est générale-

ment tracées la nature; en réunissant de la sorte ce qu'il y a de plus extrême : le parasitisme, qui n'est que la négation du moi; le communisme, dans son acception la plus large; et le polymorphisme de l'œuf des premiers remplacé, chez les Anis, par une structure anormale et entièrement exceptionnelle de la coquille, sans parler de la constitution intime, non moins exceptionnelle, de ses parties organiques intérieures.

Et nous avions raison de dire que, sous tous les rapports, l'histoire des Coucous ne pouvait et ne peut qu'être des plus instructives à étudier.

Ce qui nous amène aux réflexions suivantes :

D'abord est-il bien certain que le groupe seul des Coucous proprement dits, dans cette famille, ne fait presque jamais de nid; et que les diverses espèces ne couvent pas souvent elles-mêmes leurs propres œufs?

Nous croyons que la seule étude, qui reste à faire sur eux à cette heure, est celle qui tendrait, par de bonnes observations, à démontrer que le fait, par ces Oiseaux, d'abandonner à d'autres le soin, non pas de l'éducation de leurs petits, mais de l'incubation de leur œuf, n'est qu'un fait purement accidentel et non d'organisation. La chose paraît d'autant plus vraisemblable, que nous l'avons établie, d'après les observations si précieuses de J. Verreaux, pour le Coucou Lucide ou Éclatant, et de M. Ramsay pour les Coucous Inorné et Flabelliforme; et que nous la retrouvons dans les mœurs des Coucous Américains.

Car jusqu'à présent on a eu un tort grave, c'est de s'occuper exclusivement des habitudes de notre Coucou d'Europe, par rapport à lui seul, sans chercher à les comparer et à les conférer, comme nous l'avons fait ailleurs, comme nous le faisons encore aujourd'hui, et avec les habitudes des autres espèces du même groupe, et avec celles des

autres groupes de Coucous; enfin, avec celles d'autres familles étrangères aux Zygodactyles.

Nous venons de distinguer à l'instant, et non sans motif, l'opération de l'éducation des petits d'avec celle de l'incubation de l'œuf, dans les soins confiés par le Coucou à des Oiseaux étrangers. C'est qu'en effet, il n'arrive pas toujours que la mère, forcément adoptive, reste exclusivement chargée de nourrir le jeune Coucou, non pas, comme on l'a dit, qu'elle mourrait à la peine si à la nourriture de ses propres petits il lui fallait joindre celle du vorace étranger, sa mère ayant eu la prévoyance de diminuer le nombre de ses frères; mais par un pur instinct naturel, ce soin attentif parfois à veiller sur chacun des nids dépositaires de sa progéniture, elle se le réserve à elle-même, et, pour cela, elle profite des absences répétées de la propriétaire du nid, pour apporter à ses petits leur subsistance. Il importe donc peu alors que son œuf soit déposé dans un nid d'Oiseau granivore ou frugivore, etc.; la nourriture essentiellement animalisée du jeune Coucou, propre à toute la famille, ne lui fait jamais défaut, parce qu'elle lui est procurée par sa mère, beaucoup moins oublieuse, qu'on ne l'admet d'une manière générale, de ses soins maternels.

Il peut donc arriver, à la grande rigueur, malgré les observations contraires faites de parti-pris, que le mode d'accouplement des Coucous soit exactement le même que celui de tous les autres Oiseaux : qu'ils construisent un nid comme eux, et comme eux aussi se livrent au doux plaisir de couver leurs œufs, de faire éclore et d'élever leurs petits eux-mêmes; qu'alors, ainsi que cela a lieu pour les jeunes de la première année chez le Coucou Éclatant, groupés et réunis ensemble, il existe entre les deux sexes une équiparité qui se prête à la formation de ména-

ges réguliers; mais qu'ensuite, dans un moment donné, et par l'effet de la trop grande dispersion de l'espèce et dans certaines localités les mâles se trouvant en une majorité disproportionnée avec le nombre des femelles, celles-ci, par suite d'approches successives et trop fréquemment renouvelées, ne pouvant suffire au soin et au travail de la nidification et de l'incubation, en sont réduites à surprendre l'hospitalité d'autres espèces d'Oiseaux, pour leur imposer le dépôt et la garde de leur produit ovarien.

Ce qui semble venir à l'appui de notre raisonnement, c'est ce fait, précédemment indiqué déjà, observé chez plusieurs espèces d'Oiseaux étrangers à la famille des Coucous, tels que certains Troupiales de l'Amérique (dont nous allons nous occuper), qui se dispensent fréquemment de construire un nid, et introduisent leur œuf dans le nid d'une autre espèce. Or cette anomalie, chez eux, ne doit pas être le résultat d'un simple caprice, et doit se rattacher à la même cause ou à la même impossibilité qui pousse à ce manége le Coucou Éclatant et en général presque toutes les petites espèces de Coucous de l'Océanie et de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire peut-être à un trop grand relâchement accidentel dans les attaches de la grappe ovarienne, et conséquemment à l'égrainement (si l'on peut s'exprimer ainsi) trop subit des œufs qui s'en échappent; on a des accouplements trop rapprochés de la part des mâles, beaucoup plus nombreux en certains moments et en certaines localités que les femelles, et réciproquement.

D'où cette conséquence, qui semblera forcée, que ce qui a lieu chez ces derniers Oiseaux, peut et doit, dans les mêmes conditions, se présenter chez presque toutes les autres familles de Passereaux.

Reste donc encore, pour les ornithologistes et les obser-

vateurs, à découvrir et à constater un fait de ce genre dans ce sous-ordre.

C'est pour les guider, en leur ouvrant la voie, que nous allons présenter l'histoire d'une de ces sous-familles, si concordante avec celle de la famille des Coucous, qu'en la lisant, on croit lire un chapitre de la biographie de ces derniers. Nous voulons parler de ces Troupiales d'Amérique, qu'en raison même de cette similitude, nous avons appelés Troupiales-Coucous.

Ce sera un hors-d'œuvre sans doute qui étonnera plus d'une personne peu familiarisée avec l'ornithologie générale, mais, à coup sûr, un complément indispensable de l'histoire des Coucous, seul but de cette étude.

CHAPITRE III.

Les Troupiales-Coucous ou Bruantins [1].

Il nous a été impossible, après l'avoir étudié sous toutes ses faces, de laisser au simple rang de groupe générique, dans l'importante famille des Troupiales, ces Étourneaux d'Amérique, dont ils composent notre troisième section, le petit Groupe des Bruantins, qui va nous occuper, quoiqu'à titre de Troupiales à plumage noir, ils dussent figurer à la suite des Quiscales et des Chopis, dont ils sont si proches parents. Les habitudes de ce petit groupe le distinguent trop de ses congénères, pour qu'on ne l'élève pas au rang de sous-famille au même titre que le Coucou d'Europe dans la sienne.

L'histoire naturelle est pleine de ces contrastes, de ces oppositions, qui viennent, à chaque pas, déranger la marche de l'esprit dans ses idées plus ou moins préconçues d'ensemble et d'harmonie de la Création.

On en est parfois à se demander s'il y a une règle; s'il n'y en a pas.

Ici, l'on voit, chez l'Oiseau par exemple, les preuves les plus manifestes de l'instinct maternel; là, c'est la négation la plus complète de cet instinct.

D'un côté, les soins les plus minutieux pour la conservation de l'espèce; de l'autre, l'absence absolue de cette notion élémentaire de nature.

[1] *Molothrinæ.*

C'est ce qui ressortira du tableau des habitudes de cette sous-famille.

Qu'on imagine, en effet, un Oiseau qui, avec la manière de vivre des Troupiales (autant dire de nos Étourneaux), a les mœurs et les habitudes de notre Coucou d'Europe ; c'est-à-dire ne construit pas de nid, quoique cela lui arrive quelquefois; pond dans celui des autres et, de plus que le Coucou, ne s'occupe aucunement de ce que devient le produit de son œuf, et vit en promiscuité permanente; ou bien dont les femelles, comme celles des Anis, ces autres Coucous, se réunissent pour pondre, mais non pour couver en commun.

Cette existence désordonnée est tellement en dehors des règles connues de la nature, qu'elle sollicite une étude à part du Philosophe comme du Naturaliste se trouvant à bout de raison pour expliquer toutes ces anomalies.

Singularité de l'esprit humain! combien de théories plus ou moins excentriques les unes que les autres, n'a-t-on pas soulevées pour se rendre compte du mode de propagation du Coucou européen? Alors que, sauf quelques variantes, ce mode existe presque en quelque sorte le même chez toutes les espèces de Coucous, soit en Afrique, soit en Asie, en Océanie ou Australie? Que de volumes, depuis plus de vingt siècles, n'a-t-on pas écrits à ce sujet?

Or, le même phénomène, entouré de tous autres caractères, se reproduit chez une autre espèce d'Oiseau d'Amérique, non plus un Coucou, mais une sorte de Bruant, Déodactyle et non Zygodactyle. Et parce que le moindre amateur ornithologiste d'Europe ne peut se donner, ni le plaisir, ni le mérite de l'observer dans son pays, sur les lieux et d'après nature, l'Oiseau passe en quelque facon inaperçu : « Il pond dans le nid des autres... » et tout est dit!

C'est parce que rien ne nous paraît indifférent, en histoire naturelle, que nous allons prendre à tâche de réunir, sur les Bruantins, le plus de faits bien observés que possible, comme nous avons procédé pour la famille des Coucous; les phénomènes à peu près expliqués chez ceux-ci, se reproduisant chez ceux-là avec les complications les plus neuves et les plus inattendues et avec la même persistance.

Cette sous-famille ne repose donc que sur un groupe unique, celui des Bruantins, dont les deux types principaux sont : le Bruantin commun, de l'Amérique du Sud, et le Bruantin des Troupeaux, de l'Amérique Septentrionale, auxquels se réunissent trois ou quatre autres espèces également américaines.

Ils sont caractérisés par un bec très court, plus court que la tête, épais, conique, entier, à arête très légèrement inclinée; des narines basales, en partie recouvertes par une membrane, et engagées sous les plumes du front; des ailes allongées, aiguës; une queue presque égale et à peine arrondie, des tarses de la longueur du doigt médian, comprimés, à squamelles lisses et à peine apparentes; les ongles longs, celui du pouce surtout, courbés et aigus.

Telle est l'indécision ou l'ambiguïté de leurs caractères, qu'on en a fait, tantôt des Tangaras, tantôt des Bruants et des Fringilles, parfois même des Étourneaux.

Ce qu'ils offrent de plus remarquable et de plus insolite par leurs mœurs, c'est, ainsi que nous venons de le dire, par une exception unique, non seulement dans la famille des Troupiales à laquelle ils appartiennent, mais dans tous les Passereaux non zygodactiles, d'être parasites à l'instar de notre Coucou d'Europe; de ne jamais faire, ou bien rarement, de nids eux-mêmes, et par conséquent de s'emparer de ceux des autres Oiseaux pour y déposer leurs œufs, et abandonner le soin de leur incubation à leurs

propriétaires; c'est aussi, chez les femelles, la manie de pondre le plus souvent en commun dans les nids, objets de leur choix et de leur convoitise.

Les premiers détails donnés sur ces habitudes bizares, sont dus, à Sonnini d'abord, puis à d'Azara, qui les a observées chez l'espèce suivante :

Le Bruantin Commun[1].

Il a, comme ses congénères, le bec et les pieds noirs; cependant la tête, le devant du cou et tout le dessous du corps paraissent, sous certains aspects, d'un bleu foncé et varié de reflets violets très agréables, qui brillent également, mais mêlés avec d'autres reflets, sur le cou, le corps, et les couvertures supérieures des ailes. Sa taille est de 18 à 19 centimètres.

Il est bien vrai cependant que, par leur manière de vivre, les Bruantins, comme les appelle Sonnini, se rattachent, comme les Quiscales, à notre Étourneau, par leur organisation et par leur instinct de sociabilité, de même que par leur habitude de se poser sur le dos des bestiaux pour en rechercher les parasites ; du moins le supposait-il.

Le Bruantin Commun, qui se trouve en Amérique, depuis les États-Unis jusqu'à la pointe australe de ce continent est, au dire de d'Azara, fort commun au Paraguay, et au Rio de la Plata, seulement ici il se confond avec une autre espèce, le Bruantin Noir, que l'on voit souvent mêlé au Carouge ou Troupiale Vert et d'autres Oiseaux. Il se tient dans les campagnes, à la lisière des bois et dans les terrains cultivés, où il fait beaucoup de mal dans les plantations de maïs, dont il arrache les jeunes pieds. Ainsi que le Quiscale Noir, celui-ci fréquente les chevaux

[1] *Mplothrus Bonariensis.*

et les bœufs, les suit de près et les accompagne dans les pâturages où il pique la terre pour y prendre les insectes que les pieds de ces animaux en font sortir. Lorsqu'il est fatigué, ou que la fantaisie lui en prend, il saute sur leur dos, et se laisse porter où ils veulent, sans s'occuper, contre l'opinion de Sonnini, de manger la vermine qui les dévore.

Sur le vert gazon des plaines ondulées qui environnent Maldonado, dit M. Darwin, en 1847, on peut souvent voir deux ou trois de ces Oiseaux sur le dos d'une vache ou d'un cheval. Parfois, perchés sur une haie, et nettoyant leurs plumes au soleil, ils essayent de chanter ou plutôt de siffler, mais leur chant, qui est tout particulier, ressemble au bruit que ferait le sifflement de l'eau passant à travers un étroit orifice; ou, selon l'expression de M. Hudson, qui les a si consciencieusement étudiés, en 1870, au bruissement d'un grand vent dans les arbres, lorsqu'ils sont réunis en grand nombre.

Ce Bruantin n'est ni rusé, ni prévoyant, ni avisé; il tombe aisément dans les piéges; il accourt à l'appât, et, si on l'épouvante, il fuit en jetant des cris aigus, sur les arbres les plus voisins, pour revenir bientôt, quoiqu'il voie ses pareils pris ou tués. Pour changer de cantons, ces Oiseaux se rappellent, prolongent leurs clameurs pendant qu'ils volent, et les redoublent s'ils rencontrent une autre bande d'Oiseaux de leur espèce. Leur vol est rapide, soutenu et élevé en quelques occasions. Ce ne sont pas des Oiseaux querelleurs, et ils sont communément en troupes, qui se mêlent quelquefois à d'autres bandes d'espèces différentes, et même à celles des Guiras-Cantaras et des Anis, avec lesquels, du reste, ils ont plus d'une habitude commune; on les voit même mêlés à des bandes de Perroquets. Les sociétés qu'ils forment entre eux subsistent toute l'an-

née, quoique souvent elles se séparent en trois ou quatre petites troupes, ou qu'elles s'augmentent de nouveaux arrivants; on les rencontre aussi par paires.

Mais ce qui est remarquable, c'est que, soit au nord de l'Amérique, comme aux États-Unis, soit au sud, comme au Rio de la Plata, ou au Texas, les Bruantins, de même que certains Coucous, construisent rarement un nid, ou plutôt n'en construisent aucun, se contentant de pondre ou d'introduire leurs œufs dans des nids étrangers.

Les espèces de l'Amérique méridionale déposent leurs œufs, d'après d'Azara, dans les nids des Fourniers[1], des Paroares[2], des Cardinaux[3], des Chingolos[4], des Suiriris[5], etc. D'après les naturalistes du *Beagle*, dans celui de la Passerine à cou roux[6] (Oiseau qui, dans l'ornithologie de l'Amérique du sud, occupe la place de notre Moineau Commun d'Europe). M. Dresser trouva un œuf de cet Oiseau, en 1863, dans le nid d'un Viréon de Bell[7]; et à en juger, dit-il, d'après d'autres nids, contenant des œufs de ce Bruantin, qui lui furent apportés, il semble, au Texas, se servir des nids des petits Gobe-Mouches, de préférence à ceux d'autres Oiseaux. Plusieurs témoins ont assuré avoir trouvé des petits de Bruantins mêlés avec les petits de ces espèces forcément hospitalières.

D'Azara déclare ne les avoir jamais vus s'occuper à construire un nid. Plus récemment, M. Salvin dit ne l'avoir jamais vu, non plus personnellement sur le nid d'aucune autre espèce, qu'il ne l'a jamais vu davantage en cons-

[1] *Furnarius.*
[2] *Paroaria.*
[3] *Cardinalis.*
[4] *Zonotrichia Matutina.*
[5] *Fluvicola Bicolor.*
[6] *Zonotrichia Ruficollis.*
[7] *Vireo Belli.*

truire, ni occupé à aucune préparation domestique quelconque de ce genre, d'où l'on puisse induire qu'il couve lui-même. Mais, ajoute-t-il, ses œufs se trouvent ordinairement dans le nid de l'Orphée Mignon[1] et quelquefois dans celui de la plus grande espèce des Pitanguas, le Pitangua de Derby[2]; enfin, ce qui paraîtra plus extraordinaire, dans le nid du Carouge à Manteau noir[3], nid qui est suspendu et en forme de longue bourse!

M. Hudson, confirmant les observations de d'Azara, mais plus favorisé que lui, ayant pu minutieusement étudier leur manière de vivre, écrivait, en 1870[4], que les Bruantins Communs, connus à Buenos-Ayres sous le nom de *Pajaro Negro* qui, avec une régularité caractéristique, quittent souvent ce pays à la fin de mars, en apparence pour tout de bon, s'y montrèrent de nouveau, en 1869, en grand nombre.

D'habitude, à la fin de l'été, ces Oiseaux se réunissent en bandes immenses et on les voit alors, pendant plusieurs jours de suite, se diriger vers le nord; mais il paraît peu probable, à ce savant observateur, qu'ils émigrent à une grande distance. Ils passent, dit-il, avec un vol rapide, peu élevé et ondulé, une troupe suivant l'autre, et leurs ailes produisent un son doux et agréable.

Ils cherchent leur nourriture sur le sol : au printemps, ils suivent la charrue pour trouver des vers, et aiment à se tenir dans les pâtures auprès des bestiaux, se posant fréquemment sur leur dos.

Le chant du mâle, lorsqu'il courtise sa femelle, est accompagné de mouvements et de gestes étranges; gonflant

[1] *Mimus Orpheus.*
[2] *Pitangua Derbyi.*
[3] *Xanthornus Gularis.*
[4] « Ibis. »

et hérissant ses plumes comme un Coq d'Inde, il prend souvent tout à coup son vol, s'éloigne en ligne droite de sa femelle, et fait un grand circuit autour d'elle en chantant tout le temps. Ce chant commence par des notes remarquablement sourdes et rentrées, se terminant par d'autres élevées et pures. La femelle, avec son air modeste, dans sa robe terne couleur de souris, paraît fort indifférente aux avances de son brillant compagnon. Les mâles, lorsqu'ils viennent à être dérangés le soir, alors qu'ils sont perchés, quittent leurs juchoirs et recommencent à chanter en prenant leur vol. Ils se perchent aussi par les jours pluvieux pour chanter, et prolongent leur concert durant des heures entières.

« Ce qu'il y a de plus remarquable chez notre Bruantin, continue M. Hudson, dans une de ses pages les mieux pensées et les mieux écrites, c'est sa manière de se reproduire, et ce serait une étude intéressante pour un naturaliste philosophe. On sait que, de même que le Coucou d'Europe, il pond ses œufs dans les nids des autres Oiseaux. Mais le Coucou ne pond qu'un œuf dans chaque nid, et son habitude singulière a une chose en commun avec les instincts des autres animaux : elle est régulière et définie, assure la conservation du petit, et, malgré tout ce qu'on a dit du contraire, est invariable comme la matière et la force. Tout autre est l'instinct du Bruantin, variable, indéfini, et véritablement une monstruosité; c'est comme si le véritable instinct eût été en partie détruit ou défiguré; de telle sorte que les traces s'en montrent sous diverses formes et divers degrés d'intensité chez différents individus; assez fortes quoique altérées, chez quelques-uns, pour assurer la sécurité du petit; chez d'autres, si obscurcies, si incertaines, que la reproduction de l'espèce semble en devenir impossible. Si Darwin avait bien connu les habi-

tudes de cet Oiseau, il ne lui aurait certainement pas assigné une place distinguée dans l'*Origine des espèces;* et il n'aurait pu trouver un cas plus remarquable pour démontrer les aberrations et les imperfections auxquelles l'instinct est sujet, cet instinct qu'il regarde comme si favorable à sa théorie. »

Il y a, à Buenos-Ayres, peu de petits Oiseaux dans le nid desquels la femelle du Bruantin commun ne s'introduise pas; et grande est la confusion domestique occasionnée par ses visites. Elle ne choisit pas les nids pour leurs dimensions, ou en considération de ce que leurs architectes ont le bec plus ou moins dur ou plus ou moins mou; mais elle pond ses œufs sans distinction partout où elle peut. M. Hudson n'a cependant jamais trouvé ses œufs dans le nid du Pyrocéphale Rubin, probablement parce que ce petit Oiseau querelleur reste auprès de son nid, et qu'il peut la chasser. Ce en quoi les observations de cet habile ornithologiste diffèrent de celles de d'Azara et de celles de M. Salvin, c'est qu'il affirme n'avoir jamais non plus remarqué que le Bruantin pondît dans les nids voûtés ou couverts, quoiqu'il en ait vu constamment des bandes auprès des nids en forme de fours des Fourniers, grimpant dessus, regardant à l'intérieur, y entrant même et les examinant avec beaucoup de curiosité. Il serait difficile d'énumérer toutes les petites espèces d'Oiseaux qui sont forcées d'élever les jeunes Bruantins; mais les nids qu'ils préfèrent, probablement parce qu'ils sont plus faciles à trouver, et qu'ils sont sans défense contre leurs empiètements, sont, d'après M. Hudson, indépendamment de ceux que nous avons déjà indiqués : ceux du Pipit Correndera[1], de la Passerine à chaperon[2], du Tarin ou Chardonneret

[1] *Anthus Correndera.*
[2] *Zonotrichia Comata.*

barbu[1], du Petit Tyran ou Milvule Violent[2] et du Carouge Dragon[3]. Ils préfèrent surtout les nids des deux derniers; et M. Hudson a rarement trouvé un nid de l'un ou de l'autre, qui ne contint plus d'œufs du Bruantin que de ceux de ses véritables propriétaires, tandis qu'on voyait autour depuis une ou deux jusqu'à six femelles de Bruantin.

Elles commencent souvent à pondre leurs œufs avant que le nid ne soit terminé, et il est alors généralement abandonné; il y a fréquemment, en outre, un si grand nombre d'œufs pondus dans le même nid que, quand même ils seraient couvés, il y en a peu ou pas un qui pussent éclore. On trouve ordinairement dans le nid du Milvule ou Tyranneau Violent depuis une demi jusqu'à une douzaine d'œufs de Bruantin; et dans celui du Carouge Dragon, qui est plus profond, de quinze à vingt! mais le nid peut rarement contenir tous les œufs qui y ont été pondus, car, en regardant sous l'arbre ou le buisson, on en trouve souvent beaucoup plus qui ont été rejetés par le Bruantin femelle. Une habitude destructive qu'a cet Oiseau (destructive pour sa propre multiplication comme pour celle des autres espèces), est celle de percer avec son bec les œufs qu'il trouve dans le nid où il pond. Ce n'est pas, il est vrai, une habitude constante et invariable, mais irrégulière, comme sont tous ses instincts de reproduction. Les coquilles sont quelquefois tellement brisées, que le jaune en est répandu dans le nid; parfois ils ne percent que de petits trous dans les coques, ou bien enfoncent leur bec dans l'œuf, qu'ils emportent en volant. M. Hudson en a été témoin, et a souvent trouvé, à plusieurs pas du nid, un œuf percé, ap-

1 *Nemosia Nigricollis.*
2 *Milvulus Violentus.*
3 *Leistes Virescens.*

porté sans doute de cette manière. Il n'est pas rare de trouver des nids contenant douze ou vingt œufs, tous percés à coups de bec. A l'époque de sa ponte, chaque femelle est ordinairement accompagnée par un ou deux et quelquefois trois mâles, qui restent tranquillement près d'elle pendant qu'elle est sur le nid. On ne voit pas souvent ses œufs dans les nids des Oiseaux qui couvent au milieu des forêts sauvages, jamais dans les nids des Coucous et des Grives. Elle dépose aussi ses œufs sur le sol, et M. Hudson a trouvé continuellement et journellement ses œufs épars dans les champs labourés, sur les chemins et sur les lieux arides. Il ne l'a jamais vu attaquer un Oiseau quelconque pour le chasser de son nid, et il croit qu'elle pond invariablement ses œufs pendant l'absence du véritable propriétaire.

Une circonstance à noter, qui rappelle ce que nous savons du Coucou d'Europe et de presque tous les Coucous vraiment parasites, est que les œufs de Bruantin diffèrent autant par leur forme, leur volume et leur couleur que les irrégularités de ses habitudes. Quelques-uns sont parfaitement ronds, d'autres ovales, pointus ou elliptiques. Les couleurs les plus ordinaires sont le blanc pur, avec de très petites pointes roses, réparties en petit nombre et blanc rougeâtre fortement couvert de taches rouge brunâtre; la forme des taches sur ceux obscurément mouchetés étant, sur différents œufs, ronde, oblongue et irrégulière.

« Est-il possible d'admettre, s'écrie à ce propos M. Hudson, qu'une imperfection dans les organes sexuels produise cette diversité dans les œufs, et occasionne aussi ce relâchement dans ses habitudes d'incubation, qui rend cette espèce si différente des autres? »

On n'a pas ici, comme pour le Coucou d'Europe, la res-

source ou le prétexte de dire que cette diversité a pour but de dissimuler la substitution ou l'intrusion aux yeux des propriétaires du nid, puisque les Bruantins femelles, loin de se borner discrètement au dépôt d'un seul œuf, vont étourdiment et à l'envi le remplir du plus grand nombre qu'elles peuvent de leurs œufs, ce qui démontre chez ces Oiseaux l'absence de toute trace de l'instinct, si problématique ou si gratuitement prêté au Coucou.

« Je ne puis dire, reprend en terminant M. Hudson, si ces Oiseaux finissent jamais un nid ; mais j'ai la certitude qu'ils en commencent quelquefois. Je vis un jour une bande de sept à huit Bruantins volant autour d'un bouquet de jeunes chardons géants. En approchant, je vis qu'ils avaient commencé à construire un vaste nid sur une large feuille horizontale fort en vue. Aucun autre Oiseau n'aurait choisi une fondation aussi fragile pour y faire son nid ; car si grandes et si fortes que soient ces feuilles, elles dépérissent rapidement à mesure que croît la plante, et cette feuille aurait certainement laissé tomber le nid dans l'espace de dix ou quinze jours. Le nid, fort négligemment fait, était composé de petites baguettes, de chiffons et d'autres matériaux empilés sans aucune régularité. Les Oiseaux voltigèrent autour avec un air d'inquiétude pendant que je les examinais, et recommencèrent leur travail dès que je me fus retiré ; mais deux jours après, ils l'abandonnèrent tout à coup. Depuis, j'ai eu occasion de voir une autre bande de ces Bruantins commencer un nid dans un peuplier ; mais ils le laissèrent aussi sans le terminer.

« Pendant l'automne, lorsque les Bruantins se rassemblent par milliers, au point que le terrain où ils paissent semble recouvert d'un tapis noir, ou que les arbres sur lesquels ils se posent semblent ne porter qu'un feuillage aussi

sombre, je me suis souvent demandé comment les petites espèces d'Oiseaux, dans le nid desquelles ils pondent, ne sont pas tout à fait ou presque tout à fait détruites, et cela par eux.

« Quoique je connaisse cet Oiseau depuis mon enfance, alors que je rencontrais ses œufs perdus sur les chemins, et que par compassion j'ôtais des nids des petits Oiseaux ceux qu'il y avait déposés, ses habitudes n'ont pas cessé de me surprendre. Combien est étrange qu'il soit si désordonné au milieu de l'ordre général de la nature! Ou bien devons-nous considérer ces habitudes du Bruantin Commun comme n'étant, non le résultat d'instincts créés, ou dont il soit doué, mais la conséquence, sur une grande échelle, d'une loi générale : *la transition?* »

Les diverses espèces établies ou reconnues, parmi les Bruantins de l'Amérique du Sud, ont entre elles de tels rapports et de telles similitudes de taille et de coloration que, n'étaient quelques différences dans le plus ou moins d'épaisseur et de rectitude du bec, on serait à peine assuré de leur détermination. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de mentionner, à la suite de celle si intéressante qui précède, les deux suivantes, avec d'autant plus de raison qu'elles présentent chacune quelques variantes dans leurs habitudes.

Le Bruantin Varié[1].

M. Hudson qui, nous ne saurions trop le redire, étudie avec tant de soin les habitudes des Oiseaux de cette partie de l'Amérique du Sud, a fait connaître, à la même époque, celles d'une autre espèce, le Bruantin Varié, que

[1] *Molothrus Badius.*

l'on a pris souvent pour la femelle du Bruantin Commun, auquel il ressemble beaucoup en volume et en couleur, et que, pour cette raison, nous ne décrirons pas, mais qui est plus joli.

Il a l'habitude invariable de se réunir en petites bandes d'environ dix ou quinze individus, et reste dans la contrée de Buenos-Ayres toute l'année; mais pendant l'hiver il va d'un lieu à un autre. Il aime à se tenir près des habitations entourées d'arbres; et on le voit souvent se cramponner à la viande fraîche pendue aux portes pour la becqueter.

Son chant est varié : il a différentes notes pour appeler ses compagnons, exprimer sa frayeur ou voler. Au vol, il lance souvent une note singulièrement prolongée, bruyante et mélodieuse, qui, par un temps calme, se fait entendre à un demi-mille de distance; son chant ordinaire est du reste lent, doux et varié; et tous les individus de la bande chantent en même temps. Pendant l'hiver, ils ont coutume de se rassembler, du côté du soleil, sur un pavillon, un parc à bestiaux, ou tout autre lieu abrité, et d'y chanter pendant une heure ou plus sans s'arrêter.

Peu d'Oiseaux cherchent moins à se cacher et montrent moins de crainte de l'homme que ceux de cette espèce. Il est rarement au repos et n'est jamais seul, la sociabilité étant son caractère dominant. Chez les autres espèces, cette qualité, quelque puissante qu'elle soit, le cède à l'attachementdes sens au moment de l'incubation. Chez notre Bruantin, autant que pût le constater M. Hudson, le premier instinct est presque et même tout à fait souvent aussi fort que le dernier, ce qui cause parfois assez de confusion dans les habitudes de l'incubation. Il arrive fréquemment que les bandes ne se séparent pas au printemps, et alors les rapports sexuels ont lieu en pleine communauté.

Ils s'accouplent quelquefois et construisent un nid fait avec de menues brindilles, garni de crin, placé à une certaine hauteur, dans les plus petites branches d'un arbre ; ils y pondent quatre ou cinq œufs teintés. Un couple s'emparera une autre fois du nid du Fournier ou Anumbi Acuticaude, et y pondra ou bien construira son nid dessus.

M. Hudson vit une fois un couple se battant continuellement, pendant plusieurs jours de suite, avec un couple de ce Fournier, pour s'emparer de leur nid. Les Bruantins une fois installés, il trouva mort sur l'arbre cinq jeunes Fourniers à moitié emplumés, jetés hors du nid par les impitoyables intrus, ce qui ne leur avait pas dû être chose facile, eu égard à la petitesse de l'entrée et à la grande profondeur du nid, construit, on le sait, en forme de spirale ou de limaçon. D'où l'on peut conclure que la même chose, souvent contestée, peut arriver à notre Coucou d'Europe, par le propre fait de la femelle.

Un autre jour, une bande de huit ou dix individus s'empara encore d'un nid de Fournier, et en construisit un autre en dessus, mais pas plus grand que pour un seul couple : ils paraissaient vivre tous ensemble en fort bonne intelligence. Quelques jours après, M. Hudson y trouva et y prit quatorze œufs. Les Oiseaux montraient une grande anxiété pendant qu'il était monté dans l'arbre ; les œufs étaient froids. Il pense que s'il eût attendu, il y aurait eu un nombre encore plus grand d'œufs pondus.

Enfin M. Hudson vit une autre fois, deux jeunes Bruantins, poursuivant un Troupiale à gorge jaune ou verdâtre d'un arbre à un autre, en lui demandant de la nourriture, que l'Oiseau leur donna. Ce qui semble indiquer que, malgré ses habitudes si singulières, dont nous venons de parler, il arrive à cette espèce de Bruantin de déposer ses œufs dans le nid d'autres Oiseaux ; et il est

probable que ce Troupiale n'était autre que le père nourricier de ces jeunes Bruantins.

Ce qui en découle encore, c'est que le Bruantin Varié exagère les abus du parasitisme pratiqué par le Coucou d'Europe et les autres Coucous exotiques, puisque ceux-ci ont la pudeur d'en exempter au moins les Oiseaux de leur famille, dont ils veulent bien respecter le domicile, tandis que, fait remarquable, le Bruantin Varié s'attaque même jusqu'aux membres de la sienne! fait dont nous n'avions encore aucun exemple.

Ajoutons que les œufs de ce Bruantin, de même que ceux du Bruantin Commun, accusent une grande diversité de volume, de forme et de taches, et qu'il y a une irrégularité correspondante dans le mode d'incubation de ces Oiseaux. Aussi est-il regrettable que M. Hudson n'ait pas songé à faire de son côté les mêmes observations et les mêmes expériences que M. Ramsay à la Nouvelle-Hollande, sur la concordance de coloration des œufs du Bruantin avec ceux des nids accaparés par lui.

Quoi qu'il en soit, il semble résulter de ces dernières remarques de M. Hudson que la *transition,* invoquée à titre de circonstance atténuante, commence à se faire. En effet, l'instinct du Bruantin Commun, si dévergondé, si affolé et si impropre à la perpétuité de son espèce (pourtant si nombreuse) qu'il paraît en être la négation, a fait place, chez le Bruantin Varié, à un instinct mieux réfléchi et plus ordonné.

Ce progrès, nous allons le voir se continuer dans l'espèce qui suit; il est vrai que nous remontons en latitude vers le nord :

Le Bruantin Noir ou d'Acier[1].

Presque de la taille du Bruantin Commun, il est à peu près en entier d'un beau noir à reflets d'acier.

Dans le cours de ses observations sur les mœurs des Troupiales habitant le Mexique, M. de Saussure avait été frappé, tandis que le plus grand nombre s'occupaient de leurs nids, d'en voir d'autres continuer à se promener en troupes autour des maisons, sans avoir l'air de s'inquiéter le moins du monde de leurs devoirs matrimoniaux, comme si la nature ne leur imposait aucune fonction de ce genre. Il supposa alors que puisque au moment de la réunion des sexes ils prenaient autant de bon temps, c'est que probablement ils se déchargeaient sur les autres de leurs soucis domestiques. Cet observateur ne se trompait pas : c'étaient des Bruantins noirs, un peu moins gros que le Troupiale Commandeur, et qui se trouvent le plus souvent mêlés à des congénères de plus grande taille, sans aucun doute, le Bruantin d'Acier de Cabanis. Or, voici ce que M. de Saussure découvrit du secret des expédients de ces Bruantins :

Cet Oiseau ne construit pas de nid, mais trouve plus commode d'aller chercher celui d'un gros moineau brun (la Passerine, dont nous avons parlé), qui a l'habitude de l'établir par terre. Il vient, en se promenant dans l'herbage, guetter le moment où celui-ci, après avoir pondu, s'éloigne de son nid à la recherche de quelque nourriture, s'en approche, s'y installe sans façon, jette dehors tous les œufs du Moineau, à l'exception d'un seul, à côté duquel il pond le sien. Le rusé Bruantin se promène ainsi de nid en nid, au grand détriment des Moineaux et aussi

[1] *Molothrus Sericeus.*

de plusieurs autres espèces, détruisant partout les héritiers légitimes de leur demeure, et confiant le soin de sa progéniture à la tendresse de ceux qu'il dépouille. Après avoir ainsi usurpé la place et les soins qu'un industrieux Oiseau préparait à sa propre famille, ce Coucou d'un nouveau genre, va, dit-on, de temps en temps, rôder autour des nids, pour surveiller la conduite des dupes. Le Moineau, plus laborieux que sage, couve l'œuf étranger avec le même amour maternel que le sien, élève le jeune Troupiale, qui ne tarde pas à devenir plus gros que lui, et qu'il ne suffirait pas à nourrir, si la mère de l'intrus n'avait eu la précaution de sacrifier plusieurs Moineaux à son petit. Et cependant, M. Darwin rappelle, comme exception à ce fait, l'exemple cité par Fox, de trois jeunes Oiseaux trouvés vivants, dans le même nid, avec un jeune Bruantin.

Ce qui n'empêche pas que si ces Troupiales sont des Oiseaux dénaturés, dépourvus de cette tendresse maternelle, générale chez les animaux de cette classe, ils n'en sont pas moins, comme tous leurs congénères, dignes de notre estime sous bien d'autres rapports, et leur utilité, ainsi que nous le ferons bientôt voir, devrait les faire aimer de l'homme.

Nous arrivons enfin au véritable type de ce groupe de Bruantins de l'Amérique septentrionale, lui :

Le Bruantin des Troupeaux[1].

Il a la tête et le cou d'un plumage soyeux, d'un noir très foncé; la partie supérieure de la poitrine d'un violet changeant; le reste du corps noir, avec de brillants reflets, quand il est exposé à une lumière favorable. La

[1] *Molothrus Pecoris.*

forme du bec, qui est noir, est celle d'un bec de Bruant; les pattes et les ongles sont du même noir brillant; l'iris est de noisette foncée. Sa taille est de 16 à 17 centimètres.

Wilson est, après Catesby, le premier qui en ait bien fait connaître les habitudes si étranges; et à cause de la précision de ses observations personnelles, presque nouvelles alors sur ce sujet, ainsi que de l'importance qu'il y attachait, il y a consacré un des plus longs chapitres de son ornithologie de l'Amérique du Nord, ou plutôt des États-Unis.

L'instinct, seulement en voie d'évolution chez le Bruantin Commun, atteint chez le Bruantin des Troupeaux son complément de perfection, sinon comme amour maternel, du moins comme observance des règles nécessaires (sauf l'exceptionnalité du parasitisme) à la conservation de l'espèce. Par exemple, toujours promiscuité de sexes, mais chaque femelle ne pondant qu'un seul œuf dans chaque nid de son choix, et prenant les précautions voulues pour qu'il soit convenablement et utilement couvé, et le petit élevé maternellement par ses parents nourriciers adoptifs.

Vers le 25 mars ou le commencement d'avril, dit Wilson, les Bruantins des Troupeaux venant du Sud, font leur première apparition en Pensylvanie, quelquefois en compagnie de Troupiales Commandeurs, mais plus généralement en troupes séparées. C'est communément le matin qu'ils s'arrêtent sur la cime des arbres, près des cours d'eau, pendant une heure, et ils semblent solitaires, silencieux et fatigués. On continue de les voir par bandes isolées jusqu'au milieu de juin, surtout au bord des criques et des ruisseaux; à partir de cette époque, ils disparaissent jusqu'au commencement ou au milieu d'octobre; et alors ils se montrent en bandes fort nombreuses, généralement accompagnés de Troupiales Commandeurs, avec lesquels ils

ont de grands rapports de mœurs, de chant et de nature de plumage. Dans leurs voyages aériens, tels que des navigateurs expérimentés, ils profitent de la direction du vent et partent toujours par une brise favorable. C'est ainsi qu'une année, Bertram écrivit à Wilson que, vers le 10 ou 12 octobre, par un vent du nord-est, il était arrivé une prodigieuse quantité de Bruantins des Troupeaux, en bandes de plusieurs milliers chacune; ils s'arrêtèrent sur les arbres du jardin pour se reposer, puis reprirent leur voyage vers le sud ; parmi eux se trouvaient des Troupiales Commandeurs.

« Lors du premier passage de ces Oiseaux au printemps, il est fort probable, observe Wilson, que leur migration s'étend très loin au nord. Ceux qui passent en mars et en avril dans la Pensylvanie peuvent n'y pas trouver l'occasion d'y déposer leurs œufs, car ce pays ne renferme pas plus d'une ou deux espèces qui nichent de si bonne heure. On voit fréquemment ceux qui passent en mai et en juin flâner isolément, au milieu des buissons, à la recherche sans doute de nourrices auxquelles ils puissent confier le soin de couver leurs œufs et d'élever leurs orphelins abandonnés. »

Parmi les Oiseaux que ce Bruantin choisit à cette intention sont les suivants : la Rouge-Gorge de Wilson[1], qui niche dans un trou d'arbre ; le Fringille Social[2], qui niche dans les cèdres touffus ; la Grive à couronne d'or[3], dont le nid a la forme d'un four ; le Tyran ou Gobe-Mouches aux yeux rouges[4], qui suspend le sien à deux petites branches d'un arbuste ; le Chardonneret Triste[5], qui niche dans une

[1] *Sialia Wilsoni.*
[2] *Spizella Socialis.*
[3] *Sciurus Auricapillus.*
[4] *Elænea Erythrophthalma.*
[5] *Chrysomitris Tristis.*

enfourchure d'aulne; le Maryland à gorge jaune[1], qui niche à terre, dans les racines d'une touffe de ronces; le Tyran aux yeux blancs ou Gobe-Mouches Chanteur[2], qui suspend son nid aux tiges de la vigne; et le Petit Tyran ou Gobe-Mouches Bleuâtre[3], qui l'attache aux pousses flexibles d'un arbre, quelquefois à 15 ou 20 mètres au-dessus du sol. Il existe encore bien d'autres espèces chargées de cette besogne; mais ce sont les seules dans lesquelles Wilson ait toujours rencontré l'œuf du Bruantin des Troupeaux. Les Tyrans ou Gobe-Mouches à œil rouge et à gorge jaune semblent néanmoins plus spécialement en faveur; et la tendresse, ainsi que les soins affectueux dont ils entourent leurs nourrissons, justifient plus pleinement cette préférence.

Un entr'autres, que nous n'avons pas cité, est le Fringille ou Passerine Mélodieuse[4]. Nous avons possédé nous-même un nid de ce Fringille, dans lequel se trouvait un œuf de Bruantin des Troupeaux; et si la manière dont ce dernier Oiseau place son œuf dans les nids étrangers est toujours la même, elle est certainement fort curieuse. D'abord, comme notre Coucou d'Europe, il ne déposerait jamais plus d'un œuf à la fois dans chaque nid; ensuite cet œuf est presque toujours placé, à la façon des Talégalles, perpendiculairement, la pointe en bas, dans le fond et au milieu du matelas du nid, et pénètre dans cette couche du tiers environ de sa hauteur, c'est-à-dire de son grand axe. C'est de l'honorable et savant sir Cabott, de Boston, que nous tenions ce remarquable nid; il y a de cela plus de trente ans.

[1] *Trichas Marylandica.*
[2] *Tyrannula Nunciola.*
[3] *Tyrannula Minuta.*
[4] *Zonotrichia Melodia.*

C'est par dessus tout aux dépens du Figuier Tacheté [1] que le Bruantin exerce son usurpation. Il a soin également d'enchâsser, comme nous venons de le voir, son œuf dans le tissu mollet du fond du nid de ce petit Oiseau; en sorte que cet œuf, faisant peu de saillie, est à peine visible, et ne dérange en rien les œufs de la mère légitime. Mais quelles que soient les ruses et les précautions du Bruantin, il a affaire à tout aussi rusé que lui; et nous allons voir à présent les procédés non moins curieux que met en usage notre petit Oiseau pour se soustraire aux devoirs de cette hospitalité forcée.

M. Nuttall est, selon Audubon, le premier naturaliste qui ait remarqué la méthode fort curieuse qu'emploie cet Oiseau pour se décharger du fardeau d'élever le petit du Bruantin.

« Il est intéressant, dit-il, d'observer la sagacité que montre ce petit Oiseau dans la manière dont il se débarrasse des œufs de Bruantin parasite et vagabond. L'œuf, déposé avant la ponte du légitime possesseur, étant trop gros pour être rejeté, est industrieusement relégué dans le fond du nid, et une nouvelle garniture, placée en dessus, de sorte qu'il n'éclôt jamais pour être le bourreau de sa couvée. Deux exemples de ce genre furent observés par mon ami Charles Pickering; et je me procurai l'été dernier un nid ayant l'œuf accidentel enfoui à peu près aux deux tiers, le bout supérieur étant seul visible; de manière qu'il est problable que, dans bien des cas, le Figuier échappe à la tâche désagréable d'être le père nourricier de l'orphelin noir du Bruantin. Ce qui n'empêche pas qu'il ne remplisse pas fidèlement ce rôle, lorsque l'œuf est pondu avant le sien. »

[1] *Rhimanphus Æstivus.*

La note suivante, du Dr Brewer, montre que ce petit Oiseau est capable de bien d'autres exploits :

« Un fait, d'un grand intérêt pour l'histoire du Figuier Tacheté, dit, en 1839, cet ornithologiste, et qui n'a été observé que depuis quelques années, mérite l'attention, par la faculté de raisonnement qu'il suppose, et qui est peut-être unique, car je ne crois, à la connaissance de personne, qu'il soit pratiqué par aucun autre Oiseau. Je veux parler de l'industrie surprenante avec laquelle il parvient souvent à se décharger du fardeau d'élever le rejeton du Bruantin, en enfouissant l'œuf de l'intrus. Je connais quatre cas où des œufs isolés ont été ainsi enfouis par le Figuier Tacheté, en construisant un second étage, ou plutôt un second fond à son nid, et renfermant entre les deux celui de l'étranger. Dans un de ces cas, trois œufs du Figuier furent couverts avec celui du Bruantin; et, dans un autre, après que l'œuf de celui-ci eût été caché, un second, ayant été pondu par lui, fut traité de la même manière, donnant ainsi lieu à un nid à triple fond. »

Ce fait ne semble-t-il pas impliquer une répugnance marquée de la nature à admettre ce droit de paresse et d'envahissement que s'arroge le Bruantin? et n'est-ce pas, en même temps qu'une protestation, la condamnation la plus formelle de l'opinion des ornithologistes, qui ont élevé, chez notre Coucou, cet autre droit du seigneur au rang d'une théorie? Ceci soit dit en passant.

D'après ce que nous savons des mœurs des Oiseaux, il est reconnu qu'une fois le nid complètement terminé, il s'écoule généralement un ou deux jours avant que la femelle commence à pondre. Ce délai, dans beaucoup de cas, est nécessaire pour donner dè la solidité aux matériaux humides qui le composent, et leur permettre de sécher. Notre Oiseau trouve quelquefois un nid en état, et y dépose son

œuf. Wilson a invariablement constaté, comme résultat, que le propriétaire légal abandonne alors son nid, et, par suite, l'œuf déposé par l'intrus se trouve perdu. Mais, quand il a lui-même commencé à pondre, et qu'il y a déjà un ou plusieurs œufs dans le nid, avant que le Bruantin y dépose le sien, l'attachement du propriétaire lui est assuré et lui demeure inébranlable jusqu'à ce que l'incubation soit terminée, et que le jeune étranger puisse se suffire à lui-même.

Ce n'est pas toutefois sans s'être aperçu de cette introduction furtive et sans un certain pressentiment d'inquiétude que le propriétaire du nid se décide à son œuvre; car voici comment Audubon raconte ces intéressants préliminaires :

« Le Bruantin, dit-il, ne pond jamais plus d'un œuf dans le même nid, quoi qu'il soit probable qu'il en dépose plusieurs dans différents nids, surtout si l'on considère le nombre immense d'Oiseaux de cette espèce, qu'on voit à leur retour vers le sud. Il ne s'introduit pas de force dans le nid, mais épie le moment favorable; et lorsqu'il le voit abandonné de ses gardiens, il se glisse dedans, comme fait celui qui veut commettre une mauvaise action.

« Lorsque la femelle du Figuier Tacheté revient à son nid, et qu'elle y trouve un œuf qu'elle reconnaît immédiatement pour ne pas lui appartenir, elle quitte le nid, se perche sur une branche voisine, appelant bruyamment son mâle. Celui-ci arrive bientôt et montre la plus grande inquiétude pour le chagrin de sa compagne. Ils visitent ensemble le nid, s'en éloignent et continuent à caqueter assez longtemps. L'œuf odieux est resté néanmoins à sa place, la femelle continue à pondre, et l'incubation suit son cours ordinaire.

« L'habitude bien connue du jeune Coucou d'Europe de

jeter hors du nid tous les œufs ou jeunes qu'il sent autour de lui aussitôt qu'ils sont éclos, a été décrite d'une manière très satisfaisante et très amusante par l'aimable Dr Jenner. Quoique, pour notre Bruantin des Prairies, cette habitude n'ait pas été observée, il y a pourtant, jusqu'à présent, quelque chose de mystérieux dans la disparition des œufs de l'éleveur après l'éclosion de son nourrisson, qui naît régulièrement avant tous les autres. Le temps de l'incubation, pour les autres petits Oiseaux, est de douze à quatorze jours; mais quoique Wilson ne puisse fixer le temps voulu pour l'œuf du Bruantin, il croit pouvoir affirmer qu'il demande un ou deux jours de moins : « En cette circonstance, ajoute-t-il, nous voyons une remarquable prévoyance de la Divinité; car si cet œuf demandait un ou deux jours de plus, le jeune qu'il contient courrait risque d'une mort certaine, et alors, en peu d'années, toute l'espèce serait détruite. Dès la naissance de l'enfant trouvé, les parents étant obligés de quitter souvent le nid afin de pourvoir à sa nourriture, le travail de l'incubation se trouve forcément interrompu; le désir de continuer est diminué, car la nature a donné une autre direction au zèle des parents, et les œufs qui restent disparaissent au bout d'un ou deux jours au plus; quelquefois, il est vrai, on les a trouvés près du nid ou au-dessous; mais ce cas est rare. »

Audubon n'a fait, en ce point, que confirmer les observations de Wilson.

Un des correspondants de ce dernier avait, du reste, dans ses lettres de 1809, posé et examiné la question en ces termes :

« Que deviennent les œufs ou les jeunes des propriétaires? C'est une question très intéressante qui appartient à ce sujet. Il doit y avoir une loi de la nature en vertu de

laquelle on ne peut presque jamais trouver les petits du propriétaire partageant le nid avec le jeune Bruantin. Je vous offrirai le résultat de mes propres observations ; mais je vous laisserai, à vous et à d'autres plus versés que moi dans les secrets de la nature, le soin d'en tirer les conclusions. Quelque théorie qu'on adopte, les faits doivent rester les mêmes.

« Ayant découvert un nid de Moineau Passerine, avec cinq œufs, dont quatre à lui, et le Moineau en train de couver, je le visitai tous les jours. L'œuf des Bruantins occupait le centre, et les autres étaient un peu repoussés sur les côtés. Cinq jours après cette découverte, je trouvai l'œuf du Bruantin percé, et le jour suivant le petit était éclos. Le Moineau revint pendant que j'étais près du nid, le bec plein de nourriture, qu'il donna à son nourrisson, avec toutes les marques possibles d'affection, et à ma vue, il témoigna l'inquiétude habituelle. Le jour suivant, il ne restait que deux œufs du Moineau, et le lendemain il n'y en avait plus; c'est en vain que je les cherchai à terre dans toutes les directions.

« Ayant trouvé l'œuf du Bruantin dans un nid de Maryland à gorge jaune, je renouvelai mes observations. Le travail de l'incubation était terminé; le septième jour après la découverte, je vis le jeune Bruantin éclos pendant mon absence de vingt-quatre heures, et tous les autres œufs restaient. Je n'eus pas occasion de visiter le nid de trois jours : à mon retour, il ne restait qu'un œuf, encore était-il pourri. La Gorge-Jaune entourait le jeune étranger d'autant de soins et de tendresse que s'il eût été son enfant.

« L'année suivante, le premier œuf de Bruantin que je trouvai était dans un nid de Gorge-Bleue, construit dans le creux d'un tronc d'arbre, et le travail d'incubation avançait. Trois ou quatre jours après ma première visite,

je trouvai le jeune Bruantin éclos, et il restait trois œufs; deux contenaient des petits, qui paraissaient arrivés à leur entier développement; l'autre était pourri. Je trouvai à terre, au pied du tronc, un des autres œufs, qui ne différait en rien de ceux restés au nid; dans aucun d'eux, il n'y avait signe de vie.

« Bientôt après, je trouvai un nid de Chardonneret, qui contenait un œuf de chaque espèce, et j'attendis que la ponte fut terminée. Ayant été obligé de quitter la maison, je ne pourrais affirmer d'une manière précise quand commença l'œuvre de l'incubation; mais, d'après mon raisonnement, je crois que l'œuf du Bruantin a dû éclore neuf ou dix jours après le commencement de ce travail. A mon retour, je vis le jeune Bruantin occupant à lui seul presque tout le nid, et sa mère adoptive aussi pleine de soins pour lui que s'il eût été son propre enfant.

« Je dois avouer ici que, dans aucun de ces cas, je ne saurais certifier exactement le temps que demande pour éclore l'œuf du Bruantin. N'est-il pas étrange cependant que l'œuf de l'intrus doive sans exception éclore le premier? L'idée que cet œuf est plus gros, et que son propre poids l'amène à occuper le centre du nid, ne suffit pas à expliquer ce phénomène; car, dans ce cas, les autres œufs, proportionnellement élevés sur les côtés, recevraient plus ou moins autant de chaleur du corps de l'Oiseau que l'œuf étranger. On aurait au surplus de la peine à appliquer ce principe aux œufs de la Gorge-Bleue, qui sont à peu près de la même grosseur; et, s'il y avait quelque différence, elle serait en sa faveur.

« Comment les œufs sont-ils rejetés hors du nid? Est-ce par la taille du jeune Bruantin et la place qu'il occupe? Cela ne peut être; car dans le cas de la Gorge-Bleue, dont le nid est au fond d'un trou d'arbre, à plus de 30 centi-

mètres en contre-bas de l'ouverture, avec des parois perpendiculaires, les œufs n'en étaient pas moins expulsés, bien qu'ils continssent des petits tout formés; en outre, le jeune Bruantin est aussi faible que tout autre Oiseau, et est loin d'avoir la force, en ce moment, de jeter hors du nid les autres petits, ou même les œufs. Je n'affirmerai pas que les œufs du propriétaire n'éclosent jamais; ce que je puis attester néanmoins, c'est que je n'ai jamais été témoin d'un cas qui plaide en faveur de l'affirmative. Si tous les œufs des deux Oiseaux éclosaient, le nid parfois ne pourrait contenir la moitié des jeunes; ce serait le cas, par exemple, pour celui de la Passerine ou du Maryland à poitrine jaune. Je n'affirmerai pas davantage que l'œuf étranger demande moins de temps pour arriver à terme que ceux du propriétaire du nid; mais, d'après les faits reconnus, j'incline du côté de cette opinion. Comment les œufs sont-ils expulsés après l'éclosion du bâtard? Évidemment par le propriétaire du nid; car cela est d'accord avec son économie générale : la volonté de couver est en effet détruite par l'attention qu'il est forcé de porter au jeune étranger; et alors l'instinct le pousse à les jeter dehors. Je dois ajouter que j'ai quelquefois trouvé des œufs de la Passerine, qui gisaient à terre près du nid contenant un jeune Bruantin, et qui renfermaient des petits non encore à terme; aussi ne puis-je résister à cette conclusion. Les parents nourriraient-ils les jeunes des deux espèces en même temps? Je ne le crois pas : je n'ai jamais vu d'Oiseau nourrir les jeunes des autres qu'après avoir perdu les siens propres; je pense que l'étranger suspect aurait de la peine à intéresser une mère, pendant qu'elle entendrait les cris de ses propres enfants; et si une telle rivalité pouvait exister, c'est le jeune étranger qui en souffrirait; en sorte que toute l'espèce serait probablement éteinte. »

Tout est donc aussi mystère dans cette histoire des Bruantins. Et cependant une partie de ce qui s'observe chez le Bruantin Varié répond à une des objections que soulève le Bruantin des Troupeaux, puisque nous avons vu le jeune du premier nourri et élevé simultanément avec les jeunes de sa mère adoptive.

Il ne ressort pas moins de toutes ces observations si précises et des raisonnements si clairs et si logiques qui les accompagnent, un fait tout nouveau et des plus importants dans l'histoire générale des Coucous, ou du moins des Oiseaux parasites comme eux : c'est que pour une espèce, la mère adoptive se chargerait elle-même, au profit de l'étranger, d'exclure ses propres œufs, pour ne pas dire ses enfants, du berceau qu'elle n'avait préparé que pour eux.

Pour en revenir à notre Oiseau, cette espèce hiverne régulièrement dans les parties basses de la Géorgie et de la Caroline. Wilson l'a trouvée aussi dans plusieurs parties de la Virginie, entr'autres auprès de Williamsbourg. En janvier 1809, il en vit des chapelets en vente au marché de Charleston, dans la Caroline du Sud. Ils fréquentent les champs de blé et de riz, en compagnie des Troupiales Commandeurs. Mais on les trouve plus souvent au milieu des troupeaux, vivant de grains, de vers, etc., qu'ils picorent dans le fourrage et la litière du bétail. C'est de cette habitude qu'il est généralement connu des Anglo-Américains sous les noms d'*Oiseau-plume de Vache, Oiseau* ou *Merle des Vaches*.

Ce qui prouve bien les habitudes de parasitisme innées de cet Oiseau, c'est la tenue réciproque des mâles et des femelles, à la saison dite des amours, pour la généralité des Oiseaux. Après une observation de plusieurs années, le Dr Potter n'a rien pu saisir, chez ce Bruantin, de sem-

blable à une pariade ou à un rapprochement entre les sexes. Même dans cette saison, quand les Oiseaux sont séparés par couples, et occupés aux doux soins de préparer un berceau pour leur postérité, on voit ces Oiseaux vivre isolément aussi bien que réunis en grand nombre, et sans montrer plus d'empressement à perpétuer leur espèce que la plupart des Oiseaux dans les autres saisons, si ce n'est une promiscuité confuse dans la tribu. Si une femelle quitte la compagnie, son départ n'est pas remarqué; elle n'a pas de galant partner pour l'accompagner ou pour témoigner quelque inquiétude de son absence; son retour n'est pas fêté par ces preuves de tendresse que témoignent les mâles des autres espèces. Le mâle adresse indistinctement ses politesses à toutes les femelles, et celles-ci les reçoivent de même, sans exciter ni ressentiment, ni jalousie chez aucun de la bande. Cette absence d'attachement sexuel n'est pas en désaccord avec l'organisation de ce singulier Oiseau; car, n'étant ni son propre architecte, ni le pourvoyeur de ses petits, le degré d'affection qui dirige les autres serait superflu pour lui.

Quant à sa voix, le Bruantin doit être sans prétention, car aucun de ses accents ne mérite l'épithète de musical. L'unique cri plaintif qu'il pousse, lorsqu'il est inquiété, constitue aussi l'expression de son plaisir à la rencontre de ses compagnons, et ne varie que parce qu'il est répété avec plus ou moins de rapidité. La conduite du mâle, pendant ses relations partagées avec les femelles, ressemble beaucoup à celle du Pigeon en pareille circonstance. Il exécute les mêmes mouvements; et, en écoutant attentivement, on perçoit une sorte de murmure bas et guttural, qui est le plus agréable de ses accents, et qui rappelle assez le roucoulement du Pigeon.

Wilson, à l'occasion d'un Bruantin des Troupeaux

trouvé au nid, qu'il éleva et qu'il conserva plus d'une année, ajoute quelques détails de plus à ceux qui précèdent, au sujet de ce qui, chez cet Oiseau, ressemble à peine à un chant.

« Au mois de juillet, raconte-t-il, je pris, dans le nid d'un Maryland à Gorge jaune, construit au milieu de feuilles sèches, au pied d'un buisson de ronces, un jeune Bruantin des Troupeaux, qui occupait tout le nid. J'avais préalablement épié les mouvements des parents adoptifs pendant plus d'une heure, pour m'assurer qu'il n'y avait pas quelqu'un de leurs petits caché dans les environs; et je fus convaincu qu'il n'en existait aucun; ils avaient péri, selon toute probabilité, de la manière mentionnée plus haut. Je l'emportai avec moi à la maison, et le mis dans la même cage, qui renfermait un Cardinal. Celui-ci d'abord l'examina pendant plusieurs minutes à la dérobée et avec une évidente curiosité. Mais le jeune se mit bientôt à crier pour avoir à manger, et à partir de ce moment, le Cardinal sembla l'adopter pour son enfant, et le nourrit avec tout l'empressement et la tendresse de la nourrice la plus affectueuse. Quand il prenait une sauterelle qu'il trouvait trop grosse pour qu'il pût l'avaler, il prenait l'insecte, le déchiquetait en petits morceaux, qu'il mâchait un peu pour les rendre plus mous, et, avec toute la gentillesse et la délicatesse imaginables, les lui introduisait un à un dans le bec. Il mettait souvent plusieurs minutes à l'examiner et enlever les petites taches qu'il remarquait sur son plumage; il lui apprenait et l'encourageait à se nourrir lui-même.

« Ce Bruantin, au bout de six mois, était en plumage parfait, payant les affectueux services de son père adoptif, en dépensant toute la somme du peu de talent musical dont l'a doué la nature. Ces talents, il est vrai, sont loin

d'être ravissants, quoique à cause de leur singularité, ils méritent une mention. Il ouvre les ailes, enfle son corps comme une boule, hérisse ses plumes ainsi que fait un Dindon, et, avec beaucoup de peine, pousse quelques notes faibles et plaintives, qu'il semble tirer de son ventre, et se pavane, devant son spectateur, avec un air de grande importance. (Exactement ce que rapporte M. Hudson du Bruantin Varié.)

« En voyant le Cardinal, qui est, lui, un excellent musicien, écouter silencieusement tous ces sons gutturaux, il me semblait voir le grand Haendel contempler un misérable râcleur de boyaux. Peut-être, toutefois, ces accents doivent-ils être considérés comme des chants d'amour et de reconnaissance, plus agréables à l'oreille et plus doux au cœur que tous les *soli* et *concetti* artificiels de ce monde. »

Ce n'est pas sans mûre réflexion que nous avons résolu de nous livrer ainsi à une étude sérieuse, non pas exclusivement à part, mais simultanée, de cette singulière fraction de Troupiales appelés Bruantins. Ce sont bien, en effet, de l'ordre entier des Passereaux, les plus instructifs et les plus attachants à suivre dans la transformation de ce sens indéfini que l'on nomme instinct, après la famille si exceptionnelle des Coucous; on peut même dire que les observations faites sur les uns doivent puissamment aider à élucider celles faites ou à faire sur les autres, car l'histoire des Bruantins, encore moins que celle des Coucous, n'a pas encore dit son dernier mot, et se rattache peut-être à celle de presque tous les vrais Troupiales.

Et M. Hudson a presque entrevu la vérité, en cherchant

à rapporter cette aberration de l'instinct à quelque loi organique inconnue; car c'est de ce côté désormais que sera à chercher et à trouver la solution de ce double problème qui n'en fait qu'un, du parasitisme des Coucous et de celui des Bruantins. Un résultat si semblable, dans les deux familles, ne doit se rattacher qu'à une seule et même cause dans le système économique de la création.

Avant de conclure, récapitulant les observations qui précèdent,

Nous avons vu :

Des Coucous, réputés faire un nid et y pondre, et cependant ayant fréquemment l'habitude de déposer leur œuf, toujours blanc, dans des nids étrangers, quelle que soit la couleur des œufs qui s'y trouvent;

Des Coucous, tels que celui d'Europe, pondant dans les mêmes conditions, supposés au contraire conformer la couleur de leur œuf à celle des œufs du nid où ils les apportent;

Des Coucous de la Nouvelle-Hollande ne déposer leur œuf, invariable dans sa couleur, que dans les nids dont les œufs ont des rapports de coloration avec les leurs;

Des Coucous ne pondre qu'en commun;

Et enfin, de simples Passereaux, étrangers aux Coucous, tels que les Troupiales d'Amérique, participer de toutes ces singularités à la fois;

Par conséquent, l'unité d'instinct, à l'égard de la ponte et de l'incubation, faire entièrement défaut dans ces divers groupes.

Du rapprochement ou de la comparaison de ces deux *tableaux de familles*, ressort le résultat suivant :

Quant aux Bruantins :

Polygames comme les vrais Coucous.

Communistes comme les Anis, auxquels, avec la réversibilité d'un des doigts antérieurs en plus, ils pourraient être réunis sans inconvénient.

Les uns, de même que les Coucous, n'introduisant qu'un seul œuf dans les nids étrangers.

Les autres, de même que les Anis, y pondant en commun, au point de rendre impossible, par leur accumulation, l'incubation fructueuse de leurs œufs, quand la manie ne les prend pas d'en opérer eux-mêmes la destruction.

De plus, d'un parasitisme intermittent, qui leur permet parfois de construire un nid.

Enfin, comme les Coucous, tantôt, ou détruisant les œufs, ou chassant les petits du nid emprunté, par l'effet de l'accroissement de leur propre progéniture; tantôt employant la violence pour s'en débarrasser, sans parler de la complicité, encore problématique, de la mère adoptive.

Si nous ajoutons le polymorphisme et la variabilité de couleur de leur œuf, nous aurons le tableau comparatif, à peu près exact, des mœurs des deux familles, en ce qui concerne la reproduction ou la propagation de l'espèce chez chacune d'elles.

Quant aux Coucous :

Nous ne dirons pas que notre siège est fait, ce serait une grande présomption; mais notre opinion est formée.

Les Coucous ont, avec la plupart des autres Passereaux, sauf la zygodactylité, une unité de conformation, qui ne permet pas d'admettre, comme leur étant spéciales, les excentricités qu'on leur prête, puisqu'elles se reproduisent chez des espèces de familles toutes différentes de la leur.

Ils sont, comme la généralité des Oiseaux, propres et conformés de manière à couver eux-mêmes leurs œufs et

à élever leurs petits. Nécessité dès lors de mettre de côté les considérations anatomiques de Hérissent.

Le polymorphisme et le métachromatisme ne sont pas plus prononcés, pour leurs œufs, que pour ceux d'un grand nombre d'autres Oiseaux.

La petitesse relative de l'œuf du Coucou d'Europe, notamment, n'a rien de providentiel, pas plus que la prétendue adaptation des couleurs de cet œuf à celles des œufs du nid dans lequel il est déposé, puisqu'il lui arrive parfois de ne rechercher que les nids dont les œufs offrent quelques rapports de coloration avec le sien ; il en est de même des dimensions qu'offre cet œuf.

Il y a donc contradiction manifeste, de la part des partisans de cette doctrine, à soutenir le principe providentiel de cette exiguïté ; et d'un autre côté, à vouloir attribuer, *à priori,* au Coucou tous les œufs plus gros que ceux du nid envahi, quand ils en revêtent la couleur ; la cause finale des premiers n'y a plus de raison d'être pour les seconds.

De ce résultat, qui n'est qu'une constatation de faits, la conséquence à tirer est celle-ci :

Le parasitisme n'est qu'une simple question de circonstances, et non une question de principe ou d'organisme.

Si, en effet, avec l'incalculable quantité d'individus qui composent ces colonies si nombreuses de Bruantins, tous les couples obéissaient à cette prétendue loi du parasitisme, il s'ensuivrait, dans les cantons qu'ils envahissent, une véritable dépopulation de toute la gent emplumée des Passereaux, trop sensible pour qu'elle n'eût jamais été constatée.

Or, ce qui est vrai des Bruantins l'est de notre Coucou, dont le plus petit nombre seul use du procédé.

La nature, d'ailleurs, ne se détruit pas elle-même à

plaisir; elle est avant tout et essentiellement conservatrice.

Nous savons qu'en nous prononçant et nous avançant ainsi, nous mettons le pied sur un terrain brûlant, en ayant l'air de faire bon marché des légendes et du merveilleux dont cette histoire du Coucou a bercé notre enfance à tous, et dont la science, même à l'heure qu'il est, n'est pas entièrement affranchie.

Mais nous avons consciencieusement mis les pièces du procès sous les yeux de nos lecteurs; et si nous n'avons pas réussi à atteindre notre but de faire la lumière sur cet Oiseau, nous pensons avoir suffisamment et amplement fourni à d'autres les éléments nécessaires pour arriver et les conduire à ce résultat, ne fût-ce qu'au moyen de la Traduction, paraissant pour la première fois, que nous avons faite de nos documents étrangers.

La Science, nous l'avons déjà dit, l'Ornithologie surtout, ne saurait ne vivre que de poésie : elle est assez riche de son propre fonds pour en égayer et intéresser l'étude.

CONCLUSION.

Invitation et prière aux diverses Sociétés Zoologiques de Paris, Londres, etc., d'instituer un prix à décerner à la personne qui aura réussi à faire élever, domestiquer et faire reproduire, soit le Coucou d'Europe (*Cuculus Canorus*), soit le Troupiale Bruantin (*Molothrus Pecoris*);

Seule manière pratique d'arriver à la solution du prétendu parasitisme organique ou normal de ces Oiseaux;

Enfin, retournant l'axiome de Linné et reprenant l'expérience de Christophe Colomb; seule manière aussi de découvrir

Omne Verum in Ovo;

et les mystères du Coucou seront dévoilés!

TABLE DES CHAPITRES.

Ordre IV.

PASSEREAUX.

2° SOUS-ORDRE :

PASSEREAUX ZYGODACTYLES.

1re TRIBU :

ZYGODACTYLES PRÉHENSEURS.

1re *Famille :*

COUCOUS.

		Pages.
Avant-propos		v
Famille des Coucous		1

CHAPITRE PREMIER.

Les Coucous Vrais Parasites.

1re *Sous-Famille.* — Les Coucous Indicateurs		5
L'Indicateur de Sparmann	*Indicator Sparmanni*	6
L'Indicateur de Levaillant	*Indicator Levaillantii*	22
Le Petit Indicateur	*Indicator Minor*	24

Pages.

2° *Sous-Famille.* — Les Vrais Coucous................ 28

Le Coucou Gris ou Chanteur. *Cuculus Canorus*............ 31
Le Coucou Vulgaire d'Afrique. *Cuculus Gularis*............. 103
Le Coucou Criard.......... *Cuculus Clamosus*........... 105
Le Coucou Solitaire........ *Cuculus Capensis*........... 109
Le Coucou du Gabon....... *Cuculus Gabonensis*......... 111
Le Coucou Édolio.......... *Oxylophus Serratus*......... 113
Le Coucou Noir ou de Levaillant.................... *Oxylophus Ater*............. 115
Le Coucou Geai............ *Oxylophus Glandarius*....... 116
Le Coucou à queue en Éventail..................... *Cacomantis Flabelliformis*... 125
Le Coucou Inorné.......... *Cacomantis Inornatus*....... 128
Le Coucou Métallique...... *Cacomantis Plagosus*........ 133
Le Coucou Fuyard......... *Hierococcyx Fugax*......... 134
Le Coucou Lugubre........ *Surniculus Lugubris*........ 135
Le Coucou Didric ou Doré... *Chrysococcyx Auratus*....... 136
Le Coucou de Klaas........ *Chrysococcyx Klaasii*........ 138
Le Coucou Brillant......... *Chrysococcyx Lucidus*....... 141
Le Coucou Oriental........ *Endynamis Orientalis*....... 145

3° *Sous-Famille.* — Les Scythrops.................... 150

Le Scythrops ou Coucou Présageur.................. *Scythrops Novæ-Hollandiæ*... 151

CHAPITRE II.

Les Coucous Faux Parasites.

4° *Sous-Famille.* — Les Coulicous.................... 157

Le Coulicou Américain...... *Coccyzus Americanus*....... 158
Le Coulicou des Palétuviers. *Coccyzus Seniculus*.......... 164
Le Coulicou Piaye.......... *Piaya Cayanensis*........... 165
Le Coulicou Pluvial........ *Piaya Pluvialis*............. 166
Le Coulicou à Croupion roux. *Piaya Erythropygia*......... 168
Le Coulicou de Geoffroy.... *Cultrides Geoffroyi*......... 170

5° *Sous-Famille.* — Les Taccos ou Saurothères....... 171

Le Tacco Vieillard......... *Saurothera Vetula*........... 172
Le Tacco de Vieillot........ *Saurothera Vieilloti*........ 176

		Pages.
Le Tacco de Merlin	*Saurothera Merlini*	178
Le Tacco Marcheur	*Geococcyx Viaticus*	179
Le Tacco de Hartlaub	*Geococcyx Affinis*	186
6º *Sous-Famille.* — Les Couas		188
Le Coua Huppé	*Coua Cristatus*	189
Le Coua Tait-Sou ou Bleu	*Coua Cœruleus*	191
Le Coua de Delalande	*Coua Delalandii*	192
Le Coua de Verreaux	*Coua Verreauxii*	194
Le Coua Verdâtre ou de Madagascar	*Coua Madagascariensis*	195
7º *Sous-Famille.* — Les Malcohas		196
Le Malcoha à Bec rouge	*Phenicophœus Erythrognathus*	197
Le Malcoha de Sumatra	*Phenicophœus Sumatrensis*	198
Le Malcoha de Cumming	*Dasylophus Cumingii*	199
Le Malcoha à Tête rouge	*Phenicophœus Pyrrocephalus.*	*id.*
Le Malcoha à Sourcils rouges	*Dasylophus Superciliosus*	200
8º *Sous-Famille.* — Les Courols		201
Le Courol Vert	*Leptosomus Afer*	202
Le Calobate Rayé	*Carpococcyx Radiatus*	203
Le Courol Boubou	*Rhinortha Chlorophœa*	204
9º *Sous-Famille.* — Les Coucals		205
Le Coucal du Sénégal	*Centropus Senegalensis*	207
Le Coucal Noirou	*Centropus Nigro-Rufus*	209
Le Coucal à Sourcils	*Centropus Superciliosus*	210
Le Coucal Moine	*Centropus Monachus*	212
Le Coucal Toulou	*Centropus Tolu*	213
Le Coucal Géant	*Centropus Phasianus*	*id.*
Le Coucal des Philippines	*Centropus Philippensis*	216
Le Coucal aux Ailes rousses	*Centropus Rufipennis*	218
Le Coucal Vert	*Centropus Viridis*	219
Le Coucal Violet	*Centropus Violaceus*	221
Le Coucal Lépide	*Centropus Affinis*	222

Pages.

10° *Sous-Famille.* — Les Anis.......................... 224

1re section : Les Coucous Diploptères............... 225

Le Chiriri................. *Diplopterus Galeritus*........ 226
Le Guira-Cantara .... *Diplopterus Cantara*......... 229

2e section : Les Anis proprement dits.............. 231

L'Ani des Palétuviers....... *Crotophaga Major*........... *id.*
L'Ani des Savanes.......... *Crotophaga Ani*............. *id.*

CHAPITRE III.

Les Troupiales-Coucous ou Bruantins.

Le Bruantin Commun...... *Molothrus Bonariensis*....... 254
Le Bruantin Varié.......... *Molothrus Badius*............ 263
Le Bruantin Noir ou d'Acier. *Molothrus Sericeus*.......... 267
Le Bruantin des Troupeaux. *Molothrus Pecoris*........... 268



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS ET VOYAGEURS CITÉS.

A

Ackermann (le docteur), 193.
Allen (Strafford), 123.
Altum, 51.
Aristote, 36.
Audubon, 159, 274.
Ayres.
Azara (d'), 227, 229, 254.

B

Bailly, 32, 34, 42, 45, 49, 58.
Baldamus (le docteur), 41, 71, 72.
Barber (mistress), 19.
Beavan (le capitaine), 219, 222.
Bennett (le docteur), 142, 152.
Berge, 66.
Bertram, 270.
Beschstein, 98.
Blyth, 145, 147.
Botta (le consul), 180.
Brame (Herr), 72.
Brehm, 58, 76, 120.
Brewer (le docteur), 273.
Bruce, 5.
Buffon, 8.
Buhle, 70.

C

Cabott (sir), 271.
Caire (l'abbé), 83.
Call (George M'), 182.
Carus (le docteur), 34.
Castel.
Castelnau (de), 169.
Castesby, 267.
Chambers (W.), 36, 122.
Cherville (le marquis de), 77.
Cochrane, 122.
Colomb (Christophe), 287.

D

Davidson (le major), 147.
Darwin, 255.
Degland (le docteur), 67.
Denison (Alfred), 154.
Deshayes (le chevalier Lefebvre), 172, 239.
Deville (E.), 170.
Diard, 198.
Dillon (le docteur Quartin), 140.
Dresser, 183, 184, 256.

E

Elien, 62, 69.

F

Faber, 96.
Fatio, 48, 74, 87.
Fox, 268.
Franklin (le docteur J.), 44, 54, 99.
Fraser (le colonel), 234, 243.

G

Gambel, 180.
Garnot, 221.
Gaspard (le docteur), 99.
Geoffroy Saint-Hilaire (Isid.), 169.
Gérard, 94.
Gerbe, 67, 86.
Gessner, 82.
Gmelim.
Gosse, 166, 174, 232, 236.
Gould, 159.
Grandidier (Alfred), 194, 195, 203.
Graves, 63.
Gray (G. R.), 255.
Gurney, 114.

H

Haury, de Prague, 70.
Hartlaub (le docteur), 185.
Hartmann (le docteur), 76, 130.
Hérissent, 60.
Hernandez, 180.
Hewitson (C. William), 82, 120.

Hill, 159, 163, 176, 240.
Horsfield.
Hudson, 222.
Hume (Allan), 146.

J

Jennerr, 51.
Jerdon, 218.

K

Kirk (le docteur), 24, 234.
Klaas, 105.
Klein, 57.

L

La Fresnaye (le baron de), 111, 166, 176.
Larrieu (Olivier), 99.
Layard, 19, 21.
Lesson, 221.
Lesson (Adolphe), 168.
Levaillant, 6, 14, 29, 103, 117, 190, 191, 205.
Lewin, 63.
Liebig (le docteur), 79.
Lilford (lord), 119, 124.
Linné.
Livingston (le R. docteur), 18, 209.
Lobo (le Père Jérôme), 5, 7, 9.
Lothinger, 88, 81.

M

Marchand, de Chartres (Alb.), 97.
Mauduyt, 8.
Ménétrier, 226.
Montbeillard (Guéneau de), 2, 57, 62, 91, 97, 102.
Moquin-Tandon, 69, 70.
Mottley (J.), 134, 198, 216, 218.

N

Newton (Alfred), 202, 238, 242.
Newton (Edw.), 238.
Nuttall, 161.

O

Orbigny (d'), 178.

P

Pallas, 82.
Percy, 142.
Perrein, 137.
Petit (le docteur), 5, 23, 140.
Pickering (Ch.), 272.
Pline, 36.
Potter (le docteur), 279.
Prévost (Florent), 37, 93.
Pucheran (le docteur), 169, 194.

R

Raffies (sir), 202.
Ramsay, 127, 131.
Roux (Polydore), 46, 119.
Réaumur (de), 64.
Rowley (Dawson), 41, 74.
Rüppell (le docteur), 210, 211.

S

Salerne, 62.
Salvin, 120, 268, 186, 243, 256.
Saunders (H.), 121.
Saussure (de), 240, 241.
Schauroth (de), 98.
Schinz, 63, 70.
Schlegel, 60.
Schomburgk, 217.
Schreber (J. A.), 46.
Sclater, 203.
Selys-Longchamps, 99.
Sganzin (le docteur), 213.
Simpson, 120.
Sloane, 167, 172.
Sonnini de Manoncourt, 164, 254.
Soury (Jules), 77.
Sparmann, 5, 7, 8, 9, 13.
Swinhöe, 148, 217, 220.
Sykes (le colonel), 216.

T

Temminck, 67.
Thienemann, 64, 82.
Thompson de Belfast, 34.
Tschudi (le docteur de), 33, 40, 84, 101.
Toussenel, 35.
Tristram (le R.), 32, 43, 83, 119, 121.
Tytler (le colonel), 521.

V

Van-Mons, 38.
Verreaux (Alexis).
Verreaux (Edouard).
Verreaux (Jules), 5, 14, 111, 129, 212, 214.
Vian, de Paris (Jules), 32, 48, 53, 66, 73, 139, 141, 212.
Vieillot, 38, 162, 177.

W

Walh, 154.
Wallace, 203, 204.
Wilson, 33, 269, 279, 280.
Wood, 72.

Y

Yarrell, 41, 82.

ERRATA.

	Au lieu de :	lire :
Page 12, ligne 22;	à *le* piquer	à la piquer
— 15, — 17;	tandis quand	tandis que quand
— 17, notes;	La*m*arius	Laniarius
— — —;	Ix*a*s Chrysorrh*am*	Ixos Chrysorrhæus
— 18, ligne 15;	Types	Type
— 22, — 8;	le dess*in*	le dessus
— —, — 27;	Varreaux	Verreaux
— —, notes;	Fulvi*i*scapus	Fulviscapus
— 44, ligne 32;	*de* la répéter	à la répéter
— 47, — 18;	entourés, vermoulus	entourés de bois vermoulus
— —, — 28;	*e*n n'en doit	on n'en doit
— 57, — 23;	laissâ*t*	laissa
— 73, — 3;	*nien nor* seulement	nier non seulement
— —, — 23;	Couco	Coucou
— 74, notes;	Coccothra*n*ste*r*	Coccothraustes
— 75, ligne 11;	*d'*où	où
— 86, — 2;	rencontra	rencontrât
— 96, — 12;	celle*s*	celle
— 107, — 12;	*tenais*	tirais
— 114, notes;	Philen*l*oma	Philentoma
— 120, — ;	A*r*thene	Athene
— 128, — ;	C*o*comantis	Cacomantis
— 160, ligne 14;	Carabiques	Coléoptères
— 163, — 1;	suite de qui	suite de ce qui
— 165, — 14;	noire et blanche	noires et blanches
— —, — 20;	même*s*	même
— 170, — 1;	Coucou de Geoffroy	Coulicou
— 172, — 2;	puisqu'*ua*	puisqu'au
— 178, — 26;	parcour*t*	parcoure
— 186, — 25;	cui*r*	cuivre
— 200, — 8;	fulgineux	fuligineux
— 208, — 28;	recommencen*cen*t	recommencent
— 214, — 4;	variées *du*	variées des
— 216, — 2-3;	femelle*s*	femelle
— 224, — 17;	Tavo*us*	Tavons
— —, — 21;	Dip*t*optère	Diploptère
— 232, — 26;	rappelle*nt*	rappelle
— 233, — 25;	à *cet* époque	à cette époque
— 239, — 32;	qu'elle*s* couve*nt*	qu'elle couve
— 249, — 26;	*on* a	ou a

Paris. — Imprimerie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

